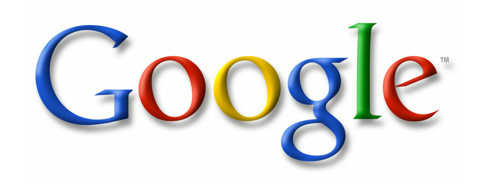
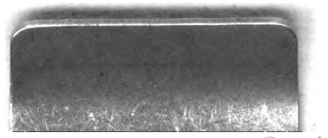




Kempis, Thom. a
par [illegible]



ÉTUDES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
L'IMITATION DE J.-C.

PUBLICATIONS DU DIMANCHE,

Par G.-Ch.-M. VERT.

I. *Vie nouvelle et complète de la B. Germaine Cousin.*

1 vol. in-18, beau papier : 1 fr.; — papier ordinaire : 75 c.

II. *Imitation de la B. Germaine*, année pieuse.

Même format et mêmes prix que la Vie ci-dessus.
La Neuvaine seule, beau pap. : 35 c.; — pap. ordin. : 25 c.

III. *L'Ange du foyer, Dieu dans la famille par Marie*, mois pieux entièrement nouveau.

1 vol. in-18, beau papier : 50 c.

IV. *L'Eternelle Consolation*, texte français primitif de l'*Imitation de J.-C.*, avec spécimens contemporains.

1 vol. gr. in-32, beau pap. : 4 fr.; — pap. ordin. : 2 fr. 75 c.

V. *Etudes historiques et critiques sur l'Imitation de J.-C.*

1 vol. beau pap. *franco :* 3 fr.

Avec l'*Eternelle Consolation*, les deux volumes, papier fin, 6 fr. — Id., papier ordin. pour l'*Eternelle Consolation*, 5 fr. *franco.*

VI. Le *Dimanche*, revue pieuse et instructive offerte aux familles chrétiennes et aux bibliothèques paroissiales.

3 vol. grand in-8° : 15 fr. — Chaque série annuelle : 6 fr.

Paris : librairie A. BRAY. — Toulouse : librairie E. PRIVAT; et Bureau du *Dimanche*, rue Vélane, 17. — Metz : Mme CONSTANT-LOÏEZ.

MM. les Ecclésiastiques, selon l'importance de la demande, jouiront de bonnes remises. L'abonnement aux publications du *Dimanche* est de 6 fr. l'année, *franco.*

ÉTUDES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
L'IMITATION DE J.-C.
CONSIDÉRÉE

Dans ses Origines, ses Textes, son Auteur,

d'après des documents authentiques,

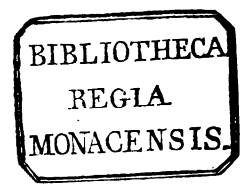
Par G. Ch. Mie Vert,

Editeur de l'*Eternelle Consolation* et Directeur des *Publications Dominicales.*



Paris : Librairie A. Bray, rue des Sts-Pères.
Toulouse : *Librairie* Privat, *rue des Tourneurs*, 48.
Et Bureau du *Dimanche*, rue Vélane, 17.

1855.



« L'*Imitation de J.-C.* est un des plus excellents traités qui aient été faits. Heureux celui qui en pratique le contenu, non content de l'admirer ! »

(LEIBNITZ, *Lettres.*)

« L'*Imitation*, ce livre le plus beau qui soit parti de la main d'un homme. »

(FONTENELLE, *Vie de P. Corneille.*)

Toulouse, impr. de Calmettes et Comp.

AVANT-PROPOS.

Si l'*Imitation* est précieuse et chère à la piété, la critique savante l'a proclamée aussi la plus belle et plus excellente production de la plume des hommes.

Elle est le baume des cœurs souffrants.

Elle est une des gloires de la Religion.

L'érudition et les bonnes Lettres éprouvèrent toujours un vif intérêt pour cette Œuvre, si suave à la fois et si originale, dans laquelle le tact éclairé ne sait ce qu'il doit admirer le plus : la justesse profonde et intime de la conception, ou l'onction irrésistible du sentiment, ou enfin le pittoresque sagement contenu et le laissé-aller supérieur et éloquent des mots et du style.

Ajoutez l'intérêt du mystère. L'anonyme de ce livre ravissant pèse à la curiosité ; j'aime mieux dire, à la reconnaissance.

On a bien discuté, bien disputé sur ce sujet, souvent jusqu'aux gros mots. Deux Ordres religieux, recommandables à tant de titres, soutenaient le procès, s'oppo-

sant l'un à l'autre des dates et des écritures, qui, malheureusement, ne furent pas toujours peut-être assez authentiques ni assez loyales.

Paix aux morts ! Le silence s'est fait sur les tombes ; ce n'est pas nous qui le troublerons.

Nous venons, pacifique pèlerin, vers d'illustres reliques. Nous voudrions le triomphe au bon droit ; nous le demandons, mais sans clameur ni lutte.

Les Chanoines Réguliers s'élançaient, criant : Flandre, et pour A-Kempis !

Les Bénédictins répondaient : Gersen de Verceil, et pour l'Italie !

Quant à nous, le guidon modeste que nous suivons n'a que deux mots : Vérité et Justice. Ces mots, ou plutôt ces nobles et saintes choses, ont tout le culte de notre cœur.

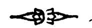
De cette ligne, où nous sommes bien décidé à nous tenir, puissions-nous entendre s'élever enfin, imposant et fort d'une définitive conviction, ce cri réparateur :

Gerson, Gerson ! et pour la France !

A Toulouse, le 28 août 1855.

G. Ch. M[le] Vert.

ÉTUDES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
L'IMITATION DE J.-C.



LIVRE Ier.

Origines et position de la cause.

CHAPITRE Ier. — Les problèmes.

Cet inestimable petit volume, vulgairement appelé Imitation de J.-C., a cela de singulier et de vraiment original, que, son mérite à part, tout s'est offert en lui jusqu'à ce jour comme un problème et une énigme : époque, pays, auteur, titre ; ordre et nombre des traités qu'il embrasse ; langue dans laquelle on le formula d'abord.

Fut-il écrit originairement en français, ou en latin? Nous n'avons pas ouï dire qu'il se soit jamais agi, dans cette question, de l'italien ni du flamand.

Les manuscrits et les éditions primitives portent, tantôt trois, tantôt quatre parties,

sous la dénomination de Livres, Entretiens ou Traités; et le classement de ces parties, ainsi que le chiffre des chapitres de chacune, sont loin de s'offrir uniformes. Ici encore, que croire? qui suivre?

Même embarras touchant le nom général; car ce mystérieux ouvrage en a plusieurs. Faut-il l'intituler, *Imitation?* ou *Eternelle Consolation?* ou *Internelle* (*Intérieure*) *Consolation?* Et, pour chaque Livre, à quel titre spécial, entre tant, donner la préférence?

Si nous passons maintenant à l'Auteur, comment dissiper les ténèbres séculaires qui le dérobent? où le chercher? Tout nous indique un prêtre; mais quel prêtre? un membre du clergé séculier? ou un régulier, un moine?

A quel Corps ou Ordre religieux, et, par suite, à quelle province de la Catholicité devons-nous donc rapporter l'*Imitation?*

Le Chanoine Régulier flamand, Thomas A-Kempis (c'est-à-dire de Kempen, dans l'ancienne province de Clèves et Berg, et à quelques lieues nord-ouest de Cologne, aujourd'hui Prusse-Rhénane); A-Kempis, dis-je, possède depuis longtemps presque seul la place d'honneur au frontispice de l'*Imitation;* sa biographie figure même d'ordinaire parmi la préface. Ce bon moine de l'obscur monastère de Sainte-Agnès, près de Zwoll (dans l'Over-Yssel, Hollande), a-t-il des droits réels à cette paternité glorieuse? Et s'il arrivait, ce qui n'est pas peut-être hors

de chance et de prévision, que, malgré les biographies traditionnelles et des assertions faciles, les titres d'A-Kempis ne fussent qu'apparents et ceux d'un simple transcripteur, d'un calligraphe, quelle a été la source et la cause de cette confusion de droits fâcheuse et tenace ?

A-Kempis, s'il y a lieu, écarté, viendrons-nous rompre, nous aussi, une lance en faveur du XIIIe siècle et pour ce célèbre Jean Gersen, prétendu originaire de Canabaco (qu'on prétend être le bourg de Cavaglia), prétendu abbé Bénédictin de Saint-Etienne ou de Saint-André (on ne sait trop duquel des deux) de Verceil en Piémont, et proclamé Vénérable, même Bienheureux, de par les autorités qui l'évoquèrent pour la plus grande gloire du lieu et de l'Ordre? Certes, malgré ces beaux et grands titres que ne dépare pas celui d'auteur de l'*Imitation*, et quoi qu'ait pu faire le génie inventif du Bénédictin dom Cajetan et du Vercellais le président de Grégory, l'un père, l'autre parrain de cette cause, plusieurs s'obstinent à ranger le prétendant italien parmi les ombres. Sans être étonné ni effrayé de cet inconvénient, nous promettons, nous, l'histoire détaillée de Jean Gersen et de ses droits ; ce qui, soit dit en acquit de franchise impartiale, ne nous oblige pas à grand chose.

Derrière le copiste, sous le pseudonyme, quel est donc l'Auteur qui se cache en sa sublime humilité ?

Lorsque, en troisième lieu, nous aurons dépouillé les titres de Jean Charlier de Gerson, Chancelier de l'Eglise et Université de Paris, abbé-doyen de St-Donat à Bruges et abbé commandataire de St-Jean-en-Grève à Paris; quand, tous les ouvrages authentiques du pieux et savant Docteur invoqués en témoignage, nous aurons vu ce que valent, soit en elles-mêmes, soit contradictoirement, les prétentions (1) de ce Maître illustre, et le jugement à porter des insultes que l'ignorance ou la mauvaise foi ont jetées, même de nos jours, à sa mémoire; eh bien! nous verrons aussi, alors, si les doutes dans les esprits à ce sujet seront plus inexpugnables qu'ils ne l'ont été dans le nôtre.

Ce problème, comme tous ceux que nous venons de toucher succinctement, nous les aborderons tour-à-tour dans la suite de ces Etudes. Puisse l'écrivain ne point faire trop défaut à une cause digne et sainte!

CHAP. II. — Passion dans les débats.

AVANT d'aller outre, notre candeur d'historien véridique nous prescrit de signaler un autre phénomène, qui

(1) Nous avouons que ce mot *prétentions* est bien inexact, quand il s'agit d'un Auteur qui en eut si peu et qui mit son bonheur à être caché et oublié, comme d'autres le mettent à paraître.

étonne à bon droit quand on feuillette le long procès de l'*Imitation :* c'est l'animosité plus que littéraire des parties.

Ecoutons là-dessus un homme compétent sous tous les rapports, par sa piété non moins que par sa science, et qui lui-même figura aux débats parmi les experts pour la vérification des manuscrits : je veux parler du respectable dom Mabillon, qui, dans ses Œuvres posthumes, publiées conjointement avec celles de dom Ruinart (1), autre gloire des Bénédictins de Saint-Maur, s'exprime en ces termes :

« Il est surprenant qu'un Livre qui ne prêche que la paix : la paix avec Dieu, la paix avec soi-même, la paix avec tous les hommes, ait été le sujet d'une guerre si vive entre deux Corps célèbres... Il faut avouer que, cet ouvrage étant sans contredit le plus estimable qui ait jamais été fait sur les matières de piété, il étoit glorieux à un Ordre, quel qu'il fût, d'en avoir produit l'auteur; on ne peut donc raisonnablement faire un crime aux Chanoines Réguliers et aux Bénédictins de s'être disputé cette gloire. Mais, comme

(1) *Ouvrages posthumes de D. Jean Mabillon et de D. Thierri Ruinart, Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, etc.* In-4°, 3 vol. Paris, 1724. L'exemplaire que nous avons sous les yeux appartint aux Bénédictins de Notre-Dame-la-Daurade, à Toulouse.

il est plus glorieux d'imiter les grands hommes que de les avoir produits, on ne peut s'empêcher de regretter que la dispute ait été si animée et si opiniâtre.

» Plutôt que de fatiguer le public par des libelles, dans quelques-uns desquels les règles de la charité chrétienne ne sont certainement guère observées..., après les deux premières dissertations de part et d'autre, si l'on vouloit pousser la chose plus loin, du moins devoit-on le faire avec modération et ne pas donner lieu de dire que, pour se battre avec tant de fiel sur l'Auteur de ce livre, il fallait avoir bien peu ou bien mal lu le livre même.

» Jamais point-d'honneur ne fut soutenu avec plus de feu et d'opiniâtreté. Ce ne furent d'abord que des raisons tirées de la chronologie, du style, des auteurs antérieurs, contemporains ou postérieurs. Jusque-là le combat fut assez modéré, et l'on ne trouve dans les écrits faits de part et d'autre que des vivacitez assez pardonnables. Mais dès que l'on eut commencé à s'apercevoir que la décision dépendoit des manuscrits, et que le parti qui en produiroit de meilleurs et en plus grand nombre, seroit infailliblement victorieux, ce fut alors que se donnèrent les grands coups. On courut les Royaumes; on fouilla dans toutes les Bibliothèques; Examens d'experts, Rapports juridiques, Actes pardevant Notaires, Accusations de faux, Récriminations, Procès en forme, Appels

interjettez, Factums, Libelles où l'on voit autant d'injures que de mots, etc., etc... La France, l'Italie, l'Allemagne, tout retentit de Thomas A-Kempis et de Jean Gersen, comme s'il se fût agi du renversement entier de l'une et de l'autre Congrégation...

» Je suis fort éloigné de prendre ainsi feu sur cette dispute. Si j'en étois le maître, j'aurois beaucoup plus de penchant à ensevelir dans un éternel oubli la plupart des écrits que cette Question a produits. J'honore et je respecte infiniment MM. les Chanoines Réguliers; c'est un Corps distingué dans l'Eglise par sa régularité, sa piété, son zèle et son érudition...

» Si, pour égayer cette matière, ajoute le bon Mabillon, il m'est échappé par ci par là quelque innocente plaisanterie, comme c'est sur des sujets de peu d'importance, c'est aussi sans dessein de choquer. Enfin j'aime tant la paix, que, de peur d'être tenté de me défendre en cas d'attaque, et par là de rallumer la guerre, je me regarde comme vengé d'avance par la peine que prendra mon censeur de lire, pour critiquer cette histoire, tout ce que j'ai été obligé de lire pour la faire (1). »

Aimables et dignes natures que celles de

(1) *Ouvrages posthumes de D. Mabillon, etc.*, tom. Ier, liv. Ier : Histoire de la contestation sur l'Auteur du Livre de l'*Imitation*, pages 1-3.

ces vrais savants, tels que le Christianisme autrefois en formait. C'est ce D. Mabillon qui discuta avec la même grâce modeste, touchant les Etudes monastiques, contre le Réformateur de la Trappe, le célèbre abbé de Rancé, sans que l'estime que ces grands et saints personnages avaient l'un pour l'autre en fût altérée.

Nonobstant ce noble exemple et ces sages conseils, d'autres contendants, depuis Mabillon, se sont jetés avec acrimonie dans la lutte. Dépassant A-Kempis et Gersen, la critique passionnée a attaqué d'illustres cendres; et c'est contre l'une des plus belles et plus pures gloires de la France que ces avocats à préventions ont dirigé leurs insinuations, leurs calomnies.

Tôt ou tard justice se fait. J'aime la France; j'aime Gerson (pourquoi m'en défendre?); mais j'aime plus encore la vérité et la loyauté. En notre âge, des écrivains haut placés et dont nous respectons et respecterons toujours l'auguste caractère, ont méconnu les devoirs de l'histoire; ils ont cité avec préjugé et souvent sans lire : ainsi la confusion se perpétue.

Gloire et réparation à qui de droit! Sans exagérer nos avantages, il en est un du moins que nous osons revendiquer : c'est que, quelles que soient nos conclusions (et nous en acceptons la responsabilité), nos prémisses seront sincères et authentiques.

CHAP. III. — Sommaire des pièces.

Si ces débats, dont la durée nous étonne, ont traversé deux siècles et demi sans se fixer à une conclusion définitive, ce n'est pas que le dossier fût dépourvu de pièces de conviction : les documents n'ont pas manqué.

Ceux vers lesquels on se tourna d'abord de préférence et que l'on a jusqu'ici invoqués comme principale base de certitude, ce sont les exemplaires manuscrits du livre. On en a vu successivement paraître plus de cent, dont les contendants se sont disputé le suffrage. Les trois peuples intéressés dans la lutte, je veux dire, la Flandre (unie en cette cause avec l'Allemagne), la France et l'Italie, fouillèrent dans leurs bibliothèques poudreuses, compulsèrent leurs trésors littéraires.

Les manuscrits flamands et allemands de l'*Imitation*, au nombre d'au moins quarante, provinrent : d'Abbeville, d'Anvers, de Bethléem près Louvain, de Bruges, de Grandmont (ou Grammont), de Leyde, de Valenciennes ; d'Augsbourg, de Mœlck sur le Danube, de Salzbourg, de Vienne, de Wiblingen, etc.

Ceux de France, non moins nombreux, vinrent : des Bénédictins et des Chartreux d'Avignon (ces derniers, seuls, en avaient 6), des Célestins et des Augustins de Paris et

d'ailleurs, des Chartreux du Parc dans le Maine; de la Bibliothèque du duc d'Orléans; de celles du cardinal Mazarin, de Lebœuf, Leschassier, Thévenot, etc.

L'Italie, la moins riche des trois, a offert les manuscrits d'Arône près Milan, de Bobio, de Cava près de Naples, de San-Benedetto di Padolirone près Mantoue; ceux de Parme, de Vercelli (Verceil), etc.

De ces manuscrits, la moitié environ sont anonymes, c'est-à-dire ne signalent personne comme auteur de l'*Imitation;* trois attribuent l'angélique Livre à saint Bernard; une quinzaine indiquent Thomas A-Kempis; autant portent Jean Gersen, ou en abrégé, J. Gers., avec la qualification, une fois d'abbé de Verceil, souvent de chancelier de Paris; enfin, plus de vingt offrent très distinctement et en toutes lettres le nom illustre du pieux et savant J. Gerson, dont la gloire doit être chère à la Religion et à la Patrie.

Ces pièces sont précieuses; elles le seraient bien davantage, si la déloyauté n'y avait laissé, sur plus d'un chiffre et d'un nom, de trop certains stigmates.

Dès maintenant, nous croyons devoir signaler, entre les manuscrits, comme les plus intéressants dans la cause :

1° Celui d'Anvers, ainsi appelé parce qu'il a appartenu (depuis 1590) aux Jésuites de cette ville. Il est écrit et signé par Thomas A-Kempis lui-même, avec la date authentique de 1441 et ces paroles mémorables :

Finitus et completus per manus fr. Thomæ Kemp.; c'est-à-dire : *Fini et terminé de la main de fr. Thomas de Kempen.* Cette importante copie ayant été donnée, comme nous venons de le dire, aux Jésuites de la maison professe d'Anvers, deux de ces Religieux (les PP. Sommal et Rosweyde), s'exagérant sa portée et celle de la formule qui la termine, attribuèrent, avec grand retentissement d'éditions et de biographies, la paternité de l'*Imitation* au moine-calligraphe de Sainte-Agnès, que des critiques éclairés et non prévenus ont toujours regardé, nous le montrerons, comme un simple copiste de ce livre.

2o Le manuscrit d'Arône, cause première de l'apparition, sur l'horizon littéraire, d'un J. Gersen, distinct de J. Gerson.

Qu'on nous permette ici quelques détails, sur lesquels nous croyons utile d'anticiper.

Par cela que le manuscrit d'Anvers de 1441, et quelques autres de même source, faisaient mention d'A-Kempis, il dut se trouver des éditeurs qui imprimèrent le livre avec ce nom. En effet, des typographes allemands et flamands de la fin du xve siècle et du courant du xvie, furent enchantés de finir l'anonyme de l'*Imitation,* sans trop peut-être se donner scrupule pour examiner si les manuscrits Kempistes, dont ils s'appuyaient, parlaient de Thomas dans le même sens qu'ils le faisaient eux-mêmes en prétendant les reproduire.

Nous comprenons ces complaisantes exagé-

rations de compatriote, surtout d'éditeur et de bibliomane. On est si heureux (et ce bonheur semble si innocent!) de proclamer une rareté, un secret, surtout quand cela rehausse le pays! Naturellement donc les pères Sommal et Rosweyde durent faire ce qu'ils firent pour la Flandre et pour A-Kempis. Mais naturellement aussi d'autres Jésuites, en un autre pays, agirent en sens inverse; ainsi que nous allons le dire, en cédant avec bonheur la plume à un savant Prélat :

« Des doutes vagues sur les droits de Thomas A-Kempis avaient été répandus en Italie et en Espagne dès les premières années du XVIIe siècle. Dom Pedro Manriquez, dans sa *Préparation à l'administration du sacrement de la pénitence,* publiée en Espagnol, à Milan, l'an 1604, avait fait observer que les *Conférences aux Toulousains,* attribuées à saint Bonaventure, renferment plusieurs citations étendues du livre de l'*Imitation.* Comme ce saint Docteur mourut en 1273, plus d'un siècle avant la naissance de Thomas, on ne pouvait plus, en supposant les *Conférences* authentiques, reconnaître ce dernier écrivain comme le véritable auteur du livre en litige.

» Il est prouvé aujourd'hui que les *Conférences* ont été compilées par un auteur postérieur à saint Bonaventure. Ce fait ne fut pas reconnu d'abord. Le doute émis se propagea donc en Italie; et il préoccupait encore l'esprit des savants, lorsque le P. Rossignoli,

de la Compagnie de Jésus, découvrit, dans la maison de la Société à Arône, un ancien manuscrit de l'*Imitation*, sans date, et qui portait aux premières lignes : *Incipiunt capitula*, etc.; *Ici commencent les chapitres du* 1er *livre de l'abbé Jean* GESSEN (sic). On lisait à la fin du volume : *Explicit liber quartus*, etc.; *Ici finit le livre quatrième et dernier de l'abbé Jean* GERSEN (sic).

» Comme cette maison avait appartenu jadis à l'Ordre de Saint-Benoît, le P. Rossignoli crut posséder un volume de l'ancienne bibliothèque des Bénédictins, qui lui révélait tout-à-coup le véritable auteur du précieux livre de l'*Imitation*. Fier de sa prétendue découverte, il se hâta de la communiquer aux pères Possevin et Bellarmin, qui, sans examiner ses preuves, ni contester ses conjectures, le félicitèrent du succès qu'il semblait avoir obtenu.

» On sut plus tard que ce manuscrit n'avait jamais appartenu aux Bénédictins d'Arône. Le P. Maggioli, en entrant dans la Compagnie de Jésus, l'avait apporté de Gênes, l'année 1579, longtemps après la suppression de la maison Bénédictine. Dès que le P. Rosweyde, alors à Anvers, eut connaissance de l'aventure du P. Rossignoli, il écrivit à ses confrères d'Italie. Sa lettre arriva trop tard.

» Dom Constantin Cajetan, religieux Bénédictin de la Congrégation du Mont-Cassin, abbé de Baronte et secrétaire de Paul V, ne pouvait souffrir qu'une aussi belle occasion

d'enrichir le catalogue des écrivains de son Ordre lui échappât. Il était alors à la recherche de toutes les gloires de la famille de Saint-Benoît; il y agrégeait, depuis plusieurs années, tous les Saints, tous les Évêques, tous les Auteurs distingués, dont les faits et gestes donnaient la moindre prise à ses conjectures. C'était peu de chose pour lui de compter saint Grégoire-le-Grand parmi les disciples de saint Benoît; il fit de saint Thomas d'Aquin, cet illustre fils de saint Dominique, un novice Bénédictin; il soutint hardîment que les Bénédictins avaient formé saint Ignace de Loyola, et que le livre fameux des *Exercices spirituels* n'était qu'une pâle copie d'un ouvrage de même nom de Jacques Cisneros, Bénédictin d'Espagne.

» Dom Cajetan, poursuit le même critique, poussait le zèle en cette matière jusqu'au ridicule. On raconte de lui qu'ayant trouvé, un jour, dans l'église de St-Sébastien à Rome, un ancien monument qui représentait la Sainte Vierge, placée entre saint Marc et saint Marcellin, martyrs, il alla s'imaginer que la Sainte Vierge était saint Benoît, et que les deux martyrs étaient saint Pierre et saint Paul. Il fit aussitôt graver le monument, selon son idée, changeant le voile de Marie en un froc, etc.

» C'est dans de telles dispositions d'esprit que se trouvait le savant Bénédictin, lorsqu'il apprit que le P. Rossignoli venait de découvrir, dans une ancienne maison Béné-

dictine, un manuscrit qui attribuait le livre de l'*Imitation* à un Abbé nommé Jean Gessen et Gersen. A cette nouvelle, il ne se posséda plus. Cet Abbé ne pouvait être, selon lui, qu'un enfant de saint Benoît; l'*Imitation* revenait de plein droit à sa Congrégation; la conquête était magnifique, éblouissante.

» Sans perdre un instant, dom Cajetan se procura le manuscrit d'Arône; il le mit sous presse, et le publia à Rome en 1616, sous ce titre : *Venerabilis viri Joannis Gessen, abbatis Ordinis Sancti Benedicti, de Imitatione libri quatuor; Les IV livres de l'Imitation du vénérable J. Gessen, abbé de l'Ordre de Saint-Benoît.* Le manuscrit portait simplement le nom de Jean Gesen, Gessen ou Gersen; dom Cajetan gratifia l'auteur du titre de *Vénerable;* il en fit un religieux *Bénédictin*, selon sa louable habitude. Il poussa la fiction plus loin encore. Sans preuves ni motifs, il osa dire que le manuscrit était écrit de la main même de l'Auteur, ou du moins dicté par lui; que Gessen appartenait à une famille noble de Milan, appelée *Gessen* ou *de Gessate*, famille dont l'habitation, voisine du monastère de Saint-Pierre, portait encore le nom de l'auteur retrouvé. Afin que rien ne manquât à la fable, il assigna à cette famille une magnifique villa dans les environs de Milan.

» On ne pouvait être ni plus généreux, ni plus précis. Mais, hélas! une pareille fiction ne pouvait vivre longtemps. Tout le monde

apprit bientôt que Milan ne possédait ni maison, ni villa, ni famille du nom de Gessen; et le roman s'évanouit. Dom Cajetan lui-même eut quelque honte de sa témérité. Dans sa seconde édition de 1618, il supprima ces détails fabuleux, mais sans revenir à la vérité. A ses premières inventions, il substitua des inventions nouvelles. Il avait *découvert* entre temps à Gênes un exemplaire du livre de l'*Imitation*, imprimé à Venise en 1501 (1); sur ce volume une main inconnue avait tracé cette note : *Hunc librum non compilavit Johannes Gerson, sed D. Johannes, abbas Vercellensis, ut habetur usque hodie propria manu scriptus in eadem abbatia; Ce n'est pas J. Gerson qui a fait ce livre, mais dom Jean, abbé de Verceil, comme on l'a jusqu'à ce jour écrit de sa propre main, dans cette abbaïe.*

» C'en fut assez pour créer Gessen *Abbé de Verceil.*

» Du moment où l'abbé Jean devenait Abbé de Verceil, il acquérait droit de bourgeoisie en Italie; Cajetan affirma qu'il était Italien, *Gersen Italum.*

» Il avait hésité d'abord sur le nom à don-

(1) Voici le titre entier de cette édition vénitienne de 1501 : *De Imitatione Christi libri IV, Joannis Gersen, Cancellarii parisiensis; L'Imitation, en quatre livres, par J. Gersen, chancelier de Paris.* — Et les Bénédictins de Verceil, si proche de Venise, ne réclamèrent pas contre cette substitution de titre à leur détriment!



ner à son héros. La première édition fut imprimée sous le nom de *Gessen ;* c'est dans la seconde que le nouvel auteur fut définitivement baptisé du nom de *Gersen*, qu'il a retenu jusqu'à nos jours (1). »

Qu'ajouter à une critique aussi piquante qu'exacte ? Nous prenons congé pour un moment du héros de dom Cajetan.

CHAP. IV. — Suite des pièces.

Nous citerons en troisième lieu le manuscrit, dit de Leschassier ou Gersonnien.

On doit savoir que le chancelier Gerson eut un neveu, fils de sa sœur Marion, la seule qui s'établit de sept sœurs et de cinq frères. Ce neveu, prêtre comme les quatre de ses oncles qui survécurent à l'enfance, fut dignitaire au Chapitre de Tours et Chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris. Il s'appelait Thomas Gerson, était pieux et savant, et composa plusieurs ouvrages de piété estimés en son temps.

(1) Voyez, dans les *Recherches historiques* de Mgr Malou, évêque de Bruges (p. 3-9), ces détails, empruntés à la *Dissertation* d'Elies du Pin (*Bibliothèque Ecclésiastique, XVe siècle, partie IIe*), et aux *Ouvrages posthumes* de D. Mabillon (p. 4-6). Ces divers Mémoires méritent d'être consultés.

Or, voici, touchant cet ecclésiastique sur lequel son nom seul est bien propre à attirer l'intérêt, une note curieuse, qu'on trouve à la fin d'une très vieille *Imitation* française (sans date), ayant appartenu à un chanoine de la Sainte-Chapelle nommé Blaise, puis au cardinal Le Tellier, archevêque de Reims, lequel la légua avec le reste de ses livres à la Bibliothèque de Ste-Geneviève. On lit dans cette note :

« Ce livre m'a esté donné par mon cousin
» Guill. Michel, dit *de Tours,* qui a esté,
» depuis l'an mil quatre cens quarente jus-
» que à la mort, avec Thomas de Gerson,
» Chantre à Saint-Martin-de-Tours; et il
» m'a dit qu'il me le donnoit en ceste langue,
» parce que je n'entends pas le latin; et posé
» qu'on y mette qu'il est de *Campis* (Kem-
» pis), cela n'est pas; c'est feu son maistre
» qui en est le véritable et seul autheur,
» jaçoit que (quoique) il l'ait voulu donner
» à son oncle feu messire Jean Gerson,
» Chancelier de Paris, par humilité; et qu'il
» a encore composé un autre livre intitulé:
» *Des sept paroles de nostre benoist Sauveur*
» *en l'arbre de la Croix,* et autres; et qu'il
» (lui, le secrétaire) les avoit escrits plu-
» sieurs fois; et qu'il y eust un Espagnol
» nommé Mr *Lupi* qui lui presta un livre
» d'Isidore : *De Homine et Ratione,* qu'il
» (c'est-à-dire son maître) lui fist coppier,
» où il ajousta quelque chose, après le livre
» de feu son oncle : *De Meditatione cordis,*

» qu'il avoit aussi fait adjouter au quatrième
» livre de *De Imitatione Christi*, qu'il (le co-
» piste) avoit escrit et mis au net *in-folio*,
» en l'an mil quatre cens septente deux,
» trois ans avant la mort de son maistre, qui
» est mort et enterré en l'église de Saint-
» Martin-de-Tours, où il estoit Chantre en
» dignité.

» Je me souviens d'avoir veu chez mon
» maistre, en l'an mil quatre cens cinquente
» huit, ledit sieur Thomas de Gerson qui
» estoit Chanoine de la Sainte-Chapelle et
» avoit un procez avec le trésorier d'icelle,
» qui s'appeloit Guidebel. Mr Secretain mon
» maistre avoit esté commis avec M. le Pré-
» sident Thiboust et un autre Conseiller pour
» voir à les apointer; et il les fist embrasser
» tous deux.

» Ce que j'ai bien voulu mettre ici pour
» mémoire.

» Faict à Paris, ce 24 juin 1493.

» J. LANGLOIS. »

Cette note est assurément bien frappante.

Or, remarquez que le manuscrit Leschassier, ainsi appelé du nom de son ancien propriétaire, M. Christophe Leschassier, Conseiller à la Cour des Comptes; que ce manuscrit, dis-je, est précisément *in-folio*; qu'il renferme, après l'*Imitation*, le petit traité *De Meditatione cordis* (*De la Méditation affective*), de J. Gerson, et enfin le dialogue *De Homine et Ratione* (*De l'Homme et de la*

Raison), d'Isidore, évêque de Séville (*Hispal. Episc.*), *corrigé soigneusement*, y est-il dit, *par maître Jacques Lupi* (*per magistrum Jacobum Lupi*). Forcerions-nous la conséquence en concluant que le codex Leschassier est juste celui que Thomas Gerson fit faire ?

Le même manuscrit renferme deux portraits du Chancelier : l'un, à la main, l'offre assez jeune encore, en costume de docteur, assis et écrivant ; c'est une précieuse peinture de l'époque ; l'autre portrait, ajouté sans doute par M. Leschassier, est gravé et représente J. Gerson sous les traits de sa vieillesse.

Nous devons signaler aussi le titre de l'Imitation dans ce manuscrit : *Incipit liber primus magistri J. Gerson, Cancell. Paris. : De Imitatione,* etc. ; *Ici commence le premier livre de maître J. Gerson, Chancelier de Paris, etc.*

Ainsi, le secrétaire même de Thomas Gerson, celui qui vécut trente-cinq ans sous son toit et dans son intimité, atteste que cet homme grave attribuait l'*Imitation* à son oncle le Chancelier ; ce que le secrétaire, dans sa vénération pour son maître, dont les œuvres avaient occupé sa main et certainement absorbé son admiration, se permet de nier, sans croire faire grand tort à cet oncle qu'il n'avait pas connu, et dont, sans doute, pas plus que tant d'autres, il n'appréciait fort la gloire.

Nous reviendrons sur tout cela en son lieu, et nous dépouillerons d'autres manuscrits qui

présentent des particularités également intéressantes.

CHAP. V. — Premiers Editeurs de l'Imitation.

APRÈS qu'elle eut trouvé, dès son apparition, les calligraphes du XVe siècle si zélés à la propager, l'*Imitation* ne rencontra pas moins d'empressement dans la presse typographique, qui, à peine dégagée de ses langes et du tâtonnement des premiers essais, mit volontiers toute son activité et tous ses moyens au service d'un livre, fêté si bien tout d'abord, et dont la popularité, toujours ascendante, est à elle seule un merveilleux phénomène.

Naturellement ces copies imprimées furent le reflet et l'écho des copies manuscrites.

Du côté de la Flandre et de l'Allemagne, le nom d'A-Kempis a dû donc figurer aux frontispices de l'*Imitation;* pas pourtant sans des exceptions nombreuses et saillantes.

Ainsi, des deux éditions que les connaisseurs regardent comme les plus anciennes, toutes deux sans date et exécutées entre 1470 et 1474; l'une, celle d'Augsbourg, sortie des presses de Ginther Zainer (1), s'énonce en

(1) Un fait notable encore, c'est que cette famille d'imprimeurs du nom de Zainer, ne fut pas

ces termes : *Incipit Libellus Consolatorius viri egregii Thomæ,* etc.; *Ici commence le petit Livre Consolateur de l'estimable Thomas du Mont-Sainte-Agnès ;*

L'autre, de Louvain, en plein centre de la langue flamande, à quelques lieues du berceau et du tombeau récent d'A-Kempis, qui peut-être même vivait encore (il ne mourut qu'en 1472), et due au célèbre imprimeur Jean de Westphalie, qui mit régulièrement la date à ses productions à partir de 1474 ; la rare *Imitation* de Louvain s'inaugure par ces mots : *Incipit Liber magistri Johannis Gerson, Canc. Paris.; Ici commence le Livre de maître J. Gerson, Chanc. de Paris.*

Si, en 1481, la première *Imitation* latine publiée à Strasbourg (*Argentinæ*) est Kempiste, mais substitue, sans trop savoir pourquoi, le nom de *Jean* à celui de *Thomas ;* dans la même année, deux éditions de Paris, ce centre de la critique éclairée, et qui certes alors ne se préoccupait guère de Gerson, portent, en toute rectitude d'orthographe, le nom et le titre du pieux Chancelier.

Et l'Italie, patrie et espoir de Gersen, l'abbé de Verceil; pour qui tenaient ses typographes et ses érudits d'alors ? — A notre regret,

longtemps fidèle à A-Kempis. La 2me édition d'Augsbourg, par Jean Zainer (1487), est solennellement Gersonienne.

car nous voudrions ne chagriner personne, la vérité impitoyable nous contraint d'avouer que l'édition de Brescia (1481), aux portes de Verceil, est pour Gerson le Chancelier; que l'édition *princeps* de Venise, par Pierre Loslein de Langencen (1483), est Gersonienne; que toutes les éditions faites en cette même ville, au même siècle, sont Gersoniennes aussi, y compris celle donnée par l'habile typographe J.-B. Sessa, que M. de Grégory inscrit parmi les gloires de Verceil.

Quoi! Sessa, ce grand éditeur, évidemment lié par d'utiles rapports avec les prêtres et avec tous les couvents de Verceil, qui auraient dû être pleins de la gloire de Gersen; Sessa, un savant Vercellais de la fin du xve siècle, n'avoir pas l'air de se douter qu'il pourra exister plus tard des Gersénistes! j'avoue que c'est peu encourageant pour ce parti.

Les éditions de l'*Imitation* sont une mine abondante et nous fourniraient longtemps à dire. D'ailleurs, en bien des choses, nous préférons ces textes imprimés aux manuscrits, qui, comme le caméléon, prennent trop aisément la teinte du tapis qu'ils touchent et se prêtent avec une extrême facilité aux manipulations des faussaires, pourvu qu'ils soient adroits. L'encre et les caractères typographiques ont moins de complaisance; le nombre seul des exemplaires que chaque édition donne, suffit à garantir leur intacte fixité.

Avant de quitter pour le moment ce point de vue de notre sujet, nous croyons faire plaisir aux Lecteurs en leur communiquant une pièce dont l'original se trouve aux Archives de l'Imprimerie et Librairie (XVIIe siècle). Elies du Pin en enrichit son édition de Gerson, la plus belle sans doute, quoique bien éloignée encore de ce que réclame un tel Auteur.

Voici cette pièce, sans commentaire; nous la donnons avec l'orthographe conservée par Du Pin, mais non avec les mêmes incorrections :

« PRIVILÉGE DU ROI TRÈS-CHRESTIEN

Pour imprimer le livre de l'Imitation sous le nom de GERSON.

» Louis, par la grace de Dieu &c. A nos amez et féaux &c. Salut.

» Notre cher et bien aymé Charles Labbe, ancien Advocat en nostre Cour de Parlement de Paris, nous a remonstré qu'il a travaillé pour restituer le livre *De Imitatione Christi* en sa première intégrité, pureté et splendeur, ainsy qu'à son vray Autheur; et que, par le moyen de la conférence (collation) qu'il a faite des modernes et dernières Éditions de ce Livre avec des manuscrits et les premières et plus anciennes impressions, il a restitué plusieurs lieux et passages qui estoient corrompus ez impressions modernes et dernières; et mesmes a restabli des termes et périodes qui y dé-

failloient ; comme aussi a-t-il trouvé preuve entière, par ces mesmes manuscrits et premières et plus anciennes impressions, au grand honneur de la France, que ce livre a esté composé par un françois nommé M. Jean de Gerson, Chancellier de l'Eglise et Université de Paris, et curé de St-Jean en Grève.

» Et encores a trouvé preuve, aussi très certaine et entière, par les livres propres de ceux qui attribuent ce livre *De Imitatione Christi* à Thomas de Kempis, qu'icellui Thomas de Kempis l'a seulement transcrit et coppié, ainsi qu'il a transcrit et coppié le *Pentateuque* de la Bible.

» Et aussi il a trouvé preuve, par les livres de ceux qui le donnent à J. Gersen, Abbé de Vercelles, qu'il a esté mis en escrit, en leurs manuscrits de ce Livre, *Gersen* pour *Gerson*, ainsi que *Consolarius* pour *Cancellarius*, en l'épitaphe de l'Autheur de ce Livre, qui se trouve dans le plus ancien de leurs manuscrits (1), et qui sans doute ne peut convenir à autre qu'à Gerson, Chancellier de l'Eglise et Université de Paris, et Professeur en Théologie.

» Comme encores (il) a trouvé et observé, que, tant au commencement qu'à la fin des manuscrits et des plus anciennes et dernières impressions de ce livre, est le nom de *Gerson*, et tousjours avec la qualité de Chancellier de Paris, comme estant l'Autheur de ce Livre.

(1) Le ms. de Padolirone, que nous avons déjà nommé et sur lequel nous reviendrons.



» Et encores a-t-il trouvé et observé qu'en suitte et à la fin de ce livre *De Imitatione Christi*, est mis et joint le traitté *De Meditatione Cordis* (*De la Méditation affective*), avec le mesme nom de *Gerson*, comme en estant aussi l'Auteur ; et que cette jonction est conforme à ce qui se trouve escrit au commancement du Ier Chap. de son Ier Livre *De Imitatione :* « Que MÉDITER en la vie de J. C. soit nostre souverain soin, nostre plus grande estude. » Et que ce traitté *De Meditatione* n'a esté disjoint d'avec le livre *De Imitatione*, ny le nom de *Gerson* changé en celui de *Kempis*, que depuis l'abbé Mauburne et l'imprimeur nommé Jodocus Ascensius, Flamans de nation ainsy que Thomas de Kempis, leur compatriote et de mesme Ordre et de mesme Maison de Religieux qu'icellui Mauburne, l'un et l'autre estant de l'Ordre des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, et ayant demeuré en mesme Monastère à Windesem en Flandres, et Flamans ainsi que Jodocus Badius. Et, de fait, que la première impression de ce Livre, en latin, qui ait porté cette disjonction, a esté celle que Jodocus Badius a faite, en 1523, des Œuvres de Th. de Kempis, en laquelle il n'a pas mis, à la suitte du livre *De Imitatione*, ce traitté *De Meditatione*, comme il estoit en l'impression des mesmes Œuvres de Th. de Kempis, faite à Nuremberg en 1494 ; mais l'a mis à la fin du mesme volume sous un tiltre séparé ; et encores y est-il dit au commancement, en l'indice des chapitres du premier Livre, que anciennement ce livre *De Imitatione* estoit attribué au Chancellier de Paris, maistre Jean Gerson. Et cette recognoissance est

au commancement ou au tiltre des impressions qu'ils ont fait faire jusqu'en 1606, y en ayant une faite à Cologne en cette année mesme 1606 par Brickman, qui porte que vulgairement ce Livre est attribué à J. Gerson, Chanc. de Paris. Et la plus ancienne de celles par lesquelles il ait esté révoqué en doute, n'est qu'une traduction en françois, imprimée en 1494. Et il en a veu et manié des latines, faites en la seule ville de Paris en moins de sept ans, jusques au nombre de six, dattées de 1489, 1491, 1493, 1494; et deux d'une mesme année 1492; et une plus ancienne que toutes les susdites, ayant esté faite, ainsi qu'il appert (se découvre) par icelle, dès lors que l'art d'imprimer a esté invanté et mis en usage, qui a esté en 1442-1459 (1); toutes portant le nom de *Gerson* au commancement et à la fin de ce livre *De Imitatione*, et après et ensuitte le Traitté *De Meditatione*, aussi avec le nom de *Gerson*.

» Et encores a-t-il trouvé et découvert, que ceux qui ont entrepris d'abolir et anéantir cette vérité, ont fait plusieurs mutations et mutilations, lesquelles il a indiquées, et, en les indiquant, réfutées et détruites ainsi que celles faites, d'autre

(1) Notre érudit et consciencieux Gersonniste veut-il parler ici de la rarissime édition de Louvain? ou avait-il sous les yeux quelque échantillon typographique encore plus rare et qui ait échappé aux amateurs? Ce dernier cas ne saurait nous surprendre, nous qui avons eu à déplorer plus d'une fois ce qu'offre d'incomplet l'article *Imitation* dans les Catalogues et Manuels des Bibliophiles.

3

part, pour attribuer ce mesme Livre à un autre qu'ils ont nommé et qualifié Jean Gersen, abbé de Vercelles, italien, de l'Ordre des Bénédictins.

» Et que sur ce il a composé des livres; l'un d'iceux intitulé, suivant les manuscrits et les premières et plus anciennes éditions : *Gerson, Cancellarius Parisiensis : De Imitatione Christi*, etc. Et l'autre de ces livres intitulé : *De vero Autore Librorum IV De Imitatione;* et en françois : *Sinopse ou Sommaire des observations de Charles Labbe pour la restitution du livre De Imitatione en son ancienne splendeur et à son vray Autheur M. Jean Gerson, Chanc. de l'Eglise et Université de Paris;* lesquels livres il désirerait faire imprimer; mais craignant &c.

» A CES CAUSES, nous avons permis au dit Labbe de faire imprimer les dits livres en tel volume et autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de quinze ans &c., car tel est notre bon plaisir.

» Donné à Paris, le 12e jour de septembre, l'an de Grâce 1654 et de nostre Règne le 12e. Par le Roy en son Conseil, signé *Boucot*, et scellé du Grand Sceau de cire jaulne. »

Quand on pense que ce Privilége, si exceptionnel dans sa forme, si explicite pour ce qu'il promet, est marqué du nom et du seing de Louis XIV, et daté d'un siècle sous lequel l'animosité des deux Ordres que l'*Imitation* divisait arriva à son paroxisme, n'admettant de trêve et d'accord qu'en un point, dans le

mutuel intérêt à écarter Gerson ; on éprouve le désir de connaître les résultats.

C'est donc en 1654 que Charles Labbe ou Labbé était occupé à publier son édition critique, et se disposait à ouvrir la tranchée, à la fois, contre les Kempistes et contre les Gersénistes, que lui seul peut-être avait le moyen de battre et d'accorder.

L'homme propose. Sur ces entrefaites, et avant que rien des publications nouvelles ne fût livré au public, la santé du critique érudit s'altéra ; il languit environ deux ans, et mourut, presque octogénaire, en 1657.

Que devinrent ses travaux ? On parle de propositions faites à la famille, d'écrits cédés ou vendus. Ce qu'il y a de certain, c'est que tant de documents, patiemment réunis par un laborieux bibliophile qui savait plus qu'entasser des livres, disparurent, sans qu'il ait été possible d'en retrouver de vestige : aucun Ordre ne s'intéressait à Gerson ; loin de là.

Devant ce procédé de mauvaise guerre, nous ne pouvons retenir une question, légitime, mais qui aura mieux sa place et recevra plus logiquement sa réponse au IIIe Livre de ces Etudes, là où les preuves et les titres seront discutés :

« Etait-il besoin d'une suppression de ce genre, et se résout-on à des moyens si extrêmes envers des réclamations sans base et contre un adversaire dépourvu de droits ? »

CHAP. VI. — Témoins.

Il est des livres que la popularité accueille, pour ainsi dire, spontanément : ceux qui entrent dans les vœux, dans les jouissances, dans l'utilité pratique et usuelle.

Pour bien des causes, le petit ouvrage de l'*Imitation* a dû se répandre vite et être recherché dès son apparition.

C'est le vrai Manuel du Chrétien ; c'est un répertoire facile et fécond pour le moraliste et pour le prédicateur : pensées, sentiments, jusqu'à la phrase, tout s'y offre sous une forme, généralement la mieux appropriée aux circonstances journalières de la vie pieuse.

Et le cloître? n'a-t-il pas éminemment son fait dans l'*Imitation?* Elle est le livre des novices, le livre des profès. C'est l'ami du religieux fervent, du religieux que Dieu, ou les hommes, ou son propre cœur éprouvent : elle a de si bons, de si consolants propos pour toute souffrance intellectuelle et morale ! Où trouver plus et mieux, en dehors de la Bible, de ces mots qui relèvent l'abattement, stimulent la pusillanimité, initient l'âme à toutes les délicatesses, à tous les dévouements de l'amour généreux?

A tout point de vue et pour mille motifs, l'*Imitation* fut donc appréciée dans les cou-

vents, alors si nombreux; et, par les couvents, dont plusieurs vivaient de l'art de copier les livres, elle reçut nécessairement une propagation rapide parmi le clergé séculier et chez les laïques.

Je dis plus : l'*Imitation* porte en soi, dans ses idées, dans son style, quelque chose de si pénétrant et de si sympathique, qu'elle a dû faire promptement école et déteindre (qu'on veuille nous passer ce mot) sur la littérature ecclésiastique de son époque originelle et des âges qui ont suivi. Voyez : depuis quatre cents ans, quel livre pieux, s'il est bien fait, ne songe à l'*Imitation*, ne reporte à l'*Imitation*, ne s'en inspire ?

Donc, quand on veut préciser le temps, presque l'année où l'*Imitation* fut publiée pour la première fois, ce ne doit pas être une recherche impossible, même si difficile, rien qu'à se guider sur les indices contemporains ; les témoins se lèvent nombreux.

Quand nous suivons cette ligne lumineuse qui nous mène au XVe siècle; et lorsque, entrés dans ce siècle, nous en remontons le cours aux trois quarts, éclairés par une triple haie de manuscrits; tout-à-coup, et aux approches de l'an vingt, les fanaux cessent; les témoignages se taisent; l'*Imitation* n'est plus ni citée, ni connue; vous la cherchez vainement, excepté peut-être, comme en un reflet anticipé, sur quelques pages de Celui qui, avec l'aide de Dieu, et sous l'inspiration de sa charité tendre, épurée par le malheur,

s'apprête, dans le silence obstiné de son humilité, à lui donner naissance.

Reprenons cet examen sommaire :

En notre XIXe siècle, comme en celui qui l'a précédé, l'*Imitation* occupe certes une large place parmi les produits les plus nombreux et les plus beaux de la presse et de la librairie; elle figure dans toute bibliothèque, sur tout prie-Dieu.

Nous pouvons bien dire la même chose touchant le XVIIe siècle.

De 1600 à 1500 (XVIe siècle), l'*Imitation* reçoit aussi un grand accueil et de solennels témoignages :

Saint Ignace de Loyola, nous dit le P. Louis Gonzalez, son secrétaire et son ami, avait toujours avec lui son Gerson (ainsi il appelait l'angélique livre); il le recommandait à tous, et le porta, comme un précieux cadeau, aux Bénédictins du Mont-Cassin (1).

(1) Voir, au verso du faux-titre, dans notre *Eternelle Consolation*, la citation de ce passage, extrait de la Vie de saint Ignace, publiée en italien par le P. Bartoli (Venise, 1735).

« Saint Ignace, ajoute D. Mabillon dans l'ouvrage cité plus haut, avait coutume de lire tous les jours deux chapitres du petit livre de Jean Gerson; car Thomas A-Kempis n'avait pas l'honneur d'être connu de lui. » (*Hist. de la Contestation*, etc., p. 24.)

Dans un mémoire (1) (actuellement sous nos yeux) rédigé vers 1570 par les Pères de la Compagnie de Jésus, et signalant les meilleurs ouvrages que cette Société célèbre conseillait pour la direction des âmes, quel nom trouvons-nous le premier, en tête ? — *L'Imitation*, avec ce titre : JEAN GERSON, de l'*Imitation de J.-C.*

Au dernier quart du même siècle, un Jésuite italien, le P. Luca Pinelli, composa et publia un estimable livre, appendice de l'*Imitation;* et il l'intitula : *Gersone, della Perfettione religiosa; Gerson, de la Perfection religieuse.*

Afin d'atténuer ce témoignage d'un confrère en grande estime par son caractère et ses lumières, le P. Rosweyde, répondant à une objection malicieuse de D. Cajetan à ce sujet (2), entortille un passage de la préface du *Gersone*, où il trouverait une réclame pour A-Kempis. Quant à nous, qui avons le dessein et la patience de vérifier toutes ces citations élastiques, au moyen desquelles on a

(1) Cet opuscule, imprimé à Lyon, à la suite du livre de la *Vanité du monde*, contrefaçon adroite de l'*Eternelle Consolation*, est intitulé : *Mémoire des Liures spirituels desquels on doit faire prouision et lire souuent.* Il est accompagné, *en cette dernière édition*, de l'approbation des Docteurs, datée de 1577.

(2) V. *Vindiciæ Kempenses* (Anvers, 1621), p. 15.

bâti des preuves en l'air et créé d'éternels incidents, nous déclarons que nous tenons, ici, entre nos mains, la préface et l'ouvrage du P. Pinelli (dans un exemplaire, imprimé à Venise chez Bernardo Giunti, et qui fait partie de notre bibliothèque spéciale de l'*Imitation*); nous n'y trouvons rien qui infirme la cause Gersonienne et qui puisse sembler une allusion, même indirecte, au calligraphe flamand; l'œil préoccupé de Rosweyde a lu A-Kempis (*Préface*, p. 3, l. 11), là où le P. Pinelli ne nomme que Gerson. Nous aurons à relever, dans ce premier général des Kempistes, des distractions de ce genre, au moins aussi étonnantes, et dont ne s'est pas assez gardé lui-même, son successeur le plus célèbre de nos jours (M. le Chanoine flamand Malou), ainsi qu'on le verra avant la fin (1).

Nous ne rappellerons incidemment le P. Girard, Jésuite, et sa traduction de l'*Imitation*, publiée avec le nom de Gerson; ni le P. Boutet, autre Jésuite, qui donna un recueil intitulé : *Vérités choisies dans tous les chapitres de Gerson* (1 *vol., petit in*-12 *de* 496 *pages, Béziers, chez Jacques Barbut*), que pour faire voir combien la boutade académique du P. Rosweyde pour A-Kempis, et du P. Rossignoli, assisté de D. Cajetan, pour

(1) En réfutant M. Malou, nous aimons mieux, par respect, parler au Chanoine qu'à l'Evêque.

Gersen, avait été prise peu au sérieux, en leur temps, dans leur propre Société.

De 1500 à 1460, à côté des éditions que nous avouons être pour la plupart Gersoniennes, nous nous plaisons à citer les témoins Kempistes, réintroduits, après des siècles, par M. Malou : Jean Busch, Hermann Ryd, Gaspard Pforzheim, Albert Hardenberg, Mathias Farinator, sans oublier le célèbre Jodocus Badius Ascensius, au style apocalyptique : des Flamands et des Chanoines Réguliers, partie, et sans doute autorité impartiale dans la cause; à la suite desquels on voudra bien nous permettre d'inscrire : Thomas A-Kempis lui-même; puis un autre Thomas, du surnom de Gerson, propre neveu du Chancelier; enfin David Aubert, de Hesdin, calligraphe *de très haut prince Phelippe, duc de Bourgoingne et de Brabant, comte de Flandres et de Hollande, etc.;* lequel Aubert grossa ou compila, en 1462 (prenez note de cette date), après des sermons de Gerson plus ou moins altérés, un texte bien moins reconnaissable encore, de l'*Eternelle Consolation.* Cette copie, qui orne aujourd'hui la bibliothèque de Valenciennes, est au fond peu précieuse malgré ses riches décors. Sans nous inscrire contre le discrédit, peut-être exagéré, où elle est tombée sous les coups réunis, quoique partant de deux camps adverses, de M. Malou, l'habile Kempiste, et du loyal Gersonniste, M. Raymond Thomassy, nous la ramènerons plus tard en

cause, sous un point de vue oublié par M. O. Leroy et dont M. Malou n'aurait eu garde de se souvenir.

De 1460, avant que la typographie eût saisi le livre, jusqu'à 1421, c'est l'ère des manuscrits, qui s'offrent à centaines. Malheureusement les abus des faussaires ont enlevé à ce genre de titres beaucoup de leur valeur. Nous essaierons de compenser ce qui manque de ce côté, par les témoignages des correspondants, des amis, du propre frère de Gerson, dont les attestations ont trop été jusqu'ici, ou passées sous silence, ou mal interprétées.

Enfin de 1421 à 1400, et même à 1390 (en cette dernière année, Thomas A-Kempis, né vers 1380, était sans doute peu capable, non-seulement de composer, mais même de lire un livre), qui parle de l'*Imitation?* — Les OEuvres, les seules OEuvres du grand Chancelier, où chaque page, depuis la première, révèle, non seulement quelque analogie vague, mais des mots, des pensées, une doctrine, sœurs et frères des pensées, des mots, du vocabulaire entier de l'*Imitation*.

Nous pesons nos paroles et nous tâcherons de les justifier : l'*Imitation* est tout-à-fait de l'Ecole Gersonienne. Quant à Thomas A-Kempis et à ses OEuvres, nos convictions les plus intimes et les plus motivées nous disent, qu'ils ne furent jamais de cette Ecole-là.

CHAP. VII. — Les Avocats.

Le rôle d'avocat est honorable et utile ; sans doute ; mais, soit dit avec les justes égards que ce corps mérite, bien des causes seraient restées claires, imperdables, sans l'intervention des avocats.

Veuillez suivre ce qui se passa pour l'*Imitation.*

Un livre, un admirable chef-d'œuvre de piété et de talent paraît au jour sous l'anonyme ; mais l'instinct public, qui voit souvent droit et juste quand nulle influence intéressée ne le détourne, le donnait au plus savant et plus pieux Docteur de l'époque, à Jean Gerson, nommé seul, ou en compagnie de saint Bernard, évidemment placé là pour l'honneur. Les copistes s'attachèrent à ce livre et s'en disputaient les quatre Entretiens, soit réunis, soit épars ; car tout cela était avidement goûté, recherché, et donnait du profit (*pro pretio*) (1).

(1) « *Pro domo et pro pretio ; A-Kempis copiait les livres pour l'usage de la maison et pour la vente* », est-il relaté dans sa Biographie, écrite le jour de sa mort sur un registre, publié depuis, et où le bon et simple religieux avait lui-même consigné jusque-là, jour par jour, les faits saillants du couvent, naïvement mêlés aux siens. Or, nous ferons remarquer en passant que, dans cet

Ces scribes ne signaient pas toujours leur œuvre ; parfois cependant, surtout dans les exemplaires destinés pour le dehors, ils désignaient leur main (*per manus*) et leur couvent, à peu près comme, sur les publications d'aujourd'hui, l'on signale l'imprimeur et les maisons de librairie.

Parmi ces calligraphes (*beaux-écrivains*), dont plusieurs, nos pauvres yeux l'ont appris à leurs dépens, écrivaient passablement mal, un des plus zélés pour l'*Imitation* fut un frère Régulier de l'Ordre de Saint-Augustin, ayant nom Thomas, de Kempen (*a Kempis*). Ce digne moine, voué, non sans qu'un soupir lui en échappe, au dur métier de copiste, et écrasé sous le poids d'énormes antiphonaires (*Cantuales*), de pesants missels, d'épais in-folios, dont tel lui coûta vingt ans, se prit d'affection pour un livre, fluet de dimension, sentencieux comme il les aimait, et qui, coloré de style et plein de mouvement, allait si bien à sa piété affectueuse et un peu poétique.

Thomas souhaitait, il nous le dit, *un petit recoin et de petits livres*. La moitié de son

éloge funèbre qui n'omet rien, même les opuscules pieux que Thomas avait compilés pour les novices, il n'est pas dit mot de l'*Imitation*, alors néanmoins en grande célébrité et dont une mention spéciale ne pouvait manquer d'intervenir, parmi les louanges et les regrets, sur la tombe glorieuse de son Auteur.

désir était là réalisé. Aussi, comme il s'y attache! comme il s'en repaît! comme il reproduit le mince volume, autant du moins que les gros Cantuels le permettent! Il fait plus; avec une prodigalité, peu naturelle à un auteur, qui ne saurait consentir à éparpiller ainsi et à compromettre lui-même sa plus belle œuvre, le dévot copiste redit l'*Imitation* dans ses propres pages (car la passion d'écrire pour son compte l'a gagné lui aussi); il répète, dans ses compilations, les termes, les phrases du livre chéri; et, avec un amour et un zèle, qui ont leur inconvénient et leur abus, il lui emprunte, presque mot à mot, mais sans avantage pour leur prix, les intitulés de la plupart des chapitres. Pour peu qu'on ait le tact de la chose, on sent que l'*Imitation* pousse trop parmi les cultures d'A-Kempis pour être un plant à lui; elle part d'une couche plus riche et plus profonde. Certes, quel qu'ait été le génie puissant, vrai père de cette OEuvre unique, il a dû en porter plus aisément l'ampleur, en contenir et en ménager mieux la sève.

Donc A-Kempis, en vrai copiste, se nomme dans la formule consacrée pour cela; c'est clair et selon les règles; rien là qui prête à la confusion; l'Auteur ne reste pas moins à part, sous son voile.

Un avocat vient; il lui prend envie de faire valoir, un peu peut-être sa perspicacité, du moins beaucoup son pays, et une copie rare qu'il possède : elle porte précisément, avec

la date de 1441, la signature calligraphique d'A-Kempis.

Héribert Rosweyde, tel est le nom de l'avocat, natif d'Utrecht, professeur dans les maisons de sa Compagnie, à Douai et à Anvers, exhume, réunit, commente quelques assertions que le patriotisme flamand avait jusque-là timidement hasardées, de loin en loin. Aidé des sympathies érudites d'un zélé confrère (le P. Sommal), il enlace et presse le tissu ingénieux de ses fertiles inductions. Je laisse à penser si ce réseau à mailles serrées était propice pour maintenir le jour!

C'est proprement depuis la plaidoirie, fort élégante, je vous assure, du P. Rosweyde (1), que le Kempisme, qui bégayait à peine jusque-là, se posa avec consistance et devint un parti : voilà comment un avocat sait parfois éclairer et hâter une affaire.

Presque, au bout opposé du monde savant européen, à la même époque, un autre lettré se prit d'envie de soutenir précisément l'opinion inverse.

(1) Ce mémoire, intitulé : *Vindiciæ Kempenses; Réclamations pour A-Kempis,* fut édité, de toute manière et à toute occasion, par l'actif Rosweyde : en 1615, sous forme de lettre, contre le P. Rossignoli, cause première de J. Gersen ; en 1617, comme appendice dans une *Imitation* latine ; en 1621 et en 1626, soit à part, soit avec les Chroniques de Windesheim et du Mont-Sainte-Agnès.

« — Vous voulez un Flamand ? moi, je veux un Italien. Vous avez de la peine, vous, à travers A-Kempis, né vers 1380, admis lentement, à la profession en 1407, à la prêtrise en 1413, et qui ne vit jamais rien hors de son étroit et monotone horizon natal, d'arriver jusqu'à l'*Imitation,* aux points de vue si larges, qui existait certainement en 1421 et qui suppose une si longue expérience des hommes et de Dieu dans l'âme de prêtre qui devait l'enfanter ? Moi, continue l'homme à idées, je prends de l'espace, et je recule, s'il le faut, jusqu'au XIIIe siècle. Ayant surpris, une fois ou deux, ces cinq lettres, si fréquentes sur les manuscrits : J. Gers., ou, par une faute d'orthographe, J. Gess.; les ayant trouvées, dis-je, sans leur accompagnement ordinaire de ces autres syllabes : Canc. Paris. (*Chancelier de Paris*), je m'en empare ; je les habille à la bénédictine ; et je les intronise, sous la mitre abbatiale, à Verceil, dans un couvent quelconque, pourvu qu'on y suive la règle de saint Benoît. »

Voilà un plus beau tour de force encore ; mais les avocats se plaisent aux tours de force ; et qui fut, sous ce rapport, plus avocat que dom Constantin Cajetan ?

Si Rosweyde et Cajetan méritent en toute justice le titre de premiers Patrons, l'un de la cause d'A-Kempis, l'autre de celle de J. Gersen, ils ne restèrent pas seuls à leur barre ; d'autres, et des vaillants, les y ont suivis : la témérité a sa contagion.

Au banc Kempiste sont venus successivement siéger et réclamer la parole : le P. Bolland, le P. Fronteau de belliqueuse mémoire, le P. Werlin, le P. Héser, le P. Desnos, le P. de Boissy, le P. Testelette, le P. du Moulinet, le P. Amort, le P. Zung, etc., Jésuites ou Chanoines Réguliers, parmi lesquels nous ne pouvons oublier d'inscrire le célèbre Naudé, mi-clerc, mi-laïque, médecin et abbé commendataire de je ne sais quel couvent de Saint-Augustin; Naudé, principal brandon de ces discordes un peu puériles, et prodigue envers les Bénédictins d'un sel qui n'était pas toujours du vrai sel attique. De nos jours, M. le chanoine Malou résume en soi avec distinction le fort et le faible de ce parti.

Au banc Gerséniste figurent : Dom Valgrave ; D. Quatremaires, digne antagoniste du P. Fronteau ; D. Delfau ; D. Thuillier, éditeur des Ouvrages posthumes de D. Mabillon et qui lui prêta sa plume piquante, mais sans fiel, pour rédiger l'Histoire de toutes ces querelles ; D. Erhard, D. Mœrz, etc. : grave Chapitre, auquel s'adjoignent, comme assesseurs, l'abbé de Launoy, de la Sorbonne et de la Maison de Navarre, et l'abbé Valart, celui qui, en voulant rendre l'*Imitation* jolie, ne s'aperçut pas qu'il la rendait moins belle. Ç'a été, en notre temps, le Président de Grégory qui a relevé et soutenu courtoisement la bannière de ce parti.

Nous n'avons énuméré ici que les Kempis-

tes et les Gersénistes, gens d'outre-frontière, fussent-ils Français.

Et la France? et Gerson? qui prit en main leur cause? où sont les preux qui aient osé les défendre, en face de deux Ordres puissants, fulminant leurs foudres contre toute opposition?

J. Gerson, le vénéré Chancelier, s'éteignit au milieu des malheurs, disons mieux, au bruit des victoires de la France : Jeanne d'Arc venait de délivrer Orléans et menait triomphalement Charles VII à Reims.

Coïncidence mémorable! J. Gerson, proscrit depuis douze ans, mourait, sous le froc et sur la cendre du moine, à Lyon, le 12 juillet 1429; et le 17, cinq jours après, cette France qu'il avait tant pleurée (1) et qui lui devait à jamais l'une de ses prééminences, retrouvait à Reims sa Royauté et les garanties d'une nouvelle ère de grandeur.

Les sœurs de Gerson, vouées au silence et aux bonnes œuvres, s'en allèrent à Dieu, bien insoucieuses de questions littéraires. Ses trois frères, tous prêtres et moines, l'avaient devancé à la tombe, ou l'y suivirent bientôt, se bornant à être des saints, et dédaignant toute renommée humaine : leur illustre aîné, dont le cœur et la plume se préoccupèrent incessamment d'eux avec

(1) « Quantis lacrymarum profluviis. » *Lettre de J. Gerson le Célestin.*

une si vigilante et si paternelle tendresse, leur avait appris, par toutes ses paroles et en tous ses actes, le renoncement et l'humilité.

Héritier des talents et plus encore de la piété de ses oncles, et respectant jusqu'au bout leur abnégation, Thomas Gerson se contenta, dans le secret du sanctuaire domestique, d'élever, comme mémorial de reconnaissance filiale et d'amour, un portrait et une belle copie du Chef-d'OEuvre du Chancelier. Nous l'avons, cette copie; Français, conservons-là; c'est un titre sûr d'une de nos plus enviées et plus pures gloires. Ce neveu possédait aussi sans doute l'original de notre admirable *Eternelle Consolation*, qui ne fut livrée à l'impression que vers la fin de la vie, ou même après la mort de celui qui continuait si dignement le noble exemple et les généreuses traditions de sa famille. Les Célestins et les Chartreux, avec qui J. Gerson avait été lié, vivaient concentrés dans leur retraite mortifiée; ils ne songèrent à revendiquer aucun éclat terrestre, pour eux, ni pour leur ancien hôte et ami.

D'ailleurs, l'opinion publique rendait témoignage à Gerson : les éditions de France, de Venise, même de Flandre et d'Allemagne, cent cinquante ans, portèrent son nom, à peu près exclusivement. Et lorsque les Chanoines et les Bénédictins se laissèrent peu à peu entraîner par quelques rhéteurs aux belles périodes dans un fâcheux et peu raison-

nable débat, la génération contemporaine était passée depuis longtemps. C'est bien ce dont profitèrent ces avocats beaux-esprits; un siècle plus tôt, ils n'auraient osé; leur bouche eût été trop facile à fermer sous de vivants témoignages. Le sophisme se hasarda quand il fut assuré que les témoins directs n'existaient plus, et que les traces convaincantes seraient aisément détournées ou détruites.

Malgré tout, l'opinion vécut. Quand elle tendit à s'affaiblir dans la publicité commune, des hommes dont la Religion et la Patrie s'honorent, l'abritèrent dans leur cœur, où elle trouva un écho intelligent et un asile immortel.

Ils viendront à leur tour, ces illustres Gersonnistes, autour du tombeau que la France relèvera en sa gloire, nous en saluons la pensée, et auquel, en attendant, avec plus de bon vouloir que d'habileté, nous venons suspendre cet humble hommage de nos pieuses mains.

Encore un mot, sans plus, pour terminer ce premier Livre, et avant de passer au second, que nous destinons aux trois Biographies.

Lorsque, en 1640, le Cardinal de Richelieu, à qui toutes les gloires françaises étaient chères et qui les comprenait si bien, voulut ériger, en l'imprimerie du Louvre, un royal hommage à l'*Imitation,* assailli de solliciteurs Gersénistes et Kempistes, il chargea

deux hommes de haut savoir de lui faire un rapport : c'étaient Jacques de Sainte-Beuve, docteur en Sorbonne, et Charles Labbé, qui ne nous est pas inconnu. Leurs études les avaient amenés tous deux à Gerson. Richelieu se dégagea des obsessions anti-nationales; mais il voulut, en vrai Français, respecter la volonté des morts. L'*Imitation* que son Auteur donna sans la signer, Richelieu la redonna, dans son magnifique in-folio, en lui laissant respectueusement son anonyme.

Rectifications et Additions.

Page 10, ligne 5, lisez : commendataire.
P. 23 et 30 : Ellies du Pin.
P. 28, l. 9 : 1471 (premier mai).
Le D. Pedro Manriquez de la p. 18, est, disait-on, un masque qui cache le P. Creswell, ou le P. Battéus, Jésuites.

P. 17-23. Outre ces variantes, *Gersen* et *Gessen*, le manuscrit d'Arône porte aussi *Gesen*, dont le manuscrit de Parme et celui de Bobio font *Gersem*. Et ces bévues d'ignorants, on les érige en titres !

Page 16, l. 2, au lieu de la bibliothèque du duc d'Orléans, il est plus précis de désigner celle de son frère Jean, comte d'Angoulême. A leur rentrée en France, les deux princes se partagèrent les livres qui avaient charmé à Londres leur captivité. Or, c'est dans la part du comte d'Angoulême, qu'un inventaire dressé à la mort de ce prince, le 1er janvier 1467, signala, en l'attribuant à saint Bernard, *La Ymitacion, auec plusieurs oroisons et deuocions, en papier et lettre bien caduque.*

ÉTUDES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
L'IMITATION DE J.-C.

LIVRE II.

Les Concurrents, ou les trois Biographies.

CHAPITRE Ier. — Préambule ; l'œuvre trahit l'auteur.

Il est des écrits qui ne manifestent qu'un rêve, une passagère fantaisie, un simple jeu ou caprice de l'imagination : feuilles légères, littérature de gens oisifs, productions habituellement frivoles et futiles, et trop souvent dangereuses, quand elles ne sont pas mauvaises.

D'autres exposent un aperçu de l'intelligence, quelque travail scientifique, des théories, des systèmes ou des faits, destinés pour l'ordinaire à l'instruction.

D'autres enfin partent d'une région plus intime et plus personnelle ; ils ne se bornent pas à des points de vue et à des objets du

monde extérieur ; pour nous servir du mot consacré, ils ne sont pas purement *objectifs ;* ils sont aussi *subjectifs,* c'est-à-dire, ils révèlent l'état du *sujet* qui les a médités et formulés, de ce monde intérieur que nous nommons notre âme, et disent ses goûts, ses convictions, ses impressions, ce qu'elle a traversé et enduré, ses douleurs et ses craintes, ou ses espérances; et comme là est tout l'homme, il s'ensuit que ce genre d'ouvrages, quand ils proviennent d'un talent vrai et franc, à travers les choses les plus objectives dessinent et laissent voir la physionomie de leur auteur; ils le trahissent, fût-il anonyme, surtout si l'on a des points d'analogie, des éléments de comparaison et d'induction.

L'*Imitation de J.-C.* appartient sans conteste à ce troisième genre; elle est subjective éminemment : rien qu'avec ce qu'elle nous confie, il est possible, peut-être pas trop difficile, de tracer le portrait intellectuel et moral, et l'histoire psychologique de celui qui la composa. Plus encore : ce livre, qui sait et comprend tout, jette çà et là un tel coup-d'œil sur ce qui concerne, non-seulement les inclinations et les aptitudes, mais même les occupations usuelles, qu'il n'est pas impossible d'y surprendre des indices sur l'état, le rôle terrestre de celui qui, sans y penser et certainement sans le vouloir, s'est peint en ces pages si éloquentes et si explicites, même dans ce qu'elles taisent.

L'*Imitation* est donc sortie, non d'une IDÉE,

mais d'une VIE, de l'existence intime, de tout l'être de l'homme qui l'a conçue : produit le plus dégagé de personnalité égoïste, et pourtant le plus personnel, de cette personnalité digne que la charité et la sainteté impriment au génie ; fille d'une grande âme, qui l'a scellée de son sceau, marquée du sein où s'opéra le lent travail de sa conception et de sa gestation.

Nous nous abstiendrons de tout raisonnement intempestif en narrant les Vies. Si nous avons jugé à-propos de prévenir, selon notre habitude, le Lecteur de nos plans successifs, car jamais nous ne tenterons de surprendre sa bonne foi, nous savons aussi attendre le moment.

Nous l'avons dit : c'est le III[e] Livre qui est destiné au dépouillement et à l'exposition critique de tous les moyens de conviction. Or, les preuves de goût, les appréciations de littérateur et de psychologue, j'oserais presque dire, d'amateur et d'artiste, peuvent avoir leur force, surtout quand elles ne préjudicient en rien à l'emploi de démonstrations plus positives, tirées des témoignages contemporains, et capables, comme les nôtres, si nous savons les mettre en lumière, de satisfaire les plus exigeants.



CHAP. II. — Thomas Hemerken, de Kempen.

On pourra se figurer peut-être un peu, par les deux Vies qui vont suivre, celle d'A-Kempis et celle de Gerson, ce qu'était la carrière des Lettres pour l'enfant du peuple au xv[e] siècle, l'appui et l'abri que l'Eglise prêtait à ces goûts, légitimes sans doute, mais exceptionnels, et combien ils imposaient presque toujours de privations et de souffrances à celui qui sortait ainsi de la condition et de la voie de son père; jusqu'à ce que la piété, absorbant ou contenant des aspirations parfois désordonnées, et compensant tant de peines, ces esprits en souffrance, après avoir traversé les épreuves d'une jeunesse, alors comme aujourd'hui, facile à l'illusion, finissaient, assouplis, désabusés, par se donner exclusivement à Dieu, laissant là tout souci d'un vain renom.

Les couvents ressuscitent; puissent-ils remplir le même office envers la jeunesse qui se jette vers le savoir, et qui se trouve souvent si impuissante et si délaissée! De ce délaissement, il résulte de grandes angoisses pour les individus, pour les familles et pour la société; plus de Religion parerait à tout.

Nous allons extraire mot à mot, autant qu'il nous sera possible, la vie de Thomas des OEuvres de Thomas lui-même, qui, à un

moment ou à un autre, ne manque pas de rappeler ce qui le concerne et de se donner complaisamment une place dans ses récits.

Thomas Hemerken (ou Hœmmerkein, *maillet, malleolus*), était natif du bourg de Kempen, au diocèse de Cologne. Son père, pauvre journalier, s'appelait Jean; sa mère, Gertrude. Il avait un frère, plus âgé que lui de quatorze ans, et qui se nommait Jean comme le père. Cet aîné, après avoir appris auprès de Gérard Groot et de Florent Radewin, fondateurs et premiers maîtres des *Ecoles pies* de Deventer, l'art de déchiffrer et de copier les livres et celui de chanter au chœur, fit partie de la petite colonie de Chanoines Réguliers, de Windesem ou Windesheim (*Chron.*, p. 31-32-61).

Thomas, à son tour, vint puiser à la même source; il voulut jouir lui aussi du bienfait de l'instruction. Il avait environ treize ans, lorsque son frère Jean le recommanda à Florent, ce fervent vicaire-instituteur de Deventer, cette providence de la jeunesse nécessiteuse qui affluait aux Ecoles. Par les soins de cet excellent prêtre, Thomas obtint son pain de la générosité d'une dame pieuse; et il éprouva plus directement encore, en toute occurrence, les effets de la charité de maître Florent.

Laissons-le nous peindre lui-même son Bienfaiteur, et, au souvenir des services qu'il en a reçus, épancher sa reconnaissance :

« Ce bon Maître, dit-il, se gardait de scandaliser les faibles par le luxe de ses habits : il

n'en avait qu'un en tout temps. S'il se laissait donner une chasuble plus propre aux jours de fête, son aumusse était vieille et râpée, à tel point que, le voyant entrer au chœur avec un accoutrement si chétif, lui, prêtre vénérable entre tous, j'en avais pitié. A la place des souliers élégants et craquants que portaient les autres, il s'était fait d'humbles sandales plates, avec lesquelles il marchait sans bruit. Sa robe et son manteau étaient de drap grossier, grisâtre, avec le capuchon assorti, les manches courtes et étroites, presque sans nœuds (on les portait alors ouvertes, garnies de lacets et de rubans); il les avait habituellement toutes rapetassées (*Vita Florentii*, xII-2).

» La délicatesse d'une santé épuisée par les abstinences, lui donna des infirmités qui l'empêchèrent souvent de figurer à l'Office. Néanmoins, aux jours fériés, il ne s'abstint jamais de la grand'Messe et des Vêpres. Quoique le plus ancien vicaire, il se plaçait à gauche, à la plus basse stalle, constamment tourné vers l'autel.... Mon professeur, Jean Boéme, qui était aussi directeur du lutrin, nous enjoignait, à moi et aux autres écoliers, de ne pas manquer à l'Eglise auprès du pupitre. Quand je voyais là maître Florent, il avait beau ne pas me regarder, je ne songeais plus à causer ni à rire.

» Un jour, j'étais tout près de lui, par extraordinaire il se tourna vers le livre pour chanter avec nous, et il appuya ses deux

mains sur mes épaules. Emu et fier d'un tel privilége, je n'osais remuer (*Vita Flor.*, XI-2).

» Qui dira les services de ce bon Père envers les indigents et les étrangers, spécialement envers les simples et dévots serviteurs de J.-C.? Quand les autres se tairaient, moi je parlerai et je *chanterai à jamais les miséricordes* de maître Florent; car, pendant sept ans, j'ai éprouvé les effets de sa charité compatissante. Il nous donnait, à l'un un habit, à l'autre une chaussure, à ceux-ci des livres, ou des plumes, de l'encre, du papier (*Ib.*, XVI-4).

» En une circonstance, c'était l'époque où les écoliers règlent les notes des fournitures, mes camarades venaient acquitter ce que maître Jean Boéme, recteur des écoles et vicaire de la grande église, leur avait avancé. J'y allai moi aussi, et je réclamai un livre que, pour un compte précédent, j'avais laissé en gage. Comme le Recteur me connaissait et qu'il savait qui était mon appui, il me demanda : D'où te vient cet argent? — De maître Florent, répondis-je. — Va, reprit-il, et reporte-lui cette somme; par amour pour lui, je ne veux rien de toi (*Ib.*, XXIV-2).

» Sur ces entrefaites, il vint de la ville de Schoonhoven (Hollande) un jeune étudiant, qui se nommait Arnold de Wyron. Dès son arrivée à Deventer, il se présenta devant maître Florent, et lui demanda une place dans l'une des maisons où il logeait certains

élèves, en attendant qu'ils méritassent d'être admis dans sa maison même. Le bon Père accéda à sa prière, et il me fit partager cette faveur : nous eûmes, un an, avec Arnold, dans cette Congrégation d'attente, le même réduit et la même couche.

» Au bout de l'an, s'étant assez instruit dans les Lettres, Arnold se livra tout entier aux études pieuses, oubliant famille, parents, patrie. Il recommença ses instances pour être de la maison de maître Florent, bornant à cela ses vœux, et n'ambitionnant plus rien que de vivre sous la loi de ce Père vénéré. Là existaient encore dans leur chair mortelle de chers et dévots élèves : Lubert, Heinric, Gérard, Jean Kessel et autres, avec qui Arnold brûlait de s'unir.

» Le bon Maître, sans rejeter son souhait, se contenta de lui répondre : Apprenez à bien écrire, et nous verrons. Arnold se mit donc tout entier à l'écriture. Ah! quand aurai-je une belle plume? me disait-il avec ardeur. Le travail ne lui ôtait rien de sa piété : en prenant un cahier, avant d'y appliquer ses yeux ou sa main, il élevait sa pensée vers Dieu. Il ne quittait jamais la chambre ou n'y rentrait, sans fléchir le genou devant le Crucifix; ce n'est qu'en priant qu'il abordait et quittait l'étude.

» Et moi, ajoute A-Kempis, je me disais de mon côté : J'ai grand besoin aussi de former ma main, mais surtout ma conduite (*Vita Arnoldi,* 7).

» Nous demeurâmes donc un an ensemble, Arnold et moi, faisant bourse commune, avec une vingtaine d'autres, dont trois laïques : l'un chargé des provisions, un autre de la cuisine, le troisième des ravaudages. C'est là que j'appris à écrire, à lire la Bible et les livres de morale, et à entendre les traités pieux.

» L'exemple, les bons conseils d'Arnold et de tous me portaient au mépris du siècle. Pour ma part, je versais aux frais communs tout ce que je gagnais en copiant; et quand ma plume ne pouvait suffire, mon charitable Maître m'accordait son appui paternel. » (*Ib.*, 3.)

Arnold vit enfin ses vœux ardents accomplis : Florent l'admit sous son toit.

Quant à Thomas, isolé, peut-être découragé, il quitta Deventer et s'achemina vers Zwoll, sous le prétexte d'y gagner les indulgences que le pape Boniface IX avait accordées pour l'érection de l'église de St-Michel. Le frère de Thomas, Jean, venait précisément d'être élu Prieur du couvent du Mont-Sainte-Agnès, fondation à peine ébauchée, sous la dépendance des Chanoines Réguliers de Windesheim : c'était en 1399; et notre jeune homme avait vingt ans.

« En cette année, écrit Thomas dans sa Chronique, moi, écolier de Deventer, je vins au Mont-Sainte-Agnès; je fis mes instances pour qu'on me reçut dans cette Maison, et je

fus miséricordieusement accepté. » (*Chron.*, p. 29.)

Voilà donc Thomas à Sainte-Agnès. Il y est entré en mai ou septembre 1399 ; il y mourra le 1er mai 1471, dans sa 92e année.

Cette longue carrière a été marquée par peu d'évènements ; énumérons-les :

Son noviciat dure six ans ; la septième année seulement il est admis aux vœux ; il a vingt-sept ans.

Il arrive à la prêtrise, dans sa trente-quatrième année, en 1413.

Il achève de copier un premier missel en 1414 ; un autre en 1417 ; s'applique ensuite à former un volumineux extrait de saint Bernard, dont les tours à facettes et le style imagier se reflètent sur plusieurs opuscules de la composition d'A-Kempis : l'*Hortulus rosarum*, le *Vallis liliorum*.

Thomas passe ensuite près de vingt ans à transcrire une énorme et belle Bible, partagée en quatre tomes : le premier est fini en 1427 ; le deuxième, en 1432 ; le troisième, en 1436, et le dernier, en 1439.

En 1432, forcé par un interdit de quitter momentanément sa retraite, il ferme les yeux, devers Arnheim, à son frère Jean, décédé à 67 ans.

De retour à Sainte-Agnès, et après le long et pénible travail de la Bible, écrite toute en lettres onciales, Thomas se livre à un recueil pieux, qu'il termine et signe en 1441. Ce recueil renferme les quatre Entretiens de

l'*Imitation*, jetés parmi d'autres opuscules, sans ordre précis, et comme si c'étaient quatre traités indépendants.

Il avait été élu Sous-Prieur en 1425 ; il fut réélu en 1448. C'est à cette dernière époque, et pour remplir les devoirs de sa charge, qu'il rédigea ou termina, pour les novices, des sermons et des dialogues, remplis de lieux communs et d'historiettes, parfois plus que naïves.

En 1451, la visite solennelle que le cardinal légat de Cusa fit à l'Ordre des Chanoines Réguliers d'Allemagne et de Flandre, y compris Windesheim, où ce pieux et éminent personnage se fit rendre compte de tout, ne tira pas Thomas de son obscurité : on ne se doutait pas sans doute qu'il était le père de l'*Imitation*.

Le bon et un peu prolixe vieillard continua jusqu'à sa mort la *Chronique du Mont-Sainte-Agnès*, que Rosweyde a publiée, que nous avons lue et relue avec la plus impartiale et plus minutieuse attention, et dans laquelle, quoiqu'il n'y ait pas un mot qui ne soit d'A-Kempis, nous n'avons pu trouver un mot qui nous ait rappelé l'*Imitation*, à part une sentence que Thomas en cite dans cet ouvrage, et sur laquelle nous reviendrons dans un autre moment.

Pour terminer cette Biographie, où nous avons mis si peu du nôtre et dont la simplicité nue a bien sa portée, il nous reste à sa-

tisfaire à deux questions qui nous semblent offrir aussi de l'intérêt :

1° Qu'était-ce donc que ce Mont-Sainte-Agnès qui posséda si longtemps A-Kempis, et dont sans doute il subit l'influence et reçut l'empreinte ?

2° Quelles furent, durant tout ce temps, les occupations caractéristiques et la vie journalière et intime d'A-Kempis ?

Ce qui veut dire en d'autres termes : le Mont-Sainte-Agnès a-t-il pu être le berceau de l'*Imitation* ?

Laissons encore la parole au bon Frère.

CHAP. III. — Suite d'A-Kempis : le Mont-Sainte-Agnès.

Plusieurs de nos Anciens, qui avaient fait partie des premiers habitants de cette Maison, nous ont raconté, qu'avant qu'un Monastère s'élevât en cet endroit et qu'on y vînt servir Dieu, souvent les bergers et les voisins avaient aperçu des visions d'hommes blancs, faisant procession autour de la montagne. Le temps montra, continue A-Kempis, ce que cela présageait, lorsque, commencé par quelques mains, cet asile s'acheva laborieusement enfin avec un grand concours, offrant le spectacle d'un religieux couvent de Chanoines Réguliers en blanc costume, qui acquittent chaque jour des messes et les heures canoniales pour les bienfaiteurs, vivants et morts, et spécialement

prient sans cesse pour ceux qui obtiennent la sépulture dans le Monastère (1). » (*Chron.*, *Prologus*, 2-3.)

Tout auprès de la petite ville hollandaise de Zwoll, à quelques kilomètres de Windesheim, et à quatre lieues environ de Deventer (également Hollande; du temps d'A-Kempis, ces localités, au temporel comme au spirituel, relevaient de l'Évêque-Seigneur d'Utrecht), fut érigé le Monastère de Sainte-Agnès, en un terrain montueux et couvert de ronces, mais désigné par Gérard Groot lui-même, ce célèbre fondateur des *Dévots* ou *Frères de la vie commune*, et des *Dévotes*, nommées aussi *Béguines*. (*Chron.*, p. 2-6.)

Gérard Groot (ce nom de famille flamand

(1) Nous devons à nos Lecteurs quelques spécimens du texte propre d'A-Kempis, qui, lorsqu'il quitte ses compilations de morale pieuse, et là où il ne peut faire usage des tours convenus et des phrases, pour ainsi dire, toutes faites, qu'une intelligence peu chargée et facile peut aisément se donner à force de copier, durant des années, du saint Bernard et du Gerson, est loin d'offrir un modèle de pureté grammaticale :

« Narraverunt nobis quidam de senioribus nostris ex primis habitatoribus domûs nostræ, quòd, antequam Monasterium in hoc loco fieret, et priusquam aliquis hominum *hic* ad serviendum Deo venisset, *quòd* sœpè *a* pastoribus et vicinis nostris visiones apparuissent albatorum hominum, qui in montis circuitu processionem facere videbantur. »

est synonyme de *Grand, Magnus*), né à Deventer en 1340, n'avait pas été toujours un chrétien fervent et exemplaire : à Paris, à Cologne, comme élève, comme professeur, il montra plus de talent que de régularité. Les conseils d'un condisciple qui avait quitté le monde pour le cloître, et un entretien avec un des principaux mystiques de cette époque, Jean Rusbrock (1), prieur des Chanoines Réguliers de Groenendall ou Val-Vert, près de Bruxelles, le désabusèrent, jeune encore, de ses richesses patrimoniales, de ses nombreux Bénéfices et d'une mondaine illustration. Il se donna tout à Dieu et au prochain, se bornant au diaconat par humilité et prêchant, à la fois, le renoncement personnel et la mutuelle assistance dans la charité. Sous sa parole chaleureuse et familière, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, s'empressaient de former des Sociétés qui, peu à peu, par l'union des ressources et du

(1) J. Ruysbroeck ou Ruesbroeck, vulgairement Rusbrock, est auteur, entre autres ouvrages, d'un traité intitulé : *De Ornatu spiritualium Nuptiarum; De la Parure des Nôces spirituelles*, où la théologie clairvoyante et précise de Gerson crut devoir noter quelques expressions hasardées. (V. *Opera Gers.*, ed. Du Pin, vol. 1, col. 59.) Les Dévots, et, parmi eux, Th. A-Kempis, étaient grands admirateurs de Rusbrock, qu'ils appelaient le *Docteur divin* et le *Contemplatif*, et dont ils adoptèrent le style, parfois ultra-métaphorique.

travail, mais sans mendier, formèrent de vrais et utiles Couvents que Gérard, le commun père, désireux de tenir son institution le plus rapprochée de la vie de famille, et sans doute aussi un peu en souvenir de Rusbrock, soumit à la règle de saint Augustin et affilia à l'Ordre des Chanoines Réguliers.

Nous devons mentionner tout de suite que, les Ordres Mendiants, par l'organe de Mathieu Grabon des Frères Prêcheurs, ayant contesté à ces Congrégations nouvelles le droit d'existence légale, Gerson, que liaient à la Flandre ses rapports avec Bruges, et, aux chefs des Moines-Calligraphes flamands et hollandais, ses goûts littéraires et ses fonctions à la tête de l'Enseignement parisien; que Gerson, dis-je, plaida victorieusement la cause des Dévots par-devant le Concile de Constance (1).

Windesheim, prémices de l'institution et qui en resta le chef-lieu, fut définitivement constitué vers 1387. Le Mont-Sainte-Agnès ne tarda pas à suivre. Cette humble annexe

(1) J. Gerson parle de ces copistes laborieux, dans l'ouvrage où il fait l'éloge de leur profession : *De laude Scriptorum; Sur le mérite des Scribes.* Le Concile, présidé par Martin V, donna une complète approbation aux Dévots et Béguines, qui, en moins d'un demi-siècle, érigèrent plus de 150 communautés. Voir sur ce sujet un notable passage de Leibnitz. — (*Collect. script. Brunsw., introd.,* §§ 39.)

avait été commencée et dirigée d'abord par un laïque aveugle et sans Lettres, nommé Jean Ummen, homme intelligent et énergique, que Gérard estimait beaucoup. (*Chron.*, p. 9-19.)

Continuons de traduire :

« L'an du Seigneur 1399, la Maison de Sainte-Agnès, adoptée enfin par le Chapitre des Pères séant à Windesheim, reçut d'eux son premier Prieur, le conventuel Jean A-Kempis, lequel, neuf ans, aidé de Dieu, gouverna ce nombreux et pauvre troupeau, avec dévouement et courage, et, autant en édifices qu'en livres et autres choses indispensables, améliora notablement les biens du Couvent.

» Il construisit partie des murs de l'église, procura et prépara du bois pour la toiture, commença les plantations du verger au sud du clos, et nivela le terrain, selon ce qu'on lit dans Isaïe : *Toute vallée sera remplie, toute montagne et colline humiliée.* (*Chron.*, p. 27.)

» Il n'est pas facile de redire les fatigues et la sueur (Thomas, lui, en savait quelque chose) que coûtèrent ces côteaux escarpés et tout sable. Mais le grand effort fut pour le lieu de l'église et du cimetière : c'était le mont le plus ardu, qu'il fallut raser et porter hors de l'enclos, là où il n'en paraît pas même de vestige. Elle est bien vraie la parole du Seigneur : *Si vous avez de la foi comme un grain de sènevé, vous direz à cette montagne : Ote-toi de là ; et ce sera fait.* C'est le secours

de Dieu qui nous a permis d'exécuter ces travaux et bien d'autres, avec le mur de pierres de l'enceinte.

» Le P. Prieur a construit encore le Réfectoire des Frères, le Réfectoire des Lais, la Cuisine et le Cellier, le Dortoir des hôtes, la Sacristie.

» Il était lui-même à notre tête, avec le baquet du mortier ou la pioche, et traînant la brouette. Le temps qui restait, le P. Jean le donnait à lire, copier, enluminer : il fit faire bien des livres destinés à figurer au chœur ou à rester dans la Maison ; et, comme nous étions si pauvres, il attacha certains Frères à écrire pour la vente, ainsi que c'était déjà pratiqué. On s'y appliqua avec zèle et sans préjudice des travaux extérieurs.

» Ces travaux du dehors étaient, eux aussi, consciencieusement exécutés par tous : les tisserands et les clercs ne s'y refusaient pas ; avec les autres ils allaient à la journée pour couper et lier les gerbes, pour sécher les foins, pour fouir la terre, semer, planter. Voilà pourquoi David le Saint, encourageant les bons travailleurs, leur tient cet agréable et consolant langage : *Tu mangeras l'œuvre de tes mains, et aussi tu seras heureux* (1).

(1) « Clerici et textores rusticanam non refugiebant operationem ; sed avocati cum cæteris ibant tempore messis ad colligandos manipulos fructuum, ad siccanda fœna, ad fodiendam terram, ad olera plantanda. Hinc sanctus David,

» Beaucoup de clercs et de laïques affluèrent des environs et de loin. Ainsi que l'avait réglé notre père Gérard, le travail était la loi commune ; aucun ne devait rester oisif ; pas un mot sur les choses de la terre ; l'exercice de la prière et celui de l'ouvrage revenaient à heure fixe pour tous : ils s'appliquaient, les uns à la transcription, d'autres à la chaussure, à tisser de la toile et du drap, à tresser des corbeilles ou des nattes (1).

» Par exemple, frère Wolfard, de Médenblic (Hollande), prêtre et l'un des quatre du commencement ; avec sa haute taille, sa démarche grave, sa tête blanche, il recherchait l'ouvrage des plus jeunes, lavant les écuelles, bêchant, recueillant et portant les fagots ou le moëllon (2).

laudans benè operantes, jocundè consolatur dicens : *Labores manuum tuarum quia manducabis,* etc. » (*Chron.*, p. 13.)

(1) « Quàm plures devoti clerici affluxerunt cum laicis, de manuum suarum laboribus victum sibi quotidiannm extorquentes. Nam nullus ociari, nemo curiosè circuire permittebatur, neque de terrenis fabulari ; sed certis temporibus *pro communi operari* et Deum frequenter precibus *orare* omnes informabantur. » (*Chron.*, p. 10.)

(2) Parlant ailleurs d'un autre moine, le bon Narrateur ajoute : « Iste devotus clericus, diuturnior in Dei servitio, multæ benignitatis fuit et sobrietatis, ad rusticalia opera valdè paratus; nam tempore messis, quando communis et major labor

» Comme il survint, cette année (1401), une grave mortalité dans une de nos Maisons, au couvent du Bois-Ste-Marie, à Northorn, un jour frère Wolfard était à la besogne, un tablier autour des reins; et nous échangions nos regrets sur ceux que la peste enlevait. « Ah! me dit-il, si l'on pouvait partager ces dangers et cette fin! » Quelques jours après, il y fut réellement envoyé, et y mourut presque en arrivant.

» Cet état laborieux et pauvre nous exposa plus d'une fois, surtout dans les commencements, aux outrages des séculiers. Nous étions ouvertement insultés par les passants, qui nous donnaient des noms inusités (*insueto nomine obprobriosè vocati*). La jalousie et la rivalité ne nous épargnaient pas aussi les peines et les détractions; mais la patience des bons triompha de la perversité des méchants. Si les malveillants bafouaient les petits pauvres de J.-C. (*pauperculis Christi insultabant*), beaucoup d'autres, ayant la crainte de Dieu, recherchaient la conversation des pieux, et, mus de piété, nous assistaient de leurs bons offices et de leurs secours

instabat, diligentiùs ad ista juvabat; et interdum, nocturno tempore, pauperum segetes colligavit, sœpiùs fatigatus propter opus pietatis. Illo tamen anno, quia aura valdè diu pluvialis fuit, in tali necessitate segetes in locis aquosis collegit et ligavit, atque propriis humeris manipulos extra aquam ferebat. » (*Chron.*, p. 23.)

(multi Deum timentes devotam conversationem commendabant; et pietate moti beneficiis et auxiliis astiterunt.) — (*Chron.*, p. 16.)

» Le recommandable Gérard Bronchorst, chanoine d'Utrecht et grand ami des Dévots, du temps qu'il était Prévôt à Deventer, nous envoya deux vaches. Mais Dieu voulant éprouver la patience de ses serviteurs, l'une des vaches mourut, l'autre vécut bien portante; par un effet de la divine bonté, elle nous donnait du lait comme deux; et l'on voyait s'accomplir le mot du prophète Isaïe : *En ce jour-là, l'homme nourrira la génisse, et l'abondance du lait lui fournira du beurre* (1).

» Il y avait donc parmi les Frères du Mont-Saint-Agnès une grande activité pour tout ce que la règle enjoignait. Quant à l'entretien corporel au milieu des fatigues quotidiennes, il était certes exigu et peu recherché : vête-

(1) Les latinistes n'ont pas besoin que nous leur analysions ce passage : « Hic (dominus *Gerardus Bronchorst*) duas vaccas fratribus nostris in Monte donavit. *Volens* autem *Deus* probare patientiam et augere fidem, una earum interiit; altera sana supervixit. Sed hæc, *mira bonitas* Dei, tantam lactis copiam ministravit, ut omnibus sufficeret *quod vix ex duabus tantum se putassent* EXTRAVISSE (sic, avec la signification de *traire*). Tunc videbatur impletum Isaiæ prophetæ verbum, etc. » (*Chron.*, p. 16. — Nous suivons scrupuleusement le texte d'A-Kempis, tel que l'a donné Rosweyde, dans son édition d'Anvers, 1621, d'après le manuscrit du Mont-Sainte-Agnès.)

ment grossier et sans façon, boisson et nourriture bien frugales; la fatigue était le principal assaisonnement des choux et du brouet; les œufs, le poisson, quand il était possible de s'en procurer, formaient d'ordinaire une spécialité pour les malades et pour les hôtes. Il y a un proverbe qui dit : *Rare jouissance, où règne indigence.* Aux jours qui permettaient la viande, si l'on en donnait assez, la qualité ou le ragoût n'était guère en harmonie avec la quantité. Ceux qui venaient habitués aux délicatesses du siècle, se faisaient sans doute violence pour être contents de si peu. Du reste, on se résignait à ces privations en vue de J.-C. qui a dit : *Le royaume des cieux souffre violence* (1). Souvent, le souper fini, il ne restait rien pour le lendemain. On manquait d'aliments ; plus d'une fois c'étaient les moyens de les préparer, les ustensiles qui faisaient défaut. Mais Dieu, créateur et con-

(1) « Sed quis dicere posset tenuitatem victûs in exercitio quotidiani laboris? Grossus erat cibus, tenuis potus, habitus simplex et rudis. Desperatio cibi melioris cogebat plerumque edere quod ori minùs bene sapiebat. Labor frequens et esuries caules et pultes dulces faciebat..... Undè quidam ait : *Brevis ibi voluptas, ubi regnat longa paupertas.* In diebus quibus carnibus vesci licitum fuit, etsi largiùs, non tamen lautiùs excoctæ carnes apponebantur. Erant etiam inter illos, qui in seculo aliter educati vim sibi faciebant magnam, paucis et vilibus contenti. » (*Chron.*, p. 14.)

servateur de tout, qui jadis nourrit son peuple dans un désert, ne délaissa jamais les Frères de la Montagne.

» La charité subvenait à tout ; la charité rendait tout facile, unissant les bonnes volontés. On rivalisait pour les plus humbles travaux ; on s'enflammait en un mutuel dévouement. Pendant que l'un reposait, l'autre se levait sans bruit pour continuer et finir la besogne ; le lent se trouvait ainsi prévenu et suppléé par un plus actif ; extérieurement (1) la tâche avait été remplie. De cette manière, si dans l'œuvre se montrait la charité, dans le cœur se cachait l'humilité, selon la maxime : *Aimez d'être ignoré ;* AMA NESCIRI. » — (*Chron.*, p. 13.)

Ainsi l'institution du Mont-Sainte-Agnès, dont le berceau, pendant une quinzaine d'années, avait été réchauffé, affermi par l'ardente piété de Jean l'Aveugle, fut inau-

(1) Voilà bien ce mot, *extérieurement, exteriùs,* dont, depuis Rosweyde, on a prétendu faire une grande preuve locale : en Flandre, dit-on, et d'après une locution flamande correspondante, *scire exteriùs* signifie, *savoir par cœur.* Je me figure que *scire Bibliam exteriùs* (*Imit.*, I., 1.) veut dire tout uniment, *avoir le mot, l'écorce de la Bible,* par opposition à ces autres termes, *qui spiritum haberet* (*ib.*), *en avoir l'esprit.* C'est une distinction, au moins autant Gersonienne que Kempiste, que le grand Chancelier n'entendait pas mal, avant A-Kempis.

gurée sous la Règle en 1399, après Pâques, en recevant son premier Prieur, Jean A-Kempis.

Notre Narrateur continue (nous aurions plaisir à citer tout son ouvrage, où chaque mot porte et peint si naïvement l'auteur) :

« L'an du Seigneur 1408, la veille de l'Ascension, frère Wilhem Vorniken, conventuel du Chef-lieu, succéda à frère Jean, et devint notre deuxième Prieur pour dix-sept ans, durant lesquels il se montra ami de la pauvreté et de la discipline. Il fut ensuite rappelé à Windesheim pour être élevé encore plus haut. C'est lui qui prépara le toit de l'église et les siéges neufs du chœur, procura de beaux ornements pour les festivités, agrandit le clos et l'entoura en entier du mur de pierres (de 1408 à 1425); il fit une loge nouvelle pour les laboureurs et des étables pour le bétail, autour de la porte; l'année de son départ, il était après à construire une boulangerie et une brasserie; il étendit les plantations d'arbres fruitiers, continua les terrassements, enleva les sables; nous lui devons les peintures de l'autel, et quantité de livres pour le lutrin et pour l'armoire; il en enlumina plusieurs lui-même. Avec le tact de sa charité, il admit plusieurs laïques, afin qu'associés à nos fatigues et à l'obéissance, ils pussent recevoir aussi le prix de la vie éternelle. En dix-sept ans, il donna l'habit à quatorze clercs.

» L'an 1410, le jour de saint Barnabé, après

le soleil couché, mourut Nicolas Kreyenschot, excellent frère, profès depuis huit mois et dix jours, et dont les parents étaient connus à Campen (ville et port sur l'Yssel, différents du Kempen de notre Thomas, dans les provinces Rhénanes); il avait vingt-trois ans. Dieu agissant en sa miséricorde envers lui, il accomplit bien du temps sous une courte existence, échappant aux luttes plus longues de la vie terrestre. De sa part nous vinrent de bons revenus. Estimable jeune homme, exemplaire dans l'obéissance! Qui lui dit jamais: venez; sans qu'il vînt? allez; sans qu'il allât? Un jour, il lui arriva par mégarde de renverser et de briser une bouteille; il fut si marri de l'accident et du dommage, qu'on ne pouvait arrêter ses larmes. Une autre fois, il prépara lui-même une verge aigue, et s'en vint dire au Sous-Prieur: « Je vous en prie, mon Père, au nom de Dieu; je suis incorrigible, donnez-moi une verte correction. » On l'enterra à l'est, contre le mur de l'église, sous le seuil de notre cimetière.

» L'an 1420, en septembre, la nuit de saint Eloi, mourut le dévot et fidèle serviteur de J.-C., Jean Ummen, issu d'honnêtes parents et aveugle d'enfance. Dans les pèlerinages qu'il faisait guidé par la main de sa mère, il eut le bonheur d'entendre à Zwoll maître Gérard Groot. Jean se fit son disciple zélé. Il s'associa, à Zwoll même, quelques hommes de bon vouloir, et commença avec eux, à l'est de la ville, après le faubourg, une

Maison sur le mont Namel qui s'appela depuis le Mont-Sainte-Agnès. Quand cette fondation fut devenue un Monastère avec Prieur canonique, l'actif Aveugle s'en alla, suivi de quelques anciens lais, devers Vollenhoe, où il créa une autre Congrégation, qui, avec le temps, prospéra aussi, et que Jean Ummen soumit à la règle du Tiers-Ordre, dont, n'étant pas clerc, il prit l'habit avec ses compagnons. Septuagénaire et infirme, la mort le surprit dans la maison des Sœurs, à Almeloo (aussi Over-Yssel).

» L'an 1421, il y eut une notable peste à Deventer, Zwoll, Campen; dans un été, elle emporta bien du monde (*tempore æstivali, non parvum populum terræ exstinxit*).

» Cette même année, après la saint Jean, la croix (une croisade) fut prêchée contre les hérétiques de Prague.

» Au mois de septembre, dans l'octave de la Vierge, mourut, après la grand'messe, Nicolas, frère meunier, originaire de Drenthe (province au nord de l'Over-Yssel), homme de bon renom et de bonne vie; il était cher à tous au couvent (1). »

. . . .

(1) Quelques lignes plus bas (*Chron.*, p. 44), à l'article mortuaire, *Riquin de Urdinghen*, nous pouvons noter encore cette locution caractéristique : *cùm vinginti quinque annis in Monte* DEGUISSET (probablement pour *degisset*).

Il faut faire halte; nous craindrions de fatiguer. Nous n'osons prolonger ce chapitre, déjà assez étendu, où l'on peut voir quelque chose du mouvement, de la vie du Mont-Saint-Agnès, et déjà, au milieu ou en un coin du cadre, la silhouette, au moins, de notre intéressant Chroniqueur.

Nous l'avons dit; et nous le répétons en nous précisant : ces natures communes, un peu sensuelles, un peu égoïstes, que l'instruction déplace et dont elle aiguise et active les instincts en les éclairant, la piété et le saint joug de la vie monastique les ployaient, les façonnaient. Peu à peu, sous l'œil de Dieu et grâce au dévouement de ces Maîtres si réellement Pères, la transformation allait à ses fins, renouvelant les âmes, auxquelles elle conservait longtemps le teint de l'enfance. Là, où, sous la cape de l'écolier, même peut-être du novice, fermentaient des dangers, au bout du compte, l'œuvre de Dieu et de la Règle accomplie, on ne trouve plus que de ces dignes et bonnes figures, que les solécismes et les barbarismes ne déparent pas, et qui, prolixes, même un peu rustiques, sont si charmantes à voir et à entendre. De là, il est sorti des pages qu'on aime à recueillir, qu'on déchiffre avec bonheur, qu'on se garderait de retoucher et de vouloir autres; de là il ne sort pas l'*Imitation*.

CHAP. IV. — Thomas à Sainte-Agnès.

Voyez cet Ecolier qui chemine, portant sous le bras son mince bagage, y compris des cahiers et des volumes, en petit nombre : le vélin, le papier et les livres étaient une privauté coûteuse et rare dans ce temps-là. Notre voyageur est triste, quoiqu'il semble que la tenue de la pauvreté et des privations lui soit familière. Après s'être agenouillé dans l'église de Zwoll pour y entendre la messe et y faire ses dévotions, il a regagné la campagne, où, sur le revers de la ville, au pied de côteaux arides, un Monastère, lui aussi de chétif aspect, attire ses pas.

Un religieux, c'est le Prieur, l'accueille; certain air de famille, malgré quatorze ans de différence, et la nature de leur discours attestent deux frères. Le plus jeune implore un asile; aux difficultés que fait l'aîné, on comprend que la Maison est forcée de compter sur Dieu et avec les hommes, avant d'admettre le surcroît d'une bouche. Enfin le moine montre, sur un tas de matériaux, des pelles, des pioches, des truelles; le suppliant incline la tête en signe de résignation et suit son supérieur.

Calculons nous aussi; et pour laisser le moins possible au hasard ou à l'adresse des soppositions, chiffrons les travaux et les heures.

Auparavant, un coup-d'œil encore sur l'Ecolier nécessiteux, à qui la charité, par les mains d'un frère, vient d'ouvrir la porte, et d'accorder, après de pénibles et trop légitimes hésitations, une place à vie autour de l'un de ses plus indigents foyers.

Ce jeune homme, d'un taille au-dessous de la médiocre, brun, l'œil clair, les traits doux, le pas réservé et un peu craintif (1); lui, en qui rien n'indique ni ne comporte jusqu'ici une grande habitude des choses intellectuelles et des voies de Dieu; dont les talents, à part peut-être une certaine facilité de mémoire que le travail des livres enrichira, paraissent avoir peu fixé le regard de ceux qui avaient mission et désir de les utiliser, même de son frère, et à qui ses Maîtres, dans leur plus haute initiation, viennent d'enseigner à tenir la plume de ses doigts *longs* et *flexibles* (2), avec assez de latin pour déchiffrer les manuscrits pieux et les reproduire convena-

(1) « Staturâ infra mediocritatem, formâ conveniente, colore fusco, mansuetus, in præsentia velut mutus et elinguis, etc. » Rosweyde, *Vie de Thomas* (Anvers, 1621), *passim*. Un biographe anonyme, reproduit par Rosweyde (p. 104), ajoute : « Simplex in temporalibus, ideò depositus fuit ab officio Procuratoris; *Sa simplicité pour les choses de la vie le fit déposer plus tard de l'office de Procurateur.* »

(2) « *Longos* et *molles* digitos habes. » Th. A-K., in Vita L. Berneri, 21.

blement ; ce pauvre petit paysan, pour lequel l'horison qu'on embrasse du clocher de Zwoll, est l'univers, et qui ne le dépassera pas ; qui inaugure aujourd'hui son noviciat et va le poursuivre, sept ans, jusqu'à sa profession, avec une brouette et une faucille, y entremêlant pour récréation, à certaines heures, d'interminables in-folios sur lesquels il devra aussi se courber : il nous a dit lui-même son nom, ses parents, sa patrie ; qu'il vient de Deventer où, depuis l'enfance, et ses vingt ans courent, le pain de l'aumône et les bonnes paroles de maître Jean Boéme, chef du Lutrin, et de maître Florent, vicaire et directeur des Ecoles gratuites, l'ont fait grandir en âge et en savoir, comme nous avons vu.

Mais ce qu'il n'a pu nous dire, ce qu'il lui serait bien impossible de soupçonner, c'est que, sa longue carrière finie en bon accord avec le commencement, une fois entré au cercueil, on lui fera, à lui, simple et pacifique moine si peu en relief, une des plus glorieuses et plus éclatantes auréoles ; qu'avec le temps, qui se fait complice de bien des fraudes, le pavois l'élèvera, sur l'épaule des rhéteurs, jusqu'au piédestal, où l'admiration et le respect des âges consacrent les rares noms que Dieu marqua du redoutable sceau du génie.

Bon Thomas, qui se trouvait mal à l'aise dans la moindre agitation, et pour lequel le bonheur recherché résidait *dans un recoin et*

dans de petits livres (1) ! Je me figure que ce bruit de gloire, dont on le poursuit, trouble sa cendre, et que ses partisans sont en vérité peu charitables quand ils s'obstinent, contre toute logique, à ne l'en pas débarrasser.

Thomas A-Kempis fut donc reçu à Sainte-Agnès en 1399 : il semble indiquer lui-même que c'était pour la fête de Saint-Michel, fin de septembre. La Maison, nous l'avons vu, avait pour principale ressource les travaux

(1) « *Hoc symbolum*, dit Rosweyde, *sæpiùs ore proferebat* (Thomas) *librisque inscribebat :* IN OMNIBUS REQUIEM QUÆSIVI ; SED NON INVENI NISI IN ANGULIS ET LIBELLIS; *Voici la devise que Thomas avait incessamment aux lèvres et qu'il mit pour épigraphe à ses écrits :* EN TOUT J'AI CHERCHÉ LE REPOS ; MAIS JE NE L'AI RENCONTRÉ QUE DANS LES PETITS RECOINS ET DANS LES PETITS LIVRES. » — Ces mots qui révèlent l'homme, mais qui pourraient sembler, sans affectation de scrupule, une parodie trop peu voilée d'un admirable paragraphe de l'*Imitation* (livre III, chap. XXI, 1.), nous les devons à Rosweyde le grand Kempiste, qui, par une autre inadvertance également heureuse, a exhumé la précieuse *Chronique du Mont-Sainte-Agnès*, si purement et si authentiquement d'A-Kempis, et dont les pages, vierges des ratures de ces correcteurs que Thomas cite avec gratitude en certain endroit, le montrent au naturel, sans masque ni vernis, avec cette physionomie et ce style qu'on n'oublie pas et qu'il importe de connaître. Nous avons l'intention de donner prochainement la *Chronique* en entier.

manuels, que le Prieur subissait dans leur âpreté comme le dernier Frère, et dont ne fut pas exempté le nouveau-venu. C'est à de telles occupations, dirigées, quand les champs ne les réclamaient pas, vers les terrassements et les bâtisses, que se passèrent pour Thomas les sept années du Noviciat, jusqu'à la Prise d'habit et à la Profession (1). Et cependant le Prieur ne négligeait pas un moyen, bien important aussi, d'approvisionnement et de revenu ; je veux parler des livres de Chœur et de liturgie : Antiphonaires, Psautiers, Missels. Frère Thomas nous a dit sommairement plus haut ce qui se faisait, depuis l'origine, et toujours à ce sujet.

Même emploi du temps entre la Profession et la Prêtrise, durant sept autres années.

Rosweyde a vu chez les Chanoines Réguliers de Saint-Martin, à Louvain, un des nombreux ouvrages imposés à la plume de notre Solitaire : un beau Missel in-folio, lequel portait en vermillon sur la dernière page : « ANNO DOMINI M. CCCC. XIIII. PER FRATREM THOMAM DE KEMPEN ; *L'an du Seigneur* 1414, *par frère Thomas de Kempen.* »

(1) On lit dans la *Chronique :* « Anno Domini 1406, in die Sacramenti, quæ tunc fuit in profesto Barnabæ, investiti sunt duo fratres clerici et unus conversus : frater *Thomas Hemerken* de *Kempis* civitate, germanus fratris *Joannis Kempen*, primi Prioris, quorum pater *Joannes*, mater *Gertrudis* vocabatur. » (p. 31-32.)

Un pareil volume renferme bien de cinq à six cents feuillets, offrant chacun deux pages; chaque page, deux colonnes; et chaque colonne, une cinquantaine de lignes; ce qui donne un millier de pages, et au moins cent mille lignes, lesquelles, vu la variété des matières, avec les rubriques en couleur, les initiales ornées, les mots en majuscules et les enluminures d'usage, spécialement au canon de la messe, et pour l'office des Patrons et des grandes Festivités, etc., doivent absorber, l'une portant l'autre, de dix à quinze minutes la ligne : il est donc facile de trouver qu'un volume de cette force, traité avec le soin voulu, réclame QUINZE, VINGT MILLE HEURES d'application et de tension ; ce qui est effrayant ; je n'ose pas dire, abrutissant.

Un second Missel, de la même main et avec la même signature, que notre calligraphe apposait volontiers, la gloire lui en était bien acquise, porte la date de 1417, époque à laquelle, suivant la plupart des Kempistes, confirmés par M. Malou (1), Thomas avait déjà terminé et publié l'*Imitation*.

Nous connaissons un autre volume, plus attrayant qu'un Missel pour l'Ouvrier copiste, parce qu'il lui était un peu plus personnel et

(1) Voir page 2 des *Recherches historiques* de M. l'abbé J.-B Malou, Chanoine honoraire à Bruges, Professeur-Bibliothécaire à l'Université de Louvain, etc. — Louvain et Paris, 1849.

bien qu'il ait dû lui prendre autant et plus de jours peut-être : un fort Recueil, composé des passages les plus affectueux et les plus brillants de saint Bernard. Ceci était pour lui, non-seulement un très bon exercice de langue et de style, mais encore une plus haute et définitive initiation au genre d'idées, de figures et de mots, propres aux mystiques de Rusbrock, et dont Gérard Groot, ainsi que son disciple Florent Radewin, popularisèrent l'usage chez les Dévots de Deventer. Tant d'années d'adolescence et de jeunesse, passées à cette école, avaient certainement laissé une première empreinte sur A-Kempis, dont l'esprit, plus de surface qu'en profondeur, fut toujours bien enfant, dans la candeur des récits, comme pour la profusion et la bigarrure des images. On a pu déjà surprendre quelques indices de ce que nous avançons ici; nos citations, avant la fin, en fortifieront la preuve.

Nous l'avons vu; deux, trois Missels sont un immense labeur; ils suffisent presque à absorber la vie entière d'un infortuné calligraphe. Que sera-ce des Antiphonaires, où la longueur du texte est rehaussée encore par la broderie des signes du chant ?

Et la fameuse Bible, quatre grands tomes, tous en lettres à peu près analogues aux caractères d'inscription ? Quel travail herculéen ! et que de temps ! Thomas a bien eu raison d'y déposer, à plusieurs reprises, son paraphe : *Finitus et completus per manus fr. Tho*

mæ, etc.; *Les mains d'A-Kempis ont subi cette OEuvre.*

Et, dans la supposition Kempiste, c'est l'Auteur de l'*Imitation* que l'on voue sans pitié à ces mécaniques travaux! Ces moines de Sainte-Agnès, dont plusieurs pourtant furent des hommes d'intelligence, appréciant bien, en tout et en tous, l'intérêt de la Religion et du Couvent, ne manquèrent-ils de tact et de justice qu'envers Thomas seul? Le blâme passerait aussi sur maître Florent, qui, ayant eu l'absolue disposition de cet élève dévoué, depuis l'enfance jusqu'après vingt ans, a dédaigné un tel trésor ou n'a pas su le comprendre. Et frère Jean, ce Prieur qu'on nous dit si pieux et si sage, se fit-il inhumain, stupide, au détriment de son cadet, qui s'était donné à lui et obéissait, jusqu'à l'entier sacrifice de ses goûts, ennemis de la fatigue corporelle et amoureux du *recoin?* La faute en serait enfin aux Pères de Windesheim, qui auraient délaissé dans soixante et douze ans d'oubli, au milieu d'une pauvre et un peu bruyante annexe, moins studieuse qu'agricole, un esprit, un génie de la plus haute volée, si entendu en fait de piété et de direction des âmes, et à qui Dieu semblait avoir marqué une place dans les plus hauts conseils. Un auteur de ce mérite, durant trois quarts de siècle scribe et journalier, quand il dépendait d'un de ses chefs quelconque d'en faire quelque chose, quelque chose de bien plus glorieux, de bien plus productif! En

vérité, c'est plus qu'invraisemblable; et nous ne sommes pas assez Kempistes pour en subir l'absurdité.

Je me rétracte : Thomas ne fut pas tellement et toujours aux oubliettes. En 1425, ou mieux en 1430 (le bon Frère avait cinquante ans accomplis), nous le trouvons inscrit de sa propre main, le second et avec le titre de Sous-Prieur de Sainte-Agnès, dans la liste de l'exil qu'ils subirent tous ensemble, clercs et lais, au nombre de vingt-quatre, et qui porta A-Kempis avec les autres (c'est sa plus longue pérégrination sur terre) jusque dans la Frise, à une trentaine de lieues de son couvent.

« *Ach, pie Deus!* s'écrie-t-il avec une lyrique amertume ; *in profesto sancti Lamberti, suspendimus cantica nostra propter interdictum nobis tunc insinuatum. Indignati sunt adversum nos optimates terræ et populares multi; perpessique sumus opprobria multa; ac tandem de patria et monasteriis nostris exire compulsi propter custodiam interdicti; Ah, bon Dieu! c'est pour la saint Lambert que nous suspendîmes nos cantiques, à cause de l'interdit qui nous fut intimé. Les Grands de la terre* (les échevins de Zwoll!) *et une populace entrèrent en fureur contre nous; nous endurâmes bien des opprobres; et enfin notre soumission à l'interdit nous chassa de notre patrie et de nos Monastères.* » — (*Chron.*, p. 54-55.)

Ce malheur provenait, je crois, de la résistance d'un intrus, lequel, élu par le Cha-

pitre d'Utrecht et soutenu des sympathies de la localité, refusait de céder la place au Pasteur de nomination Apostolique ; ce qui attira sur le diocèse le redoutable châtiment.

A-Kempis ne jouit de la charge de Sous-Prieur que quelques mois. C'est alors qu'il eut la douleur de perdre son frère, « *auprès duquel,* nous dit-il avec un laconisme touchant et peu dans ses usages, *j'étais présent ; et je lui fermai les yeux ; tunc præsens fui, et oculos ejus clausi.* » Il ajoute : « *Nam per Visitatores pro socio* sibi *deputatus fui, et uno anno et duobus mensibus* secum *steti ; Nos Commissaires-Visiteurs m'y avaient envoyé ; et je passai auprès de lui un peu plus d'une année.* »

En 1448 seulement, dix-huit ans après, et comme consolation de ce qu'on lui ôtait la charge de *Provisor, Econome,* pour laquelle, selon son Biographe, sa *simplicité dans les choses de ce monde* l'avait montré peu apte, on le renomma Sous-Prieur (1), fonction peu

(1) L'intéressant Annaliste nous rend compte de son élection dernière avec une humilité qui a quelque chose de douloureux et de plaintif : *Anno* M. CCCC. XLVIII, *in festo sancti Jacobi apostoli, ante horam vesperarum, facto brevi scrutinio, electus est et nominatus frater Thomas Kempis, unus de senioribus,* LXVII *annorum, qui præteritis temporibus huic officio deputatus fuit. Et quamvis se ineptum sciret et excusaret, tamen, obedientiâ jubente, humiliter se subjecit Concilio fratrum, non recusans laborem propter*

exigeante, où il ne fit du reste encore, à ce qu'il paraît, qu'une courte station. La suite de sa longue vieillesse coula en silence et sans avoir plus rien à démêler avec les hasards du scrutin.

Ce fut en 1471, le premier jour du mois du printemps (mai), que s'éteignit, plein de jours, à quatre-vingt douze ans, le doux et bon A-Kempis. On se souvint autour de son cercueil de sa généreuse et constante reconnaissance envers la Maison qui accueillit pour toujours son délaissement; on comptait les innombrables pages sorties de ses doigts flexibles et productifs; on se disait qu'afin de payer loyalement sa dette, il compila aussi divers opuscules pour les jeunes religieux, envers qui plus spécialement Thomas eut le cœur sympathique; il l'ouvrait à ceux qui avaient des peines, se citant volontiers en

eos subire amore Jesu-Christi, petens intimè sociorum ac fratrum suorum orationes; L'an du Seigneur 1448, pour la fête de saint Jacques apôtre, avant vêpres, en un bref scrutin, fut élu et nommé au Sous-Prieurat fr. Th. Kempis, l'un des plus âgés, presque septuagénaire, et qui dans les temps passés avait déjà été porté à cette fonction; bien qu'il se connût incapable et qu'il s'excusât, cependant, forcé par l'obéissance, il se soumit humblement au Conseil, ne se refusant à subir aucune peine pour l'amour de J.-C., et demandant du fond du cœur les prières de ses collègues et de ses frères (Chron., p. 104).

preuve : n'avait-il pas porté, avec les premiers et avant les générations récentes, le poids du jour et de la chaleur ? A-Kempis était consolatif ; A-Kempis recourait avec amour à la Passion du Seigneur, surtout depuis que les infirmités étaient venues l'assaillir : une hydropisie engorgea ses jambes ; il s'endormit dans la paix de Dieu et des hommes, l'an et jour que dessus, et fut enterré dans la partie est de l'enceinte, à côté de Pierre Herbort (1).

La *Chronique de Sainte-Agnès* est encore ouverte sous nos yeux ; nous y lisons à la page 137 : « *Hùc usque Thomas ; reliqua ab alio continuata sunt ; Ici s'est arrêté Thomas ; un autre a continué le reste.* » Et le continuateur, de cette plume que les doigts glacés du vénéré défunt venaient de quitter, trace un éloge funèbre, dont notre page précédente a donné la traduction libre, et que nous tenons à consigner ici en son texte inaltéré :

« Eodem anno (1471), in festo sancti Ja-
» cobi minoris, post completorium, obiit præ-
» dilectus frater noster Thomas Hemerken,

(1) Modeste place ! Pierre Herbort, resté diacre à 65 ans, débile de corps et de caractère, exerçait le rôle d'aide auprès de celui qui rasait les tonsures; lui y passait l'eau; il remplaçait les lecteurs au réfectoire; et, ajoute l'Historien véridique, aujourd'hui son voisin, « recevait fréquemment la discipline » ; il était mort sept mois avant Thomas. (*Chron.*, p. 125.)

» de Kempis natus, civitate diœcesis colo-
» niensis, anno ætatis suæ xcij. et investi-
» tionis suæ lxvj. anno autem sacerdotii sui
» lviij. Hic in juvenili ætate fuit auditor do-
» mini Florentii in Daventria; et ab eo
» directus est ad fratrem suum germanum,
» tunc temporis Priorem Montis sanctæ Ag-
» netis, anno ætatis suæ xx., a quo, post
» sex annos probationis suæ, investitus est.
» Et sustinuit, ab exordio Monasterii,
» magnam penuriam, tentationes et labores.
» Scripsit autem Bibliam nostram totaliter,
» et alios multos libros, pro domo et pro
» pretio. Insuper composuit varios tractatu-
» los ad ædificationem juvenum, in plano et
» simplici stylo, sed prægrandes in sententia
» et operis efficacia. Fuit autem multùm
» amorosus in Passione Domini et mirè
» consolativus tentatis et tribulatis. Tandem,
» circa senium suum, vexatus hydropisi in
» cruribus, obdormivit in Domino; sepultus
» est in ambitu orientali, ad latus fratris
» Petri Herbort. »

Et le Registre continue :

« *Eodem anno obiit de pestilentia, fr. Her-*
» *mannus Craen, vestiarius,* etc.; *La même*
» *année mourut de la peste, Hermann Craen,*
» *surveillant pour les habits,* etc. »

Tout est dit; pas d'autre souvenir pour A-Kempis; pas une pierre avec son nom. Plaça-t-on au moins dans son cercueil un exemplaire de l'*Imitation,* déjà entourée alors d'une si éclatante publicité?

Il me semble que nous connaissons l'âme candide de notre excellent Religieux.

Et le talent? Qu'en dire en définitive? Et comment apprécier les OEuvres que ce talent a produites, considérées surtout dans leur rapport à la grande OEuvre, objet de nos préoccupations?

Critique candide nous aussi, nous confessons que Thomas l'écrivain, le compilateur, est habituellement superficiel, commun, décousu, non de ces fécondes et sublimes disjonctions de l'Autre, avec qui M. le chanoine Malou semble le mettre en parallèle sous ce point de vue (*Recherches*, p. 83). Chez cet Autre, le décousu, l'ellipse, l'écart, c'est la liberté puissante dans la puissante unité; chez A-Kempis, le dirai-je? ce n'est guère qu'impuissance de poignet et d'haleine.

Nous ne prétendons pas non plus, car nous sommes ennemi des exagérations, que l'on ne trouve dans les écrits propres de celui-ci, même là où la lime officieuse oublia de passer, une certaine fraîcheur pittoresque et de la rectitude logique sous forme sentencieuse, qualités qui appartiennent au moins autant au genre qu'à la personne, et qui ont pu faire illusion à un premier coup-d'œil. Un regard exercé et attentif, un nez fin, ne s'y tromperont pas, et ne prendront pas le change.

Il y a image et image, sentences et sentences. Le bon Thomas est d'une facilité, d'une faconde, qu'il n'a pas coutume de gèner, et qui en profitent, à leur pas. Sur tout

sujet, ou plutôt à l'occasion de tout sujet, il butine dans la Bible, il butine dans l'*Imitation,* ce qui ne prouve pas invinciblement que ce terrain soit à lui; son érudition ne franchit guère hors de cette enceinte. Sous un titre donné, trop souvent copié, il juxtapose une, deux pages de phrases, plus ou moins analogues à ce titre, y entremêlant parfois des historiettes que nous n'osons qualifier; nous aimons mieux nous en référer à la vérification et aux impressions personnelles du lecteur, s'il a le texte latin d'A-Kempis à sa portée, chose essentielle sous plusieurs rapports, surtout pour en finir avec ces dithyrambes élogieux qui ne disent rien parce qu'ils disent trop, et qui sonnent creux comme tout ce qui est vide.

Les propositions d'A-Kempis sont partout vraies; elles sont surtout bonnes, édifiantes même, au point de vue de l'intention pieuse, ce qui, nous aimons à le reconnaître, lui est commun avec l'Autre et avec d'autres aussi.

Mais qu'est-ce que cela prouve, au fond? et que peut-on en conclure?

Finissons la critique; revenons nous aussi à l'éloge; nous y avons plus de plaisir; et nous proclamons sincèrement dans A-Kempis un écrivain estimable, dont la lecture ne déplaît pas, par fragments, et pourvu qu'elle ne soit pas soutenue. N'allez pas y chercher une inspiration; ce n'est certes pas une mine; mais bien un homme qui sort de la Bible, qui sort de l'*Imitation,* de fort bonne com-

pagnie, et qui porte sur sa personne un léger souffle de l'air qu'il respira et dont ses vêtements sont imprégnés.

Encore une image, sans plus ; A-Kempis les aimait ; et quel mal y aurait-il à ce que nous nous ressentissions nous aussi de l'avoir fréquenté ?

Un jour, au retour d'une course pyrénéenne, nous prenions haleine un moment dans la vallée. Assis à nos côtés, un enfant assemblait, un peu au hasard, des fleurs dont il avait rempli son chapeau ; il en tressait des bouquets auxquels il donnait une destination pieuse. Se détachant de ce gracieux tableau, où la physionomie bistrée et tout affairée de l'enfant tenait bien sa place, notre regard se porta sur la montagne d'où nous descendions, et sur laquelle Dieu et l'homme avaient jeté leur œuvre : champs, maisons, villages, bois et prairies, traversés, fécondés par des ruisseaux et des torrents, églises et clochers sur chaque rampe, d'étage en étage, jusqu'au sommet, jusqu'au pic, qui se perdait solitaire dans l'azur du ciel.

L'enfant, c'est A-Kempis ; l'autre, la montagne, c'est l'*Imitation* et son Auteur.



CHAP. V. supplémentaire : Œuvres d'A-Kempis.

En vue d'élever jusqu'à l'*Imitation* la gloire et la Biographie de leur héros, les Kempistes se sont pris, depuis des siècles, à mettre sur le compte de son génie littéraire tous les ouvrages anonymes que le Calligraphe-Compilateur colligeait dans ses recueils. On le sent : un pareil titre de paternité, s'il est commode, n'en est pas moins chanceux ; mais les droits d'A-Kempis à l'*Imitation* elle-même reposent-ils, au fond, sur une autre et plus solide base ?

Quand nous citons A-Kempis, nous nous abstenons donc, par prudence, et par une autre délicatesse aussi, de toucher aux ouvrages que nous savons, très certainement, ou avec de suffisantes probabilités, ne pas lui appartenir. Telles sont les *Lettres,* que, preuves et actes en main, nous revendiquerons plus tard au nom de qui de droit. Tel est encore le *Soliloque de l'âme,* dont M. le Chanoine Malou aurait dû s'étayer moins peut-être, pour la solidité de ses conclusions.

La *Chronique* est bien d'A-Kempis, toute d'A-Kempis. Comme rien ne pouvait lui faire prévoir que ces pages intimes et personnelles eussent jamais rien à démêler avec le public et à subir des regards indiscrets, Thomas ne se crut pas obligé, pour lui et pour le Couvent, de se prémunir de certaines précau-

tions, d'usage là où rien n'entre et d'où rien ne sort sans contrôle. Il négligea de faire vérifier ses écritures; nous les avons, dans leur intégrité intacte, irrécusable.

Nous admettons encore comme authentiques, mais avec une intégrité telle quelle : *Le Jardinet des Roses ; La Vallée des Lis ; Des trois Tentes ; Du fidèle Dispensateur ; L'Hospice des Pauvres ; Le Dialogue des Novices ;* Le traité *De Contemptu Mundi, Du Mépris du Monde,* divisé primitivement en quatre Livres, qui renfermaient : le 1er, trente Discours ou Entretiens aux Novices; le 2e, neuf Discours aux Frères ; le 3e, trente-six Entretiens pieux ; enfin le 4e, la Vie de la B. Lidwige et celle de Gérard Groot, avec des précis biographiques sur les principaux Dévots. Nous avons quelque lieu de penser que le titre de cet ouvrage : *De Contemptu,* etc., identique avec celui que l'*Imitation* portait dans plusieurs manuscrits, n'a pas été tout-à-fait étranger à l'erreur propagée depuis sur l'origine de ce dernier livre. Du reste, si entre le titre et les sujets de ces deux compositions règne quelque rapport, il n'en est pas de même touchant la manière dont ces sujets sont traités. Nous nous souvenons que, dans notre première jeunesse, la lecture de ces Entretiens d'A-Kempis fut juste ce qui nous inspira, sur les liens de famille de leur Auteur avec l'*Imitation,* des doutes que l'étude impartiale n'a fait que confirmer.

C'est dans le *Dialogue* et dans les *Discours*

aux Novices qu'il faut lire les récits ou exemples qui, seuls, suffisent pour faire apprécier la bonté de cœur, mais la simplicité d'esprit du Conteur crédule. Il rappelle çà et là des révélations que le sceau de l'autorité compétente n'a point sanctionnées, et où l'on sent bien que Thomas parle de lui-même ; nous devrons en citer une, dans notre IIIe Livre, lorsqu'il s'agira de Buschius.

Il est d'autres petits écrits, au rang des OEuvres de notre ingénu Calligraphe, et que tout prouve être à lui. On y trouve aussi des vers, s'il faut appeler vers, des lignes rimées, telles que les suivantes, création d'une prosodie en rapport avec le reste.

Nota. — Les deux premières pièces semblent formées de petits *iambiques*, où l'ancien écolier de Deventer se montre ignorant de ce que sait le plus novice élève de Quatrième. Les syllabes s'y groupent avec une quantité vraiment hétéroclite. Inutile de parler de *pieds;* Thomas n'en a pas conscience, ou il en forge à sa mode ; du reste, c'est avec compensation : ce que certaines lignes ont de trop, manque à d'autres. Nous n'essaierons pas d'indiquer cette manière étrange de scander. Assemblez au hasard, par deux, par trois syllabes ; nous dirions, en parlant de tout autre : formez à volonté des *spondées*, des *iambes*, des *dactyles*, des *anapestes*, des *crétiques;* le bon Thomas ne semble pas fort sur cette langue, ni même sur la théorie des élisions ; ayez seulement soin toujours de prononcer brève l'avant-dernière syllabe de cha-

que ligne, dans cette pièce ainsi que dans celle qui vient après.

I.

VITA BONI MONACHI.

Audi, religiose monache;
Ausculta, devote clerice;
Attende, senex et parvule,
Doctrinam bonæ vitæ.
Apprehende arma et scutum.
Evagari non est tutum;
Otiari grande vitium.
Sustine dolores cum Laurentio;
Despice honores cum Vincentio.
Lege, scribe cum Hieronymo,
Viro sancto et doctissimo.
Canta hymnos cum Ambrosio;
Psalmos David cum psalterio.
Stude, doce cum Augustino
De summo bono et divino,
Cujus librorum magnâ copiâ
Illustratur sancta Ecclesia.
Imitare sanctum Benedictum;
Serva omne verbum tibi dictum.
Bonum est laborare manibus;
Melius orare cum fletibus.
Præmiaberis cum Confessoribus,
Si abnegaveris te in omnibus.

II.

DEVOTUM CARMEN

Cantandum de dulcedine Jesu et plenitudine gratiarum et omnium virtutum quas habuit.

O dulcissime Jesu,
Qui de cœlo descendisti,

Et vitam mundo contulisti,
Legam de te, quæram te,
Jesum, puer dulcissime.
Nam suavis es et mitis,
Humilis, plenusque virtutibus,
Fili Dei altissime.
Qui te relinquit, heu! quid hic facit?
Qui te invenit, eia! quid habet?
Illum profecto tenet et habet,
Qui cœlum terramque, ut Deus, regit;
Ut homo, miro modo præsepe
Quasi pauper prælegit.
O venerabile præsepium,
In quo mundi servatur pretium!
Nunc latet, nunc patet; tunc scietur
Cum pro multis expendetur.
Jam oportet me gaudere;
Nam damnatus pro scelere
Eram, et clausus tetro carcere;
Sed Jesus venit cum claro lumine.

Nous avons dit que Thomas s'approprie l'œuvre d'autrui, à son aise et sans en rien dire. Il compose en compilant : c'est sa manière. Voici comme il pille le *Lauda, Sion*, toujours avec la même élégance de poésie et la même délicatesse d'oreille :

Ama Jesum cum Agnete;
Magdalenam *lauda* lætè
In hymnis et canticis.

Agatham sanctam venerare;
Luciam passam imitare,
Quantum *dignè sufficis.*

Barbaram ora cum Balbina,

Cæciliam ora cum Christina,
Totis ex præcordiis.

. . . .

Ursulam cum sodalibus,
Cordulam cum æqualibus
Adorna rosis et liliis.

Et la suite, quinze strophes; dans cette dernière, Thomas fait long *i* de *sodalibus, æqualibus :* vous, qui pratiquez une prosodie différente, veuillez ne pas l'oublier.

Ailleurs, c'est l'*Ave, Maris Stella,* qu'il intercale à peu près tout entier dans une hymne à sainte Agnès, où il prodigue, selon ses usages, le miel, le lis et la rose :

Ave, florens rosa,
Agnes generosa,
Virgo speciosa,
Martyr preciosa.

Sumens mel suave
Ore Jesu, ave.
Casta sponsa Christi,
Mundum contempsisti.

Solve pravitates;
Fuga vanitates;
Preme adversantes;
Juva dimicantes.

Monstra te benignam,
Omni laude dignam, etc.

Voici encore un quatrain dont Thomas emprunte le thème et le premier vers à l'*Imitation;* le second vers est une réminiscence.

Quant aux deux autres, notre Versificateur y dénote sur l'*hexamètre* la même force qu'on a pu constater chez lui dans l'*iambique* et, en général, pour tout ce qui est du ressort du goût et de la grammaire :

Vita boni monachi crux est, sed dux paradisi;
Portat portantem, salvat sua vulnera flentem;
Firmat nutantem, toll*it ad* æthera mentem;
Vincit tentantem dæmonem, de cœlo cadentem.

On a pu remarquer jusqu'ici, dans nos citations, soit biographiques, soit lyriques, cueillies presque au hasard à travers les ouvrages d'A-Kempis et qu'il nous eût été facile de centupler, que le bon Moine, peu géné sur le plagiat, ne se donne guère plus de scrupule en fait de tact littéraire et de convenances : nous l'avons surpris citant Isaïe et l'Evangile à l'occasion d'un enclos, invoquant les textes prophétiques pour des terres transportées et pour une vache laitière.

Ainsi procède notre Compilateur; il prend et détourne, sans plus de façon, des paroles, solennellement fixées à un sens et à un objet, que le respect au moins défend de changer. Que peut donc gagner la piété elle-même à ces remaniements maladroits et de mauvais artiste ?

Nous avons parlé avec une certaine complaisance du parterre d'A-Kempis : qu'on n'en prenne pas une idée trop avantageuse; notre complaisance était indulgente. Thomas outre les images; il les bigarre et parfois les

étend jusqu'à l'abus. Qu'y a-t-il de commun entre cette facture d'humaniste novice, et le ton ferme, net, précis, sobre de l'*Imitation*, œuvre si simple, si sublime dans cette simplicité même et qui fait une école à part? Là est le Maître; Thomas est un écolier, tout au plus facile, mais en définitive un écolier.

Nous finirons son article en citant de sa prose; nous choisissons un chapitre où le sujet le rapprochait de l'*Imitation*; le goût du Lecteur appréciera les différences :

« (Hortuli Rosarum) cap. xvi. — *De imitatione sanctissimæ vitæ Domini nostri Jesu Christi.*

» *Quod uni de fratribus meis fecistis, mihi fecistis.*

» Notate verba, signate mysteria, imitamini exempla.

» Qui fratri indigenti subvenit, Jesum per manum retinet.

» Qui fratri contristato solaciosum verbum respondet, osculum amorosum ori Jesu tribuit.

» Qui irascentem ad pacem reformat, lectulum floridum Jesu in anima parat.

» Qui fratri in mensa meliora quàm sibi apponit, Jesum charitatis dapibus et favo mellis pascit.

» Qui fratri librum sacræ lectionis porrigit, vinum optimum ori Jesu propinat.

» Qui ociosa verba loqui prohibet, muscas de mensa Jesu expellit.

» Qui detractiones audire renuit et loquentes inhonesta corripit, nigrum canem de domo Jesu baculo ferit et fugat.

» Qui malè legit, saporem cibi minuit; et qui sæpè titubat, mappam Jesu maculat.

» Qui verba Jesu devotè legit et prædicat, in naribus audientium dulcia aromata spargit.

» Qui divina miracula et humilia Christi opera sedulò cogitat et suaviter ruminat, mel et lac ex ore Jesu accipit.

» Qui pro debili et infirmo fratre legit aut cantat, ante incunabula Jesu jucundè citharizat.

» Qui capitia fratrum ac vestes lavat, cum sancto Joanne Baptista Jesum baptizat. Etc. »

« (Du Jardin des Roses) Chap. xvi. — *De l'imitation de la très sainte vie de N. S. J. C.*

» *Ce que vous avez fait à l'un de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.*

» Notez les paroles, remarquez les mystères, imitez les exemples.

» Celui qui secourt son frère dans le besoin, retient Jésus par la main.

» Celui qui répond une parole de consolation à son frère affligé, donne un baiser tendre à la bouche de Jésus.

» Celui qui ramène à la paix son frère irrité, prépare à Jésus dans son âme une couchette fleurie.

» Celui qui sert la meilleure portion sur l'assiette de son frère, repaît Jésus des mets de la charité et d'un rayon de miel.



» Celui qui présente à son frère un livre de sainte lecture, verse aux lèvres de Jésus un vin excellent.

» Celui qui empêche des paroles oiseuses, chasse les mouches de la table de Jésus.

» Celui qui refuse d'écouter les médisances et qui corrige les parleurs déshonnêtes, frappe du bâton et chasse de la maison de Jésus un chien noir.

» Celui qui lit mal, diminue la saveur des mets; celui qui bégaie souvent, souille la nappe de Jésus. Etc. »

Thomas continue ainsi durant des pages. Toutes ces choses sont dites à bonne intention et édifiantes. La piété et la tendresse parlent un autre style dans l'*Imitation*.

CHAP. VI. — Jean Gersen.

ESCLAVE de notre parole, nous nous sommes mis en quête de J. Gersen pour l'histoire détaillée que nous en avons promise : Qui a vu J. Gersen? a-t-il existé un J. Gersen?

Il est de la certitude la plus rigoureuse et la mieux démontrée, qu'avant le P. Rossignoli et D. Cajetan, personne, en Italie ni ailleurs, n'avait songé à un abbé Bénédictin de ce nom. Vainement a-t-on fouillé dans le XIIIe, dans le XIVe siècle; ceux qui plus tard mentionnèrent Gersen, étaient ou les avocats de sa cause, ou des amis des ces avocats; les annalistes et antiquaires de l'Ordre eux-mê-

mes n'ont su en parler que postérieurement au XVIe siècle.

L'un d'entre eux, l'érudit Trithème, abbé de Spanheim, proche Mayence, et ensuite de Wurtzbourg, ayant été chargé par commandement supérieur d'explorer les richesses littéraires et scientifiques des Maisons de Saint-Benoît, à travers ses voyages et ses longs travaux ne rencontra aucune trace de Gersen, pas un mot qui l'ait amené à Gersen ; ni guère à Thomas A-Kempis non plus, dont il était pourtant bien en position de constater les titres. Trithème nie formellement tout droit de celui-ci à l'*Imitation*, ce qui, de la part d'un homme du temps et un peu du pays de notre Calligraphe, et qu'on ne saurait d'ailleurs accuser d'ignorance ni de partialité, ne laisse pas d'avoir un côté fâcheux pour le parti.

M. Malou porte le même jugement que nous sur Gersen de Verceil : « L'existence de ce personnage, dit-il, paraît tout-à-fait imaginaire. Depuis l'année 1240 où il est censé avoir vécu, jusqu'en 1616 où D. Cajetan le tira de l'oubli, ou plutôt du néant, personne au monde n'en a parlé, personne ne l'a connu, personne ne l'a cité... Il n'y a ni témoins contemporains, ni historiens postérieurs, qui aient songé à Gersen, avant le commencement de la controverse. Ceux qui en ont rien dit sont modernes et n'allèguent aucun document ancien. Leurs assertions les plus positives sont controuvées ; il n'en est aucune que l'on puisse raisonnablement

invoquer pour prouver l'existence de l'abbé J. Gersen. » (*Rech.*, p. 151-155.) — C'est bien là l'état des choses dans les Mémoires que le patriotisme inspira à l'inépuisable président de Grégory ; là est presque tout le bagage du camp Gerséniste.

Que pourrions-nous faire pour une cause et pour un héros, tombés dans un tel discrédit ? A défaut d'autre scrupule, la seule incertitude de l'orthographe cisalpine, « *Gersen, Gersem, Gessen, Gesen* » (nous n'épuisons pas ce luxe italien de variantes), nous rendrait l'abbé Piémontais plus que suspect. Est-ce qu'on hésite ainsi sur un mot marquant de chez soi, sur un nom de célébrité nationale, que l'envie ou l'ignorance vous disputent et qu'on ne doit tracer qu'avec une religieuse et jalouse précision ?

Nous avions donc estimé suffisant et plus court de renvoyer l'article à D. Calmet, à l'abbé Lenglet du Fresnoy, ou à tout autre qui fit comme eux des Recueils sur les Visions et sur les Ombres.

Mais notre promesse ?

Tout réfléchi et considéré sous un meilleur aspect, nous revenons à notre parole et tenons J. Gersen pour des plus historiques.

Gersen une ombre ! qui a pu le dire ? Certainement, celui que ce nom à finale un peu tudesque désigne, vécut de sa réalité de chair et d'os ; on ne saurait en récuser la preuve ; sur ce pied nous sommes Gerséniste : veuillez accompagner notre argument, à qui ses

détours, nous en avons la confiance, n'ôteront rien de sa limpidité.

Il y a cinq manuscrits de l'*Imitation*, entre les famés et les vénérables : ceux de Padolirone, d'Arona, de Parme, de Bobio ou Bobbio et de Slusio (ce Slusio n'est pas le nom d'un lieu, mais d'un avocat romain), tous d'Italie, comme on voit, lesquels portent, pour désigner l'Auteur du Livre, ces deux mots : « *Johannes Gersen* ou *Gersem* », de première main et en toutes lettres.

La bibliothèque Vaticane possède, sous le n° 135, un Recueil, aussi du xve siècle, intitulé : « *Opuscula SS. Patrum ; Opuscules des saints Pères* », où l'*Imitation* figure en extrait, avec cette clausule : « *Ex libris Gersen ; Tiré des OEuvres de Gersen.* » Nous le demandons aux amateurs compétents et aux archéologues : cette note n'indique-t-elle pas qu'il a dû exister au moins un Gersen, dont les Ecrits étaient assez distingués pour que l'*Imitation* en fît partie, et assez connus pour qu'on ait pu se borner, en parlant d'eux, à cette formule laconique : « *Ex libris ?* »

Un manuscrit de Venise, de 1465, offre en abrégé, « *J. Gers.* », manière de reproduire un nom d'Auteur, qu'on ne se permet que pour les personnages placés par leur célébrité en dehors de toute confusion.

A ce sujet, franchissant les Alpes, nous mentionnerons une copie faite à Salzbourg (Autriche), en 1463, et une autre, de Pollingen (Bavière), celle-ci bien remarquable, et

par sa date : juste celle du fameux *autographe* d'Anvers, fruit *des mains de frère Thomas*, 1441 ; et par le copiste qui l'a faite : un Chanoine, confrère, compatriote et contemporain d'A-Kempis. Ces deux copies allemandes offrent, comme celle de Venise, les sigles « *J. Gers.*, » dont M. Malou (p. 179, note) trouve le suffrage incertain, et que nous déclarons, nous, ne savoir et ne pouvoir lire légitimement que d'une seule manière.

On comprendra, je l'espère, la nécessité de nous pardonner, si nous faisons de la Biographie avec d'obscurs dépouillements bibliographiques. Patience ; même à travers ces vélins enfumés, le jour se fera.

C'est à des confrères de D. Cajetan : les Bénédictins de Florence et le docte D. Bernard de Montfaucon, que la cause doit deux importants manuscrits, l'un de 1466, l'autre de 1464, par conséquent faits du vivant d'A-Kempis, ainsi que les neuf que nous venons de signaler. Ces copies Florentines entrent en matière dans les mêmes termes : « *Incipit Libellus devotus et utilis* COMPOSITUS A JOHANNE GERSEN, CANCELLARIO PARISIENSI ; *Ici commence l'utile et dévot petit livre* COMPOSÉ PAR J. GERSEN, CHANCELIER DE PARIS. » La plus ancienne des deux copies porte, au dos de la reliure, « *Joh. Gerson, de Imit. Chr.*, » ce qui nous paraît démontrer encore plus palpablement, que le *Gersen* de l'*Imitation* n'est pas une chimère.

Notez, pour surabondance de témoignages, que ce vocable « *J. Gersen* » se rencontre aussi dans un manuscrit de Wolfenbuttel (Brunswick), sans date ; dans celui de Vérone (Italie-Lombarde), et dans un des Bénédictins de Scheyr (Bavière); ces deux derniers ont la date de 1467; le premier et le second ajoutent au nom la qualité de « *Cancellarium Parisiensem.* » (V. de Grégory, *Histoire* de l'*Imit.*, T. II.—Eus. Amort, *Deductio critica* et *Moralis certitudo.* — M. Malou, *Rech.*, p. 139).

Enfin, une traduction italienne de l'*Imitation,* contemporaine de toutes ces écritures, s'inaugure par les mots suivants : « *Incommincia lo Libro composto da un servo di Dio, chiamato Giovanni de* GERSENNIS, *della Vita di Cristo e del dispreggio de tutte le vanità del mondo; C'est ici le commencement du Livre composé par un serviteur de Dieu appelé Jean de* GERSENNIS, *sur la vie de J.-C., et sur le mépris de toutes les vanités du monde.* »

Or, veuillez remarquer l'analogie de cette dernière variante, moins avec l'édition vénitienne de 1501 par Sessa, et qui, de l'aveu de M. Malou, porte « *Johannes Gersen, cancellarius Parisiensis* » (selon M. Gence, c'est « *Joh. Gerson* » qu'on y lit en toutes lettres), qu'avec une des plus anciennes impressions des OEuvres d'un célèbre Docteur, préposé, quand vivait, à la Chancellerie de l'Eglise et Université de Paris, lesquelles OEuvres sont divisées en deux tomes : le premier, ayant

au titre, « *per dominum Johannem de Gersonne,* » et le second « *per dominum Johannem de Gersenne,* » *par messire Jehan de Gersennis :* ce sont les Œuvres de notre Gerson, Strasbourg, 1483.

Donc, grand nombre d'années avant la fin du xve siècle, les éditeurs qui recueillaient les ouvrages de l'illustre et pieux Chancelier, avaient, dans les mains, des manuscrits orthographiant le nom de son hameau natal de diverses manières, et de sorte que *Gersennis, Gersen* était mis comme synonyme usité de *Gerson :* ce que nous tenions à constater et qui nous a fait plus haut nous proclamer Gerséniste.

Avions-nous tort de nous inscrire contre la qualification d'ombre? Si ce mot *Gersen* est une ombre, elle reproduit d'assez près et pas trop infidèlement une respectable et sûre réalité.

Nous devrions peut-être nous arrêter là, et passer à la troisième Vie, où nous aurons précisément à exposer les faits de Celui que ces deux noms désignent; au fond, ils n'en forment qu'un : *Jarson, Gerson, Gersen, Jarsen* sont des nuances de prononciation familières devers la Champagne et la Lorraine, spécialement dans le dialecte Réthélois, qui dit, *lermes, treuver, seuffrir,* pour *larmes, trouver,* etc., ainsi que de fréquents exemples nous le montrent dans les Œuvres françaises de Gerson le Chancelier et dans l'*Eternelle Consolation.*

Nos conclusions, relatives à ce nom propre, sont pleinement confirmées par les recherches et les arguments de M. Malou, qui certes est bien à l'abri d'un soupçon de partialité en faveur de la cause pour laquelle nous demandons justice. C'est toujours avec plaisir que nous nous étayons du témoignage d'un si zélé et si intelligent chef du Kempisme.

Après avoir cité D. de Montfaucon et une édition Lyonnaise de 1489, où le traité *De Meditatione cordis* de Gerson est reproduit sous le nom variante de *Gersen*, M. le Kempiste de Bruges continue :

« Voilà le nom de *Gersen* donné à Gerson, à Lyon, dans la ville où Gerson passa les dernières années de sa vie, et où sa personne et ses écrits étaient parfaitement connus.

» Ce n'est pas tout. L'éditeur qui donna en 1483, à Strasbourg, une édition des OEuvres de Gerson, appelle cet écrivain, à la tête du second volume : *Dominum Joh. de Gersenne* (v. plus haut), dénomination qui correspond parfaitement à l'inscription de la version italienne, citée en faveur de Gersen, qui attribue l'*Imitation* à *J. de Gersennis*. Voilà donc encore le nom de Gerson transformé en celui de *Gersen*.

» En troisième lieu : Gerson ballotté par les événements auxquels il prit part, s'intitula fréquemment : « *Johannes Gerson peregrinus ; Gerson le Pèlerin.* » Or, le mot *pere-*

grinus, que le patriarche Jacob s'appliqua en Egypte, fit donner, selon l'observation de saint Jérôme, le nom de *terre de Gessen* au territoire que Pharaon lui abandonna. Comme, au Moyen-Age, on faisait souvent allusion aux événements et aux personnages de l'Ecriture-Sainte, il est probable que le nom de *Gessen* fut donné à Gerson, comme une traduction du nom de *peregrinus* qu'il avait coutume de prendre (1). Cette conjecture très-plausible est confirmée par les inscriptions du manuscrit d'Arona, qui attribue trois

(1) M. Malou a l'obligeance de faire observer que ce mot *peregrinus* est fréquent aussi dans les préoccupations et sous la plume de l'Auteur de l'*Imitation :* « Serva te tanquam *peregrinum* et hospitem super terram (I, 23) ; Soyes en ce monde comme un *pèlerin* et estrangier *(Et. Consol.)* » — « Non habes hìc manentem civitatem, et ubicumque fueris, extraneus es et *peregrinus* (II, 1); Tu n'as point ici de demourance permanant : quelque part que tu soyes en ce monde, tu es estrangier et pèlerin *(Et. Consol.)*. » Ce latin et ce français nous semblent bien frères d'un sermon de Gerson sur ce texte : « *Pèlerins estes en* » *ceste vie*. — C'est la exhortacion de saint Pierre, » nostre Père et Pasteur : *Obsecro vos tanquam* » *peregrinos et hospites ;* pèlerins sommes-nous, » hors mis de nostre cité, de nostre païs, de nostre » heritaige, de nostre finable félicité, ou (au) désert » de ce présent monde, en la valée de plours, en la » région de povreté; nous n'avons icy point de » cité permanant. » *Op. Gers.*, III, col. 1598.

fois l'*Imitation* à *Gesen* et à *Gessen*, et une seule fois à *Gersen;* de sorte que la traduction du mot hébreu, indiquée par saint Jérôme, y prévaut *à* la transformation du nom de Gerson en celui de Gersen.

» On nous oppose le titre d'*abbé* donné à Gersen dans certains manuscrits : ce titre ne convient pas à Gerson, nous dit-on ; les copistes n'ont donc pas voulu désigner le Chancelier de Paris.

» Le titre d'abbé n'est donné à Gersen que dans un seul manuscrit, celui d'Arona, et dans une note manuscrite sur un exemplaire de l'édition Gersonienne de 1501 (laquelle note n'a d'autre garant que la parole de D. Cajetan son inventeur, nous dirions mieux peut-être, son auteur). On peut donc considérer cette objection comme peu importante. Les copistes qui ont transformé de leur autorité privée le nom de Gerson en celui de *Gersen,* ont pu y ajouter de la même manière le titre d'abbé; c'est ainsi qu'ils ont placé le nom de saint Bernard et de saint Bonaventure sur des manuscrits anonymes. Peut-être ont-ils fait allusion à la dignité d'*abbé commendataire* dont Gerson fut revêtu. En tout cas l'autorité d'un seul manuscrit, ou plutôt d'une seule inscription de manuscrit, est nulle, lorsqu'on la compare à l'autorité des faits déjà constatés.

» Les partisans de Gersen, continue M. Malou, se sont efforcés de tourner contre nous l'argument que nous venons d'exposer.

Ils prétendent que le nom de *Gersen* fut transformé en celui de Gerson, et que l'erreur des copistes a eu lieu à leur détriment, parce qu'on a changé l'abbé Bénédictin en Chancelier de Paris.

» Cette assertion est insoutenable; c'est évidemment la dignité, ce sont les attributs qui désignent la personne. En appelant *Gersen* Chancelier de Paris, on a indiqué Gerson qui fut réellement Chancelier de Paris, comme on aurait indiqué l'Abbé de Verceil, si l'on avait appelé Gerson abbé Bénédictin. Or, aucun manuscrit ne porte cette inscription : « *Joh. Gersonis, abbatis Ordinis S. Benedicti;* » tandis que les manuscrits cités en faveur de *Gersen* portent la plupart cette inscription : *Joh. Gersen, canc. Paris.* Il faut donc admettre que Gerson est désigné partout où on parle du Chancelier de Paris, quoiqu'on l'appelle *Gersen, Gessen,* ou *de Gersennis.*

» Il reste donc bien établi que le nom de Gerson a été changé en celui de *Gersen*, et que cette altération est la seule cause de l'existence prétendue du prétendu abbé de Verceil (*Rech.*, p. 142-145). »

Ayant le désir et l'intention d'épuiser dans cette courte Biographie, afin de n'y plus revenir, ce qui concerne Gersen de Verceil, nous allons succinctement répondre aux autres difficultés soulevées par ses partisans, clair-semés aujourd'hui. Depuis bien des années, il y a détresse dans ce camp, comme

parmi les survivants du Kempisme. On se donne, des deux côtés, grande peine pour ne pas achever de mourir. Ils sont réduits à faire ressource de tout, même des insinuations calomnieuses (1). Ces imputations malveillantes, ce dénigrement déloyal, ici vraiment sacrilége, moyen connu des petits et méchants esprits qui n'en ont pas de meilleur, auront un mot bref avant la fin, si nous consentons à les relever : de telles armes ne nous vont pas ; elles ne sont pas françaises.

Nous allons resserrer notre réplique en un petit nombre de paragraphes.

I. Codex et Diarium *de Advocatis.*

Il a été dit au chap. 3 du livre Ier de ces *Etudes* (p. 17-23), comme quoi le hasard, aidé du P. Rossignoli, fournit à D. Cajetan l'heureuse occasion d'inventer un abbé Bénédictin du nom de J. Gersen, et comme quoi aussi, d'après une note, récente et sans autorité assurément, mais dont l'inventif Sicilien (D. Cajetan était de Syracuse) ne dut l'honneur qu'à lui seul, le Gersénisme se trouva complet et l'Illustration de Verceil acclamée.

(1) Nous prendrons la liberté de le demander à M. M** et M. R***, les deux marquants, chacun dans son parti. Ceux-là devaient à leurs talents et à la position que ces talents leur ont faite, de ne pas descendre à de tels moyens ; ils savent que la cause qui les emploie se tue.

Or, depuis ce grand pas, et bien que des yeux trop près-regardants eussent réclamé au sujet de traces du grattoir sous l'importante note, néanmoins, deux siècles et plus, tout le camp s'est retranché derrière cette batterie. De 1616 jusqu'à nous, le Vercellisme a vécu par cette note et de cette note, dont nous avons donné (p. 22) l'énoncé, inconnu avant D. Cajetan : certes, l'abbé de Baronte est le vrai père de l'Abbé de Verceil.

Le hasard et le P. Rossignoli servirent D. Cajetan; le hasard et le magasin de M. Techener, libraire, ont servi M. de Grégory.

« Le canon de juillet grondait » (*Rech.*, p. 168), foudroyant..... la vieille édition de la Charte, lorsque l'infatigable patriote Vercellais, qui a pris pour devise :

« Patriæ scribere jussit amor» (V. son *Imit.*, préf. I);
L'amour de mon pays m'a mis la plume en main;

lorsque M. de Grégory, dis-je, sortit triomphalement du susdit magasin, emportant, avec titre de légitime achat, un manuscrit, final, concluant, fulminant la mort aux soldats d'A-Kempis et de Gerson; ou du moins, car le bon Président n'est pas sanguinaire, leur envoyant ce congé de meilleure Humanité en latin : « Gersoniani igitur Kempensesque omnes........ valete. » (*Ibid.*, VIII.) Le mot-à-mot français est un peu plus leste : « Gersonistes et Kempistes, allez........ vous promener. »

Et que renferme donc ce manuscrit si vanté ?

— D'abord, aux feuillets blancs des gardes, une foule d' « *Ad usum ; A l'usage de...* », avec des noms propres : « Hieronymi, Paracliti, Federici », membres de la famille *De Advocatis*, en italien *De' Avogadri*, seigneurs de Valdengo, Cerrione, Ceretti et autres lieux autour de Biella dans le Vercellais.

Puis, des notes de céréales et de marché : « Furmentum valuit fiorenos duodecim ad omnem cursum. — Item siligo valuit florenos undecim. — Milium, florenos octo. — Ciceri, scutos duos. — Fabe florenos novem cum dimidio, etc.; Le seigle, tant de florins; le blé, tant; le mil, les pois chiches, les fèves, tant d'écus.... »

Et ces détails, plus que communs, sont cavalièrement jetés sur un volume dont ses possesseurs faisaient un si grand cas, selon M. de Grégory !

Hélas ! nous avons parmi nos *Barbou* une élégante *Imitation Valart*, laquelle, au revers de la dissertation Gerséniste, porte, horreur !... un compte de linge sale.

Et la date du codex ? — Il ne renferme, dans son texte même, ni année, ni nom : comme disent les érudits, il est achrone et anonyme. Les notes seules et les signatures, qui le surchargent au commencement et à la fin, sont accompagnées de chiffres très précis : « Federici Advocatis Ceridoni scripsi 1568, 4 die may. — 1550, 3 may, ad usum

Hieronymi de Advocatis, civis Iporedie. — Nota quod de anno 1527 furmentum valuit, etc... » Cette date-ci est la plus vieille. Sous la même année, à travers les fèves et les pois chiches, est tracée cette note paternelle : « Ad usum mei Hieronymi de Advocatis, e dominis Cerridonij, canonici Iporediensis. — Item in dicto anno, furmentum valuit, etc. » Enfin sur le feuillet, orné de ces derniers détails domestiques et ruraux, et portant 1527, on lit une phrase tracée d'une main plus correcte et plus habituée : « Iste devotissimus liber concessus est ad usum fratris Joh. de Pasqualibus ordinis Minorum ; Ce Livre très dévot a été accordé à l'usage de frère J. de' Pasquali, des Frères Mineurs. » Nous connaissons tous cette formule, usitée dans les couvents et déposée sur tant de livres par le frère bibliothécaire, quand le P. Prieur l'autorisait à détacher tel ou tel volume pour l'usage spécial d'un membre de la communauté.

Donc, avant 1527 où un Avogadro déposa, le premier, sur le livre, sa signature de prise de possession, le codex appartenait à un couvent de Frères Mineurs, qui en firent sans doute cadeau ou vente à celui *De Advocatis,* dont le fils Jérôme devint chanoine d'Iporedia : « Ad usum mei Hieronymi ; C'est à mon Geronimo que je destine ce Livre. »

Et M. le président de Grégory, en 1833, édita chez Firmin Didot, en un beau vo-

lume, avec luxe de portraits et de fac-similés, ce même codex *De Advocatis,* en lui assignant modestement pour origine et pour berceau le **TREIZIÈME** siècle !

Il ne faut pas s'en étonner; l'excellent et respectable Chevalier, dans ses interminables ouvrages de bon Vercellais et de bon Gersséniste, nous a habitués à bien d'autres choses. L'exactitude des calculs chronologiques n'est pas surtout son fort.

N'oublions pas une particularité qui ne manque pas d'une certaine valeur : c'est que l'*Imitation* ne remplit pas tout le *pretiosus codex* (c'est l'épithète usitée); la seconde moitié du volume est occupée par un ouvrage que nous connaissons, et dont l'auteur est connu aussi et incontestable : le traité *De Meditatione cordis* de **J. GERS. CANC. PAR.** Ne voilà-t-il pas encore la réalité qui poursuit son ombre et qui fait acte de présence, même là où l'on tait son nom ?

En **1831** (ces bonheurs-là n'arrivent qu'aux Gersénistes, et toujours ils leur viennent avec un merveilleux à-propros!); en **1831**, au moment où **M.** de Grégory songeait à tirer parti du *codex pretiosus*, une découverte doubla, tripla l'importance de ce bijou. Dans la maison même de **M.** le comte Gustave d'Avogadro, à Biella, furent trouvés des lambeaux de feuillets, existant depuis cinq cents ans et dont pas homme ne s'était douté jusque-là, bien que leur contenu eût dû faire mourir d'aise D. Cajetan, et que les yeux de

lynx de D. Mabillon et de tant d'autres aient mille fois fureté dans tous les recoins de l'Italie.

A la première communication de ces feuillets, même sans les voir, M. de Grégory annonça que c'était un Diarium, dans le genre de ceux des anciens Romains, sans doute lorsque le grand Pontife, sur un panneau blanc, traçait d'un trait rouge les évènements mémorables de la Cité. (De Grégory, *Imit.*, préf. VII.)

C'est bien le cas de redire : Que renfermait donc ce Diarium ?

Nous copions M. de Grégory :

« § 1. — Die septima martii, an. 1345, nevicavit multùm in castello Valdinghi, etc. » Neige et mauvais temps.

« Die octava, meus Maxarius a latronibus, rediens a Platto, assassinatus fuit, etc. » Ceci est plus grave.

« § 2. — Laus Deo, in nomine Domini. Amen.

» Die undecima febr. an. 1349. Hodie mea mulier hora septima matutina genuit filiam.

» Die duodecima, pluvia maxima.

» Decima tertia, pluvia et inundatio. » Patience ; nous y sommes :

« Decima quinta, die dominica, post divisionem factam cum fratre meo Vincentio, in signum fraterni amoris, dono ili PRECIOSUM CODICEM *De Imitatione* quod hoc ab agnatibus meis longa manu teneo, nam nonnulli antenates mei hujus jam recordarunt..!!—Le 15,

un dimanche, après partage fait avec mon frère Vincent, pour gage d'amour fraternel je lui donne le *précieux* codex de l'*Imitation*, parce que je tiens *cela* de longue main de *mes* prédécesseurs; car plusieurs de *mes* aïeux *en ont fait mention.* » (Est-ce que Vincent, fils des mêmes parents, élevé dans la même famille, ne savait pas ces détails? avait-il été exclu de la jouissance du *précieux* codex? Remarquez aussi *dono*, au présent : est-ce un acte de donation, ou un souvenir qui est tracé ici? Il faudrait naturellement le parfait, comme il est dans tous les autres verbes : *donavi.* La rédaction de cette note est vraiment étrange; plus on la lit, plus on sent naître le soupçon.)

» An. 1350, 4 julii, tempestas maxima.

» Duodecima, mea mulier correpta fuit gravi morbo de apoplexia. »

Si vous désirez savoir ce que l'on pensait du Diarium à Biella même, d'où il n'est pas sorti, lisez ce rapport du notaire : « Lacerum » pene in omnibus foliis; superest ab anno » 1345 usque ad annum 1350, nec in hisce » integrum ; nonnulli menses tantum; nullæ » adnotationes ; solum in margine aliquando » invenitur vox *Diarium*, nomenque *Joseph* » *de Advocatis* aliaque plura nomina nihil si- » gnificantia, nec non verba ad nihil neces- » saria ; in simplici charta exaratum. Dat. » Bugellæ, 31 jan. 1832. — *Jgn. Dionisio* » † *Notarius;* — Des feuilles presque toutes » en lambeaux, n'embrassant que depuis

» 1345 jusqu'en 1350 ; et de ces cinq années
» quelques mois seulement ; aucune annota-
» tion ; à la marge et pêle-mêle, le mot
» *Diarium* répété, le nom *Joseph de Advo-*
» *catis*, des syllabes dénuées de sens, des
» termes ne se rapportant à rien : tout cela
» écrit sur simple papier. — A Biella. —
» † Le Notaire, signé. »

On nous permettra de confesser que, si le seing de M. Gustave Avogadro de Valdengo et celui du Notaire ne recouvraient, avec légalisation, ces friperies hors de service, griffonnage d'écolier, ou pastiche de faussaire, nous aurions pu ne pas nous courber pour ramasser ces pauvretés d'une cause perdue, et qui n'est pas novice dans l'art des suppositions.

Remarquez que tel chiffre, plus ou moins redressé, là aussi, et que M. de Grégory s'obstine à lire par un 3, d'autres non moins clairvoyants ne l'admettent que pour un 5. Alors ces feuilles, ramenées à 1545-1549, pourraient, sans forcer les inductions, avoir plus d'un rapport avec les gardes mêmes du codex, où elles auraient cadré d'une façon bien assortie, sinon élégante, parmi les mementos domestiques et météorologiques que MM. De' Avogadri du XVIe siècle aimaient à consigner dans leurs livres de piété, comme ont fait et font des gens plus rapprochés de nous.

Du reste, quand nous aurons mathématiquement démontré que l'*Imitation* est du

xve siècle, force sera bien, alors, ou que celle De' Avogadri, si elle existait au xiiie, même au xive, soit une autre Œuvre que la nôtre, ou que, dans ces rappels d'années et de jours, trois égale cinq, ce qui, tout merveilleux qu'il soit, ne saurait plus nous surprendre.

Disons, pour clore ce point, que **M.** Gustave d'Avogadro, prié de communiquer sa chronique généalogique, et sollicité, pour la gloire des siens, de venir en aide à **M.** de Grégory, écrivait à ce dernier, le 17 juillet 1832 :

« Mes recherches sont parvenues à un point au-delà duquel je ne pense pas pouvoir les conduire. J'ai retourné de fond en comble beaucoup d'archives; il y a plus de six mois que je travaille; et le plus ancien arbre généalogique que j'ai pu découvrir date de l'an 1400. Il me paraît donc qu'il faut *abandonner la partie*, puisqu'on ne trouve aucune trace ni de Joseph, ni de Vincent, ni de Paraclet... »

Soit; prenons la cause Vercellaise de l'*Imitation* pour abandonnée.

II. Epitaphe de Gersen.

Si le grand Abbé de Verceil s'est dérobé prestigieusement à toute recherche, si pas une pincée de poussière n'attesta jamais la place de ses os glorieux, du moins son épitaphe existe; oui, elle existe encore, non sur pierre, mais sur vélin, en un lieu et d'un style bien remarquables, assurément.

Il y eut, à Padolirone ou Polirone près Mantoue (Lombardie), un couvent de Saint-Benoît, tenu par des religieux du Mont-Cassin. Ces confrères de l'Abbé Vercellais, car lui aussi, disent ses avocats, appartenait à cette Congrégation, possédèrent un manuscrit (aujourd'hui à Paris, Bibliot. Impér., nº 1556), lequel, dans le préambule du Livre Ier ainsi qu'à la fin du Livre IV, porte *Joh. Gersen,* uniformément écrit et sans indication de qualité.

Or, ce manuscrit, l'un des titres que les Gersénistes invoquent le plus souvent et avec le plus d'assurance, offre, sur une page inoccupée, l'épitaphe de celui-là même qu'il vient de désigner comme père de l'*Imitation.* Voici cette épitaphe exactement copiée :

« Magnum parva tenet vitutibus urna Johannem,
Præcelsum meritis, *Gersen* cognomine dictum,
Parisiis sacræ professor Theologiæ
Claruit Ecclesiæ qui *consolarius;* anno
Milleno Domini centum quater atque vigeno
Nono, luce petit Superos Julii duodena. »

Passe pour *Gersen,* nous savons qui ce nom signifie ; mais *consolarius!* qui donc a pu écrire ce barbarisme, d'autant plus absurde, qu'à Lyon, ville déjà alors assez connue, et dans une des églises paroissiales les plus fréquentées, l'épitaphe en question était gravée sur un tombeau, je me trompe, sur un autel que la piété des Evêques et des Chanoines Lyonnais éleva à un Docteur vénéré,

mort chez eux ? Ces lignes respectueuses et assez claires, sinon élégantes, disent, GERSON et CANCELLARIUS, au lieu de *Gersen* et *consolarius*.

Un fait aidera peut-être à s'expliquer pourquoi ce texte funéraire Mantouan nous est venu un peu avarié : c'est D. Cajetan qui, le premier, fit et signala cette découverte.

III. Glorification et portrait.

Dans un autre manuscrit, jadis propriété des Bénédictins de Saint-Jean, à Parme, a été trouvée cette clausule unique : « Explicit Liber IV et ultimus *sancti* Johannis Gersem ; Ici finit le Livre IV et dernier de *saint* Jean Gersem. » L'exaltation était là toute faite ; il ne restait qu'à copier. Aussi, certain hagiographe de l'Ordre, D. Bucelin, mort en 1691, n'y a pas fait défaut dans son *Menologium Benedictinum*, in-folio, Venise, 1655 : saint Jean Gersem s'y trouve inscrit au cinq des kalendes (le 28) de décembre.

Est-ce que ce serait par hasard le copiste du manuscrit de *Saint-Jean* qui, distrait et cédant à l'habitude, aurait laissé glisser jusqu'au pieux *Jean* de l'*Imitation* ce titre de *Saint* qu'il donnait cent fois le jour à l'Apôtre-Evangéliste, patron appellatif de son couvent ?

Ou bien plutôt cette épithète ne serait-elle pas l'écho amplifié du culte de vénération reconnaissante que le clergé et le peuple Lyonnais, et même, nous le verrons avant

peu, des évêques d'Allemagne, rendaient à la mémoire, glorifiée par des miracles, de l'illustre et pieux Gerson (ou Gersen, ou Gersem) le Chancelier?

Nous laissons au jugement éclairé et équitable du Lecteur le choix entre ces deux hypothèses.

M. de Grégory, qui reproduit le témoignage du codex de Parme avec une retenue dont on lui doit tenir compte (V. son *Imit.*, préf. xxxiii), ne peut résister au bonheur de proclamer son héros quelque chose dans la hiérarchie des Saints : la gravure qu'il a placée à la page xxxi de cette même préface, nous donne un portrait Bénédictin avec cette légende : « *Venerabilis* Gersen Johannes, abbas Vercellensis Sancti Stephani ; Ceci est le *vénérable* Gersen Jean, abbé de Saint-Etienne de Verceil. »

Un portrait ! mais le portrait atteste l'original ; et dans un livre sincère et sérieux comme l'*Imitation,* il ne se peut tolérer qu'un portrait vrai et authentique.

Voici toute l'origine de ce portrait Gerséniste ; elle est très Gersénienne aussi.

Un manuscrit, celui de Cava près de Naples, avait dans la lettre initiale du Ch. Ier Liv. Ier, pour ornement, un moine noir une croix à la main.

D. Cajetan décida que le moine était un Bénédictin, et ce Bénédictin, Gersen, qui, par parenthèse, n'était pas nommé dans le livre : l'*Imitation* de Cava est anonyme.

Mais voilà qu'un manuscrit de Bologne, celui précisément qui renferme la vieille traduction italienne et qui attribue l'*Imitation* à J. de Gersennis, porte, également dans une lettre, un moine blanc, que certains Kempistes ont crû reconnaître pour un Chanoine Régulier. Une autre copie offre un Chartreux.

Donc, ce portrait que M. de Grégory a donné au monde après D. Cajetan, c'est.... un décor d'enluminure.

Un grand et beau manuscrit Parisien, sur vélin, in-f°, à son tour nous présente, non dans une lettre exigue et comme figurine de fantaisie, mais vis-à-vis du titre et comme vrai portrait, une image, précieuse peinture du xve siècle : elle représente un prêtre séculier, un Docteur, dans la maturité; et aucun nom ne s'y lit; cette peinture est, comme on dit, avant la lettre; l'humilité serait-elle là pour quelque chose? Seulement, en face, sur le texte, contemporain et, qu'on me passe le terme, parent du portrait, puisqu'ils proviennent l'un et l'autre de la famille de Celui que cette image montre; en face, dis-je, se lisent ces mots en saillie, et cette fois sans rature : « Incipit liber primus magistri Joh. Gerson, canc. Paris. »

Ici encore, judicieux et loyal Lecteur, si vous tenez autant que nous à déjouer le sophisme et à voir clair dans les images comme dans les écritures, pesez les motifs, et choisissez.

Nota. — Messieurs les Gersénistes ont toujours fait grand bruit d'un codex venu d'un bibliothécaire du Vatican, Leo Allacci, de Chio, celui que le pape Grégoire XV chargea, en 1622, d'amener de Heidelberg à Rome, les livres, don de l'Electeur de Bavière.

On attribue donc au codex *Allatianus* une origine palatine; il renferme deux ouvrages; d'abord, l'*Imitation*, qu'il désigne ainsi en tête du premier Livre : « Tractatus Johannis, *De Imitatione*, in IV Libros; L'*Imitation*, Traité en quatre Livres, par Jean. » Au-dessus de *Johannis* ont été tracés ces deux mots, « *de canabaco*, » féconde matière à conjectures.

Ah! vous tous qui maniez une plume, si vous pensiez combien une faute d'orthographe, une inattention, une transposition, la simple variante d'un *e* pour un *o*, peuvent donner de travail séculaire à ceux qui aiment la vérité, comme à ceux qui ne la peuvent souffrir à moins qu'ils ne la révêtent de leur livrée!

A la suite de l'*Imitation*, le codex d'Allatius renferme une seconde œuvre, le *Consolatorium Theologicum*, production peu connue d'un recteur peu connu aussi des écoles de Prague, Jean, originaire d'un lieu, défiguré par les copistes, qui écrivent, sans trop savoir pourquoi, *de Tambaco, de Cambaco*, *de Cambico;* c'est *de Cannabaco* qu'il fallait dire; et ce mot *Cannabacum* n'est autre que celui de Rohrbach (*rohr* en allemand et *canna* en latin signifient *roseau : Rohr-bach*, Cannabacum, *ruisseau des roseaux*), nom de plusieurs villes,

soit en France (Moselle), soit en Bavière et en Autriche. Le *Consolatoire Théologique*, joint à l'*Imitation* dans le manuscrit d'Allatius, est donc de « Johannes *de Cannabaco* » ; et quelque lecteur ingénieux, rencontrant au titre de l'*Imitation*, dans le même codex, un *Johannes* isolé, y aurait hasardé la conjecture *de canabaco*, bévue très possible, dont les marges et les interlignes de la vieille librairie ne nous offrent pas seules l'exemple. Il se ferait un *Ana* piquant de tout ce que le bon vouloir, la sottise, l'humilité, la fatuité, trop souvent la méchanceté, ayant une goutte d'encre au bout des doigts, ont jeté de macules sur les espaces blancs, ou même déjà occupés, des livres que nos yeux parcourent tous les jours.

Nous donnons la conjecture de Rohrbach (Cannabacum) transposé, pour ce qu'elle vaut, en ajoutant modestement que la gloire ne nous en est pas due. Cette glose, si peu qu'on l'estime, sera assez bonne pour résoudre un cas sans antécédent et sans conséquent ni conséquence, et qui, en bonne appréciation, ne méritait pas qu'on s'y arrêtât.

Les Gersénistes n'en ont pas jugé ainsi. *Canabacum !* ce mot fortuné est une des palmes de leur triomphe. Ah ! M. Ménage l'étymologiste, veuillez vous relever un instant sur votre cercueil ; nous copions ces messieurs :

« *Canabacum* est visiblement *Cabanacum*, qui est presque aussi lumineusement *Caballiacum;* mais qui ne sait que *Caballiacum* est *Cavaglia*, lieu que portent quelque part, ou que devraient porter, avec orgueil, toutes les cartes Piémontaises ? *Cavaglia*,

immortel honneur et ressource du Gersénisme ! *Cavaglia* est donc *Canabacum;* et *Johannes de Canabaco* est J. Gersen, avec la même évidence que celui-ci était abbé Bénédictin du couvent de Saint-Etienne, tenu, longtemps du moins, par des Chanoines Réguliers, et qu'il composa l'*Imitation.* »

Et maintenant, adieu à Verceil et à son héros; le vrai Gersen nous appelle. Que D. Cajetan (1) et M. de Grégory nous permettent de prendre congé d'eux. Aussi bien nous avions regret de retenir ces mémoires, d'ailleurs respectables, sous la férule de si graves inculpations.

Heureusement, le patriotisme et l'esprit de corps passent, dans les Lettres comme en politique, pour circonstances des plus atténuantes.

Que la terre soit légère à ces honnêtes Italiens, bien qu'ils l'aient chargée et fait surcharger de tant d'écrits! Le moment est venu d'écarter les masques, si spécieux qu'ils soient, de redonner aux choses leur vrai nom, aux hommes leur vrai portrait, les œuvres à l'auteur légitime.

Est-ce préjugé ou présomption à nous de penser et de dire que le procès Gerséniste est fini ?

(1) Pauvre D. Cajetan ! le Pétau, J., dans une lettre, publiée en 1652 par le P. Desnos, l'appelle crûment *vray fourbe, menteur, supposeur de livres.* Notre encre de critique n'a pas cette teinte.

CHAP. VII. — *Jean Charlier de Gerson.*

I. Lieu natal et famille.

A trente et quelques kilomètres nord-est de l'antique cité de Reims (Marne), se groupe sur une éminence la petite ville de Réthel (Ardennes), aujourd'hui toute industrie ; au xvᵉ siècle, il n'en était pas de même : la noire vapeur des usines ne se mêlait pas aux brouillards fréquents des bords de l'Aisne, dont les eaux, moins solitaires et moins libres aujourd'hui qu'alors, continuent de reluire à travers des champs marneux et des bois sur lesquels la bêche empiète incessamment.

Du haut de la colline, cherchez si vous voyez poindre, à deux lieues environ vers l'ouest, un clocher parmi les arbres ? C'est celui de Barby, pacifique village qui embrasse dans ses dépendances, en plate campagne, un quartier isolé, où des caves récemment comblées et quelques débris que heurte la charrue attestent la place de l'ancien hameau de *Gerson,* mieux peut-être *Jarson,* comme disent les gens du pays.

Rétablissez les temps et les lieux en remontant de cinq siècles. Au 14 décembre 1363, l'une des fermes du hameau disparu, celle qui se détache de la plupart des autres

par son aspect de meilleure aisance, est en fête : Elisabeth la Chardenière et son mari Arnoulf Charlier, honnêtes agriculteurs, viennent d'obtenir un fils premier né, objet de longs vœux. L'enfant a été baptisé ce jour même, qui est celui de sa naissance, et il a reçu le nom de Jean, auquel, quinze ans plus tard, le petit villageois, grandi par ses talents précoces jusqu'à la prééminence dans le plus savant collége de Paris, ajoutera le surnom de Gerson, terme moins géographique que biblique, et signifiant *pèlerin* dans cette langue sainte, que l'esprit et le cœur du jeune artien (1) de Navarre adoptent dès-lors à jamais. Gerson, recoin ignoré et dont les foyers n'auront qu'une existence si éphémère! ce fils de laboureur, dont tu accueilles la bien-venue, te rendra illustre et immortel.

Les époux Charlier eurent douze enfants.

Quand plus d'un demi-siècle sera passé sur les joies de ce premier berceau ; que la mort de la mère en 1401, celle du père, peu après, auront inauguré l'ère du deuil et des grandes épreuves pour cette famille aimée de Dieu et si unie ; alors Jean le Chancelier, ou plutôt, Jean le Proscrit, consolant Jean son cadet, moine à Saint-Remy de Reims, sur le trépas de Nicolas leur commun frère, né après les

(1) Le collége de Navarre embrassait trois divisions d'études et d'élèves, qui étaient nommées Sociétés : la Société des grammairiens, celle des artiens ou philosophes, et celle des théologiens.

deux, religieux comme le second, prêtre comme l'un et l'autre, consignera dans un chant de regrets les noms chéris des siens. Jugez cette poésie avec le cœur, comme elle a été faite :

« O Religieux, que la nature a placé après moi dans la vie, vous voyez ce qui survit de notre race. Jadis Arnoulf Charlier épousa Elisabeth, au hameau natal de *Gerson* qui veut dire *pèlerin*. Dieu les dota de sept filles et de cinq garçons : le premier, théologien ; trois, moines ; un autre, décédé presque en naissant ; une seule fille accepta les liens du mariage. Pierre et Agnès, chers enfants, Dieu vous rappela purs à lui. Jabine, pauvre sœur souffrante, tu as trouvé, en quittant nos misères, les biens qui te manquaient. Reçois notre fraternel adieu, Rauline, ici servante de Jésus, devenue là-haut sa compagne. Marthe, ton âme fut toujours charitable et tendre ; Jésus te convie ; et toi aussi, Benoîte, entends son appel. Nicolas, bien-aimé de mes affections, ta carrière fut courte et pleine ; Célestin, le céleste séjour est ton partage ; dans l'exil de la terre, tu n'aimas que le ciel. Nous restons sept, sur un rude sentier, voie de la proscription et des angoisses. (Gers., *Op.*, t. III, 768.)

Monice, quem mihi dat fratrem natura sequentem,
Nostri sunt generis quæ monumenta vides.
Arnulpho Charlier, cui nupsit Elisabeth, olim
Gerson origo fuit, *advena* voce sonans.

Dotavit Deus hos bis senâ prole : puellæ
Septenæ numero ; quinque fuere mares :
Primus theologus ; monachi tres ; mortuus alter
Infans ; et nupsit filia sola viro.
Frater Petre, rapit te mors, et te, soror Agnes,
Infantes ; vivit purus uterque Deo.
Ægra Jabina soror, vivens mala sustinuisti
Jugiter ; hinc moriens reddita dona tibi.
Chara soror Raulina, vale, quæ commeruisti
Consors esse Jesu cujus eras famula.
Hospita pauperibusque et mystica, Martha, fuisti ;
Te vocat indè Jesus ; tu, Benedicta, veni.
Tempora complesti, consummatus citò, multa,
Frater, cordis amor tu, Nicolae, mei.
Cœlos, credo equidem, tu Cœlestinus adisti,
Cœlica semper amans dum peregrinus eras.
Sors lugenda manet nobis, quos vita superstes
Septem servat adhuc, torquet et exilio. »

L'affectueux poète ajoute un peu plus bas :

« Fraternalis amor dedit hanc mortem, quia, peste
Dum fovet infectos, contagione perit. »

Ce frère qu'il pleure mourut donc en soignant des pestiférés : la charité héroïque était chez les Gerson comme un mal de famille. Se séparer devait pourtant leur être douloureux ; ils en adoucissaient l'amertume en se montrant le rendez-vous :

« Tendimus ad patriam suspiramusque gementes,
Quam Raulina soror, quam Nicolaus habet...
Illic cernere nos, dare vivas reddere voces
Fas erit, et quidquid cor petit, illud habet.

» Tendant vers la patrie et soupirant loin d'elle,
Nous irons vous rejoindre, ô mon frère, ô ma sœur!
Là nous pourrons nous voir, nous parler; notre cœur
Possèdera l'objet d'une amour immortelle. »

Nous sommes enfin, ici, en pleine atmosphère de l'*Imitation* où, parmi des centaines de passages analogues, nous en cueillons un (*Et. Consol.*, I, 9, p. 23; Paris, A. Bray), dont M. Michelet, au tome V de son *Histoire de France*, constate l'exquise suavité :

« Tu dois savoir qu'il nous faut finablement en ce monde estre séparé l'un de l'autre, au moins par la mort, jusques ad ce que en celle belle cyté de Paradis serons venus, de laquelle nous ne partirons jamais l'ung d'avec l'aultre. » Le texte latin, destiné pour les cloîtres, réprime tout cela et le resserre en quelques mots sévères et secs : « Sciens quoniam oportet nos omnes tandem ab invicem separari »; et, comme traduit Lamennais : « Sachant qu'après tout il faut bien un jour se séparer tous. » (*Imit.*, II, IX.) Quelle pâleur d'idée et de mots, à côté de la rédaction Gersonienne primitive!

Le fils Charlier nous donne la date précise de sa naissance. On nous excusera de nous complaire un peu dans ces citations, si propres à faire apprécier un Ecrivain auquel tous les Kempistes et Gersénistes, et même trop de Gersonnistes, prêtent ou laissent prêter un autre caractère de style. Le Poète s'adresse à Gérard Machet, son élève, son

ami, qui fut un temps son vice-chancelier, puis confesseur de Charles VII, et mourut évêque de Castres :

« Gérard, vous, si haut dans la science, si cher à mon cœur, je confie à votre affection un mot sur ce que j'ai été, sur ce que je voudrais être. C'est aujourd'hui l'heureux anniversaire de deux Martyrs, frère et sœur, Nicaise et Eutropie (14 décembre). En ce jour s'inaugura la double existence que je dus à Elisabeth, à l'Eglise; c'était l'an du Seigneur 1363. Trois vies me furent données alors : une de colère; une de grâce, qui transforma l'autre, rattachant mon âme à Dieu; puis, en espoir, la vie *pardurable*, dont la grâce apporte le germe et le garant.

» Il est une quatrième vie, la vie pèlerine, où la raison s'éprouve depuis la naissance, vie des œuvres, qui mène à la patrie. Cette vie opérante ne peut subsister que par la seconde; la grâce fait vivre, alimente, mûrit.

» S'il y a quatre vies, il y a quatre amours. Le Maître qui vivifia mon cœur, le réclame; qu'il le retienne et le garde à jamais. Mon âme reconnaissante, ici, toujours, t'embrassera, ô suprême, ô premier amour! Ah! te perdre, c'est bien réellement mourir.

» **Pars animæ, Gerarde, meæ, doctissime, salve.**
Finis et initii do monimenta mei.
Fausta dies rutilat tibi consecrata, Nicasi,
Et tibi, virgo soror martyr et, Eutropia.
Luce sub hac mundo natum me, denuò natum

Fons sacer ex utero protulit Ecclesiæ.
Annus erat Domini millesimus, adde trecentos
Sexaginta tres; tunc data vita triplex.
Iræ vita prior fuit; iram gratia dempsit,
Vivificans animam consociansque Deo.
Tertia vita, licet datur in spe, vita perennis;
Æternæ vitæ gratia principium est.
Vita peregrinans, usu rationis ab ortu,
Quarta subest operum, quæ vehit ad patriam.
Nec operum vita ulli permanet absque secunda;
Gratia vivificat, nutrit et auget opus.
Quattuor hinc vitas, totidem dicas et amores;
Vita quadruplex est; ergo quadruplus amor.
Omnes ille meos qui vivificavit amores,
Vindicat; ille habeat continuetque, precor.
Gratus ego primos semper complectar amores;
Qui si defuerint, quid nisi mors superest? »

On lisait, il n'y a pas longtemps, à l'entrée de l'église de Barby, les lignes suivantes sur une pierre tombale :

« Elizabeth la Chardenière
Qui fin bel ôt (eut) et vie entière,
D'Arnouf le Charlier l'épouse,
Aus quels enffans ont été douze,
Devant cet huiz fut enterrée,
Mil quatre cens et un l'année;
Estoit de juin le jour huictime.
Jhésus lui doint gloire sainctime. »

Les Charlier étaient de petits propriétaires, vivant de leur bien qu'ils travaillaient eux-mêmes; Gerson, l'aîné, appelle ses sœurs « filles de village et de labourage. » Il ajoute

dans le même traité *(Sur l'excellence de la Virginité)*, avec le charme de l'*Eternelle Consolacion* et de tout ce qu'a écrit en français cette plume si gracieuse dans ses épanchements, quoique certains la disent barbare : « Je vous descouvreray mon entencion qui est tele et très-briefve : vous, mes six suers, resterez adès (toujours) ensamble, sans entrer en religion, sans demourer en citez ; et durant la vie de nos père et mère, vous serés avecque eulx, comme vous avés esté jusques cy, et à plus grant dévocion selon que mieulx le porrez ; et viverés de vostre labour (travail) et de l'éritaige qui vous peut ou porra apartenir, qui doit estre *souffisant pour vostre vie ;* car quant est de nous vos frères, je cuyde (pense) que jamais riens n'en prendrons. »

Les sœurs de Gerson vinrent au monde, de 1364 à 1380. Le Chancelier nous a conservé six de leur noms : Marion, Agnès, Jabine, Rauline, Marthe, Benoîte ; le septième nom nous est inconnu.

Les sœurs furent suivies de deux frères, derniers et beaux fleurons de cette couronne de fécondité : Nicolas, né en 1382 ; Jean le Célestin, en 1384. L'autre Jean, Bénédictin à Saint-Rémy de Reims, complète la famille. On ignore l'époque exacte de la naissance de celui-ci ; nous savons seulement, par ce qui vient d'être dit (p. 133), qu'il fut le second des quatre prêtres.

Bien que tous les enfants d'Arnoulf, à

l'exception de la fille aînée, se soient donnés exclusivement à Dieu, cette famille ne s'éteignit pas. L'Ecuy, ancien abbé Prémontré et l'un des historiens de Gerson, a fait de nos jours à ce sujet de grandes recherches. Il y eut des Charlier devers Baune et Dijon (Bourgogne); il y en eut en Flandre, où ils figurèrent pour la fondation de quelque chaire dans l'université de Louvain. La tige principale vit encore dans la Champagne, son berceau : à Reims, à Epernay, etc., mais tellement ramifiée, que les parents ne se connaissent plus.

Il y a aussi les Pasumot, les Géniare, les Druol, rattachés aux Charlier-Gerson par les femmes. (V. L'Ecuy, *Essai sur Gerson*, t. I, p. 208-216.)

II. Maison paternelle et collége.

Tout campagnards qu'ils étaient, les époux Charlier ne manquèrent pas d'instruction, même à un degré rare alors. Le Chancelier mentionne des lettres de sa mère, qui la présentent comme une autre intelligente et pieuse Monique.

Il fut lui-même le premier et plus merveilleux produit de cette intelligence et de cette piété. Elisabeth se souvenait de ses vœux pour ce fils, et comment le ciel le lui accorda. Les premiers mots qu'elle mit sur ses lèvres furent des paroles de prière et de

gratitude. Ce que l'enfant souhaitait, il devait d'abord le demander à Dieu, et une fois obtenu, l'en remercier; ses tendres mains étaient les messagères et les distributrices des aumônes.

Quelques lignes, adressées plus tard par le père à ce fils, alors dans les grandes dignités, nous initient à l'intérieur de cette respectable et dévote famille :

« La grace à Dieu, premièrement elles aiment Dieu et doubtent (redoutent) péchié, et jûnent ung jour ou deux la sepmaine, et dient tous jours leurs Heures de Nostre-Dame; et les ha Marion aprises puis (depuis) que son mary fut mort; et ne sont effraées (frivoles, revêches) nez (pas plus) qu'elles estoient de six ans; et n'apercois pas qu'elles se vuellent marier à nul estat, jusques à tant qu'il plaira à nous et à vous... »

Voilà comment pensaient les chefs de maison en un siècle encore chrétien, et quelle était alors la tenue quasi monastique du foyer, du moins chez le bourgeois et le campagnard. Dans la trombe de calamités qui noya un moment la patrie et déborda en flots de sang sur le sanctuaire domestique, ces chrétiens fervents furent-ils donc plus malheureux ?

Au reste, l'humble cultivateur de Gerson, si peu avide d'un établissement mondain, d'un *estat,* comme il dit, pour les siens, dès la naissance de son aîné se fit à son sujet un plan d'avenir, qui ne manque pas d'ambition

et que Dieu bénit à l'avantage de tous. Copions encore quelques lignes de cet aîné, vivant témoignage, lui, de la sagesse des desseins qui le concernèrent :

« Nos bons parens père et mère ont exposé jadis leurs biens et héritaiges communs pour moy vostre premier frère aprendre... Ils soulaient (avaient coutume de) dyre que, quant le premier des enffans se porte bien, les aultres en sont communément meilleurs. Dont raison veult que vous y participez; et me dois plus esforcier à estre tel que vous soye à proffit et à nos aultres trois frères aussi, qui sont de Religion, et à celle qui est loyée (liée) par mariage. (*Dialogue de J. Gerson avec ses sœurs. — Ed. du Pin*, III, 806). »

Qui veut bien, arrive aux moyens; les maîtres né manquèrent pas. Où les trouva-t-on? D'abord, sans doute, chez les ecclésiastiques ou dans quelque couvent des alentours, peut-être à Réthel; puis, dès que l'âge le permit, à Reims où le jeune élève fit ses cours de grammaire. Il avait à peine treize ans, lorsque de brillants succès dans cette première partie des classes lui valurent une des soixante et dix bourses qu'en 1304 Jeanne, comtesse de Champagne, reine de Navarre, et reine aussi de France par son mariage avec Philippe-le-Bel, fonda, spécialement en faveur des Champenois, dans le collége de Champagne, appelé depuis de Navarre en souvenir de sa Bienfaitrice. Nous trouvons, à la tête de la liste des artiens de 1377, le nom

Johannes Charlerii. C'est l'an d'après que la même liste porte : « JOHANNES DE GERSONO. »

Reçu en venant au monde et nourri dix ans au moins dans un milieu réglé et salubre, où la simplicité recueillie et la foi pratiquante s'offraient en vivants et continuels exemples chez ceux qu'il respectait et aimait, Jean qui, avec les traits et la fermeté de son père, apporta et développa la sensibilité fine de sa mère, fut ce que seraient beaucoup d'autres, si le sanctuaire domestique était partout ce qu'il doit être, ce que chez les Gerson il resta toujours.

Le logis paternel est la principale école ; la pension, le collége ne viennent qu'après ; leur influence, à tout point de vue, est subordonnée à celle de la famille.

A Paris, dans le royal asile qui l'adopta et qui mit à la disposition de son avidité d'apprendre tout ce qui s'enseignait alors de Lettres, d'arts, de sciences, Jean Gerson eut le bonheur de rencontrer de dignes professeurs, de dignes élèves, d'estimables et nobles amis.

Les études commençaient à reculer vers le paganisme ; Gerson se plaint quelque part du goût qu'on lui avait inspiré, au détriment de préoccupations plus convenables, pour ce qu'on nomme les modèles classiques.

« A en juger par un passage de ses œuvres, il lui arriva dans sa jeunesse comme plus tard à Bossuet. On sait que Bossuet, encore enfant, rencontra un jour sous sa main la Bible, et fut saisi par la lecture de ce livre

qui lui révéla tout d'un coup sa vocation. Gerson déchiffrait et lisait avec attrait Tite-Live, Térence, Ovide, Juvénal et beaucoup d'autres auteurs non moins profanes (V. *Op. Gers.* III. 296), lorsqu'un opuscule de saint Bonaventure, l'*Itinerarium mentis in Deum*, qui depuis lui fut toujours cher, vint lui présenter l'aliment véritable dont son âme avait besoin. Initié dès-lors aux secrets de la vie spéculative dont le germe était en lui, le jeune Gerson devint le disciple assidu de ces maîtres de la religion et de la morale, qu'il devait égaler un jour. Son âme vive et passionnée (*Ib.* 294.) se transforma sous le travail vigilant de la méditation et de la prière. Il embrassa avec ardeur toutes les austérités de la vie religieuse, et se réfugia dans leur sein contre les séductions du monde. Mais en fermant son cœur à des affections fragiles et bornées, il sentait croître en lui la charité, qui est l'amour dans sa signification la plus haute et la plus universelle; en renonçant aux joies profanes et à leurs visions éphémères, il recevait en échange l'ineffable extase de la foi, qui absorbe et divinise l'homme, et le don de l'espérance, cette jeunesse éternelle du cœur chrétien, qui ouvre à nos désirs des perspectives toujours nouvelles et infinies (A. P. Faugère, *Eloge de Gerson,* 6-7). »

Lorsque, en 1377, Gerson fit son entrée chez les artiens de Navarre, c'était Laurent Guillet qui dirigeait cette société. Pierre Apariac, chancelier de l'Université, enseigna,

dit-on, à notre jeune Réthélois, la physique et les mathématiques. En 1381, après quatre ans passés avec les artiens, Gerson prit le grade de licencié ès-arts, sous la présidence de Jean Lontrario, l'un de ses professeurs. En 1382, il fut reçu au nombre des théologiens que présidait Laurent de Chavanges. En 1383, les élections annuelles académiques le nommèrent Procureur de la Nation de France, qui était la première et plus considérable des quatre nations ou divisions du corps académique à Paris. Les trois autres nations étaient, comme on sait, celles de Picardie, de Normandie et d'Angleterre (depuis d'Allemagne). Les élections de 1384 conférèrent à Gerson le même titre, attestant la confiance et l'estime dont il était déjà environné; il avait à peine vingt ans.

Quelques mois auparavant, le maître des théologiens, Jean de Chavanges, avait cédé sa place à l'une des gloires de l'Eglise de France, Pierre d'Ailly, qui né en 1350, treize ans avant Gerson, dans un indigent taudis à Compiègne, était alors grand-maître de la Maison de Navarre, devint bientôt chancelier de l'Université, confesseur du roi, évêque du Puy, légat, évêque de Cambrai et cardinal. Gerson étudia sept ans la théologie sous d'Ailly qui lui voua jusqu'à la mort les sentiments d'un père, d'un frère.

Lorsque, en 1389, Pierre d'Ailly quitta la grande-maîtrise de Navarre pour la chancellerie de l'Eglise et Université de Paris, il

céda son élève de prédilection à Gilles Deschamps, autre savant d'une célébrité méritée.

III. Le jeune Docteur.

« C'est au milieu des éléments de cette société d'élèves et de professeurs, l'un des phénomènes curieux de notre histoire nationale, que Gerson termina, en 1392, par les titres de Docteur en Sorbonne et de Chanoine de Paris, les hautes études qui donnèrent de la consistance à toutes ses facultés et le préparèrent aux travaux de l'âge mur. Il se forma particulièrement, nous l'avons dit, à l'école de d'Ailly que ses contemporains surnommèrent l'*Aigle des docteurs* et le *Marteau des hérétiques*. Gerson fut son disciple bien-aimé, et peu d'années après devint son auxiliaire dans une discussion importante, où ils furent chargés l'un et l'autre d'aller plaider, à Avignon, devant Clément VII, la cause de l'Immaculée Conception de la Vierge contre des religieux Dominicains. D'Ailly s'acquitta avec un tel succès de sa mission, qu'il fut nommé, au retour, chancelier, et que Charles VI le fit son aumônier et son confesseur, puis trésorier de la Sainte-Chapelle. C'est depuis lors que Gerson, dont l'éloquence, remarquée à la cour pontificale, n'avait pas eu moins de retentissement à celle de France, participa au crédit de son maître et commença à recueillir les fruits de sa protection toute

paternelle. Ainsi le nouveau chancelier se préparait un successeur dans celui qui n'était encore que son fils dans la science, mais qui ne devait pas tarder à devenir son émule de gloire, en restant toujours son ami.

» Comment Gerson parvint-il à cette supériorité intellectuelle qui le plaça si promptement au niveau des plus célèbres contemporains? Voilà ce qu'il faut examiner au point de départ de sa carrière.

» Durant les onze années qu'il passa au collége comme étudiant, il dut embrasser tout le cercle des sciences naturelles et philosophiques, enseignées particulièrement d'après Aristote et ses commentateurs; elles comprenaient : la physique et la métaphysique, la médecine, l'éthique ou morale, la politique et l'économique, comprises sous le nom de connaissances humaines et trouvant dans les sciences divines leur sanction et leur complément. Celles-ci formaient le brillant couronnement de toutes les études; c'étaient le droit canon et la théologie, clefs de voûte de cette vaste encyclopédie qui n'a été familière qu'aux robustes intelligences du moyen-âge (1).

(1) Jacques le Grant, contemporain de Gerson, constate la même distinction des branches scientifiques, dans son « *Archiloge-Sophie* ce qui vaut autant à dire comme *traicté principal de Sapience*, » lequel il divise en quatre livres : « Le premier, dit-il, parle de l'amour de *Sophie* (sa-



» Gerson tenait ainsi dans sa main le faisceau de toutes les connaissances de son époque; et il ne fut étranger à aucune. La méthode des études spéciales et de la division du travail était loin d'être appliquée de son temps comme elle l'est de nos jours. L'intelligence des contemporains se restreignait difficilement à un seul objet; et la société, prêtant alors peu de secours à l'individu, chacun était obligé de se suffire à lui-même et de tout connaître pour mettre tout à profit. Cette nécessité d'être universel, désespoir des faibles et encouragement des forts, fit la supériorité des grands Docteurs du moyen-âge et, en particulier, celle de Gerson. Il n'écrivit point *ex professo* sur toutes les connaissances de son époque, mais il les embrassa toutes dans le travail intérieur de son intelligence. Il s'en forma une classification et en régla tous les rapports sur la vérité

pience, sagesse), et des raisons qui doivent un chascun encliner à sapience amer(aimer). Le second parle des sept ars libéraux, c'est à savoir : Grammaire, Logicque, Rhétoricque, Arithméticque, Musicque, Géométrie et Astrologie. Le tiers livre parle des sciences appartenant à Philosophie, tant naturelle comme morale, lesquelles sont, à savoir: Physicque, Métaphysicque, Médecine, Ethicque, Politicque, Yconomicque. Le quart livre parle des sciences divines, c'est à savoir, de Droit Canon et de Théologie.... » (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XV, p. 797.)

religieuse. C'est ainsi qu'on le voit maintenir toujours l'accord des sciences profanes avec la théologie et se montrer, à beaucoup d'égards, homme complet, formé d'autant de personnages distincts qu'il avait de facultés éminentes, et pouvant suffire à plusieurs renommées.

» Le jeune Docteur ne perdait pas sa famille de vue ; il la protégea de son illustration naissante ; et, bientôt à même de la servir utilement, il appela auprès de lui deux de ses frères, afin de diriger lui-même leurs études ; il n'oubliait pas qu'il était comptable envers eux tous; aussi trouvèrent-ils en lui un second père, qui leur rendit en amitié et en encouragements les faveurs et la prédilection dont il avait été l'objet.

» Modèle de piété filiale et d'amitié fraternelle, Gerson nous révèle déjà tous les trésors d'amour cachés dans son cœur. Cette tendre affection fut le charme constant de sa vie privée ; et il dut en être bien payé de retour, car tous les siens s'empressèrent à l'envi de se modeler sur son exemple et de suivre ses conseils. Nous le savons : ses trois frères devinrent de fervents religieux ; et cinq de ses sœurs, se vouant à la piété sans partage, se montrèrent par anticipation, auprès de leurs parents et dans leurs alentours, de bonnes Sœurs de Charité. » (V. l'estimable ouvrage de M. R. Thomassy : *Le grand Schisme d'Occident*, p 7-10.)

—

IV. L'élève est maître à son tour.

Réfléchi, intelligent, impressionnable, avec une mémoire pittoresque et riche, et la plus grande facilité de style, Gerson, quand il fut mûri par de fortes études de plus de quinze années, et par l'exercice de sa piété affectueuse et ferme, posséda tout ce qui fait le professeur distingué, l'écrivain goûté et estimable, l'éloquent prédicateur. Il avait à peine vingt-deux ans, que déjà on le chargeait des discours d'apparât pour les grandes solennités académiques. Les chaires les plus éclatantes l'appelèrent. A vingt-six ans, dans la seconde année de son sacerdoce, il prêchait devant Charles VI; et tel était l'ascendant du talent et de la vertu du jeune plébéïen, que la sainte hardiesse de ses ardents reproches aux gens d'épée et de finance, aux gentilshommes, aux princes, à la royauté même, ne rencontrèrent que condescendance et respect. Gerson se fit successivement entendre à Paris, à Avignon, à Bruges, à Reims, à Lyon, à Pise, à Constance.

En 1478 commença le fatal Grand Schisme d'Occident. La chrétienté se scinda pour ainsi dire; des hommes téméraires portèrent sur l'Arche des mains avides et obstinées; on vit à la fois trois Papes ou se disant tels; le troupeau de J.-C. ne savait trop plus quel était le Pasteur légitime; et la barque de la

foi catholique, si elle n'eût eu Dieu à son bord, devait sombrer.

C'est bien alors que, le cœur navré du deuil de l'Eglise sa mère, désolé de la désolation du monde et de celle de la France en particulier, et se retournant avec une paternelle angoisse vers sa famille autour de laquelle, aux Marches de Champagne, la guerre fermentait, Gerson pouvait s'écrier, parlant à ses sœurs et « à toute humaine créature souffrante (*Et. Consol.*, p. 3) : Plus ne regardez à l'entour sur ceste terre d'affliction, par ceste vallée de ténèbres et de plours : le royaulme de Dieu est dedans vous ; converty-toi de tout ton cueur en toi mesmes, et laisse ce meschant monde. »

Pierre d'Ailly, en quittant la chancellerie de l'Eglise et Université de Paris vers 1396, fut heureux de céder ce haut poste à son cher et illustre élève, « lequel, dit l'Historien du collège de Navarre, géra cette charge d'une manière si éminente, que, même aujourd'hui, quand on nomme sans autre le Chancelier de Paris, tout le monde comprend qu'il s'agit de Gerson. » (*Op. Launoi*, t. VII, p. 515.)

V. Il parle aux Rois.

L'année de la naissance de Gerson (1363) fut celle-là même où notre malheureux et chevaleresque roi Jean alla reprendre, à

Londres, les fers de Poitiers (du 19 septembre 1356), dans lesquels il devait mourir le 8 avril 1364. Gerson grandit sous le règne de Charles V, prince maladif, peu guerrier, mais qui petit à petit réparait les conséquences de Poitiers et de Crécy, délivrait la France des Anglais grâce à sa prudence et à Du Guesclin, et méritait le surnom de *Sage*. Notre Réthélois avait dix-sept ans et il se disposait à entrer en théologie, lorsque s'inaugura, avec Charles VI l'*Insensé*, l'époque la plus désastreuse de notre histoire.

Quand on parcourt cette partie de nos chroniques, où le Grand Schisme vient s'ajouter à tous les autres maux, le cœur se serre, un souffle de désespoir passe sur l'âme.

Dieu n'abandonna pas notre infortunée patrie : il lui envoya le Livre Consolateur et Jeanne d'Arc.

Figurez-vous cette cour voluptueuse, évaporée, pleine de brigues et d'ambitions déloyales, où siégeait un roi de seize ans, où venait d'arriver, sous les jolis traits d'une reine de quatorze, le génie du mal, une vraie furie pour la royauté, pour sa famille et pour la France : j'ai nommé Isabeau de Bavière, convenablement environnée des trois oncles du Roi, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne. Arrêtez votre regard sur ce dernier, le Hardi ou l'Ambitieux qui, surtout par son fils, sera si fatal à la France : il est la tige de la seconde dynastie de Bourgogne, que la générosité imprudente de Jean assit sur

un sol trop grand pour être vassal, et qui a rempli cent vingt ans de nos malheurs avec les noms et l'influence de Philippe-le-Hardi, Jean-sans-Peur l'*assassin*, Philippe-le-Bon, Charles-le-Téméraire.

Gerson, député par l'Université et par son zèle, paraît devant ces princes et ces courtisans égoïstes et dilapidateurs; sa jeunesse donne un nouveau relief à sa parole :

« *Vivat Rex!* cy offre ceste belle salutacion, la fille du Roy, mère des estudes, cler soleil de France, voire (même) de toute Crestienté, l'Université de Paris, de par laquelle nous sommes cy envoyez, en la présence de vous, très nobles et excellens Roy, Princes et vous, mes Sires du hault conseil, où est représentée la dignité, magnificence et majesté royale; non envoyez par auctorité, maistrise ou présumption, soit hors de nous telle oultrecuidance, mais par humilité et dévote exhortacion, comme fille obéissante, au père, comme subjecte loyale, à son soubverain et droicturier Seigneur...

» ... Je vous supply, que vostre très noble et très piteulx courage parface en miséricorde et compassion ce que je ne porroie jamais exposer par quelque parolle ou lamentacion. Las! un povre homme aura-il payé son imposicion, sa taille, sa gabelle, son fouage?.. peu lui demeure. Le povre homme n'aura pain à mangier, si non par adventure aulcun peu de seigle ou d'orge; sa povre femme gerra (*jacebit*, sera étendue au lit), et au-

ront quatre ou six petits au fouyer qui demanderont pain. La povre mère si n'aura à bouter ès dents que un peu de pain où il y ait du sel. Or, devrait bien souffire ceste misère .. Viendront paillars qui chergieront (chargeront) tout ; ilz treuveront par adventure une poule avec quatre poussins, que la povre femme nourrissoit pour payer le demourant de sa taille, ou une, de nouvel créée ; tout sera prins et happé ; et quérez qui paye.

» Et se l'homme ou la femme parlent, ilz sont vilennez (maltraités) ; se ilz veulent poursuivre le payement, ilz perdront journées, ils despendront (dépenseront) au double, et finablement rien n'auront... Que vous semble que peult avoir le povre homme ? peult avoir pis certes encore et plus grief : s'entrebattront gens d'armes, qui ne sont pas contens de rien prendre ou rien ne a, mais menacent de paroles, et battront de faict l'homme ou la femme, ou boutteront le feu en l'hostel (au logis), se ilz ne rançonnent et font finances, à tort et à travers, d'argent ou de vin et vivres. Du surplus, je me tais...

» Se par adventure semble petite chose pource que je ne parle que d'ung, croyez, mes Sires, tout de certain comme la mort que y en a mil et mil par le royaulme, pis déménés que je n'ay dit.

» Très haults et très excellens Seigneurs, à ces paroles vostre cueur tant bening se tourne à compassion, je n'en doubte point ; et

à bon droict. Hé Dieu ! que serait se vous voyez les horribles et très crueulx faicts ainsi faire à l'œil comme ils se font ?

» Aulcuns dient bien à leur varlets, quand on se plaint d'eux : « Ne emportez rien. » Mais, en bas ou à part ou en autre langage, dient : « Point, point, allez, prenez tous jours. »

» Où est ce beau tiltre, ***Francorum Rex***, le Roy des François ? Trop est perdu, me semble, en plusieurs du royaulme. Eh ! n'est-ce pas intolérable chose aux subjets, quand rien ne est seur (sûr) ne en cors (corps) ne en meubles, ne en conscience ? car le paoureux soucy, l'angoisseuse doubte continuelle d'estre pillez par prince ou par gens d'armes leur fait très griefs, très impatiens et douloureux tourmens : tant, que de nostre tems plusieurs sont cheuz en désespoir, et se sont occis (Dieu, quelle horreur !) l'ung par pendre, l'aultre par noyer, l'aultre par férir d'un coulteau au cueur. Las ! que pourront respondre au destrois (dans la détresse) du jugement de Dieu ceulx qui ont donné cause de telle perdicion de crestiens en cors et, qui pis vault, en âme ? »

Cette langue que Gerson parle déjà, parlera toujours avec tant de délicatesse et qu'il appelle modestement, dans le ***Dialogue à ses sœurs***, du ***rouman*** (patois de latin), c'est bien du français, aussi net, aussi distingué, peut-être plus ample que celui de Froissard ;

non moins clair, mais plus original que celui de Commines.

Quant aux idées et aux sentiments qui éclairent et animent cette parole, on y sent une intelligence pénétrante, un cœur généreux et droit, qui se retrouveront les mêmes, avec cette franchise décente, ce trait pittoresque et vif, dans les nombreuses occasions où le patriotique et pieux orateur devra s'énoncer, soit devant des auditeurs ordinaires, soit en face des princes et des « haults conseils. »

VI. Gerson devant les Papes et les Conciles.

Depuis le jour (mars 1309) où Bertrand de Got, ancien évêque de Comminges, puis archevêque de Bordeaux, enfin promu (en 1305) à la tiare sous le nom de Clément V, céda à la dangereuse pensée de fixer le suprême Pontificat hors de Rome, et commença la série des Papes Avignonnais, de ce jour le schisme fut en perspective. Il se consomma lorsque, après les louables efforts de Grégoire XI pour finir le veuvage de Rome, son successeur Urbain VI (Bartolomeo Prignani, Napolitain, archevêque de Bari), vit plusieurs des cardinaux qui venaient de l'élire et de l'introniser, le déclarer déchu et disposer, en faveur du cardinal Robert de Genève, d'un pouvoir qui n'était pas à donner. Robert accepta cette délégation regrettable et prit le nom de Clément VII.

Or, telle était la confusion des faits, sinon des principes, en ce temps funeste, que les Saints eux-mêmes se divisèrent. Si sainte Catherine de Sienne, si des prélats et des religieux éminents en piété et doués du don des miracles, tenaient pour Urbain; d'autre part, Clément était appuyé par saint Vincent Ferreri (Ferrier), oracle de l'Espagne, confesseur d'Urbain avant son Pontificat, et par Pierre de Luxembourg, surnommé le modèle des évêques.

Quant aux rois et aux gouvernements qui, dans la manifestation de leurs sympathies, consultent moins, d'ordinaire, leur devoir que leur intérêt, en cette grave occurrence ils formèrent comme deux camps adverses : l'Italie, le Portugal, l'Angleterre, les Etats Allemands, Slaves, Scandinaves, se rangèrent en général du côté d'Urbain; tandis que Clément était reconnu par la France, l'Espagne, l'Ecosse, Chypre, la Sicile, Naples. Certains prudents, pour se prononcer, attendaient la décision d'un Concile.

La cour corrompue de France, qui espérait peut-être une curée des biens de l'Eglise, accepta vîte le parti le moins Romain. L'Université ne se montra pas aussi facile; et lorsque les ambitieux voulurent l'asservir à leurs convenances et pratiquer des exactions auxquelles le Pape d'Avignon, comme on appelait Clément, prêtait un peu l'autorité de l'exemple, alors le Recteur et plusieurs membres marquants du corps académique se

sauvèrent à Rome, et allèrent porter l'expression de leur dévouement fidèle à la légitime Papauté.

Gerson qui n'avait que dix-neuf ans et qui déjà comptait parmi les hommes à conviction, fut du pèlerinage; il en rapporta, avec le sentiment profond des maux de l'Eglise, le désir ardent de coopérer à les guérir. De retour à Paris, il fut nommé, aux acclamations de tous ses condisciples, Procureur de la Nation de France.

Ce fut à cette époque qu'une question de dogme, heureusement résolue de nos jours, vint agiter les esprits : il s'agissait de la Conception Immaculée de Marie. « Posée avec précision depuis près d'un siècle, cette question avait été souvent débattue en sens contraire par les Dominicains et par les Franciscains. Un tiers modérateur avait aussi pris part aux démêlés; c'était la Faculté de Théologie de Paris, dont l'autorité si respectée et si imposante avait toujours penché, avec les disciples de saint François, pour l'origine immaculée de Marie. Aucune décision de l'Eglise ne consacrait pourtant cette éclatante exception à la loi commune du péché originel; mais déjà l'on pouvait prévoir que, si la cause de la Vierge venait à triompher, la victoire devrait beaucoup à la piété française. Cette piété, aussi chevaleresque que le courage même de la nation, ne pouvait souffrir le doute dans ce qui lui semblait une question

d'honneur pour Marie, la Dame par excellence du chevalier chrétien.

» En 1387, la croyance à l'Immaculée Conception, attaquée de nouveau par un moine Jacobin, Jean de Montesson (ou Montson), vit aussitôt l'Université s'enflammer d'un commun enthousiasme pour la défense des priviléges de la Vierge. L'Evêque de Paris fulmina, du haut du parvis de Notre-Dame, une sentence d'excommunication, ratifiée par l'assentiment public. Le Prêcheur téméraire se réfugia à Avignon, où l'Université crut devoir le poursuivre; elle députa deux de ses religieux, Jean de Neuville, Bernardin, et Pierre d'Allainville, Bénédictin, avec deux prêtres séculiers, Pierre d'Ailly et Gilles Deschamps, de ses plus savants maîtres, lesquels se firent accompagner de Gerson, pour lors âgé de vingt-quatre ans.

» Ces trois derniers, nous le savons, appartenaient au collége de Navarre, où la doctrine attaquée était précisément enseignée avec le plus d'éclat. C'est là que Pierre d'Ailly lui faisait autant de prosélytes qu'il avait de disciples; et c'est là, parmi les siens et dans son camp, comme il s'exprima lui-même devant la cour Avignonnaise, qu'il avait été attaqué par Jean de Montesson. Le gant était ramassé; et les pieux et doctes champions avaient tous juré, avant leur départ, de se montrer dignes serviteurs de Marie.

» Ils furent reçus avec les plus grands honneurs. Après de longs et vifs débats, Gerson

qui parla le dernier emporta toutes les hésitations. Montesson fut condamné; déjà, frappant tout l'Ordre, l'Université s'était hâtée de rejeter les Jacobins de son sein, et de les déclarer exclus de la prédication et de l'enseignement. C'est à Gerson, chancelier, qu'ils durent plus tard leur réhabilitation. » (R. Thomassy, *Schisme d'Occ.*, p. 35-37.)

Si, entre Urbain VI et Clément VII, dont le premier pourtant nous semble revêtu de caractères qui manquent à l'autre, le choix s'offrit assez difficile pour que, non-seulement les masses illettrées et grossières, mais les plus savants et les plus saints eux-mêmes s'y soient trouvés empêchés, ce fut bien pis sous les deux successeurs; car il y eut conclave dans chaque obédience. L'une, celle de Rome, promut Boniface IX (Pierre Tomazelli, Napolitain d'humble lieu), avec quatorze voix; tandis que celle d'Avignon en eut vingt pour Benoît XIII (Pierre, de l'illustre maison Aragonaise de Luna). Seulement, et ceci n'est pas une particularité sans portée, le Pape de la ligne directe fut nommé et couronné en 1389, tandis que celui du parti opposant ne reçut sa funeste investiture qu'en 1394.

Voici les autres Pontifes Romains, de l'ère du Schisme :

A Boniface IX, en 1404, succéda Innocent VII (Cosme de' Migliorati, de Sulmone); sept suffrages;

Innocent fut remplacé, à sa mort, deux

ans après, par Grégoire XII (Ange Corraro, patricien de Venise); quatorze suffrages;

Celui-ci, en 1409, eut, de son vivant, pour successeur, Alexandre V (Pierre Philarque, Candiote), élu par 23 votants, dont dix Avignonnais et treize de l'obédience Romaine, dans la dix-neuvième session du Concile de Pise. Le même Concile, avant de procéder à cette élection, avait, dans la session quinzième, déposé Grégoire XII et Pierre de Luna (dit Benoît XIII). Mais comme ces deux pontifes persistèrent dans leur titre, il y eut dès-lors extérieurement trois papes.

Enfin, dix mois et huit jours après, Alexandre étant décédé, seize cardinaux portèrent leur vote sur Jean XXIII (Balthazar Coscia ou Cossa, des seigneurs de Procida, près de Naples).

Grégoire XII venait de mourir (juillet 1417); Jean XXIII et Benoît XIII vivaient encore, mais ils avaient été solennellement. et juridiquement déposés dans le Concile de Constance, lorsque, pour finir les angoisses de l'Église et du monde, la voix de 53 électeurs éleva Martin V (Othon Colonna). Jean adhère; Benoît se raidit; il meurt excommunié.

Dans l'intervalle et durant ces années où la force brutale fut plus d'une fois en jeu, Gerson, que brûlait le désir de la paix et de l'unité catholique, revit Avignon, prêcha dans cette ville, à Tarascon, à Marseille, parût au Concile de Pise; il parla à ces grandeurs obstinées, avec prières, avec larmes,

avec des instances pressantes qui n'ôtent rien au respect. Gerson brilla surtout de l'estime et de l'éclat les plus incontestés au Concile de Constance.

Nous parcourons, pénétré à la fois de tristesse et d'admiration, les discours, les traités, les notes que l'infatigable et vigilant Docteur, député du Roi au Concile, prodiga pour amener un peu de répit et de calme sur l'horizon bouleversé par des orages sacriléges : époque malheureuse, où le serviteur le plus fidèle de la Papauté était contraint de parler et d'agir contre des hommes portant le titre de Pape; où un Français, généreux entre tous, et qui, après son amour pour Dieu et pour l'Église, n'eut rien tant à cœur que son pays, assistait, spectateur impuissant, aux désolantes calamités qui ravageaient la patrie; où un Chancelier de l'Église et de l'Enseignement était forcé de déserter sa chaire, envahie par les séides de l'erreur et de la trahison, et rencontrait chez ses adversaires, au premier rang de la hiérarchie, ceux-là même qui allaient, quinze ans plus tard, accuser, circonvenir, brûler Jeanne d'Arc!

VII. Gerson et Jean-sans-Peur.

Le 23 novembre 1407, dans la rue Barbette, à Paris, le duc Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI, fut assailli, assassiné, presque coupé en morceaux, sous les yeux d'un personnage qui présidait au crime et ne

se retira que lorsqu'il fut atrocement consommé. Cet homme, lequel se dévoila bientôt lui-même, tirant vanité du fait, qui pouvait-il être sinon Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, cousin-germain et mortel ennemi de la victime?

Or, il se trouva un docteur, le cordelier normand Jean Petit, assez éhonté, assez vénal pour justifier la chose et prêcher l'assassinat politique.

Gerson qui devait tant à la maison de Bourgogne (« *cui post Deum me et omnes operas meas debeo,* » t. IV, 723), ne put néanmoins se taire. Il avait parlé à Paris; il parla, il protesta plus solennellement encore par devant les Pères, à Constance.

« Avec la mission de poursuivre le schisme et l'hérésie, Gerson avait reçu du roi et de l'Université celle de demander la condamnation de la doctrine de Jean Petit (t. II, 388). Pour remplir ce devoir sacré pour lui, il avait à lutter contre la puissance du duc de Bourgogne, qui comptait dans le Concile de nombreuses créatures et faisait répandre l'or à pleines mains. Mais Gerson, ce grand partisan de la paix, ne craignait plus aucune tribulation, dès que la justice et la vérité étaient en péril. « *Pax sit,* dit-il quelque part, *pax et unio : bona, inquam, pax, veritati conjuncta ; aliqua enim pax pejor est bello.* »

» Un jour, à Paris, dans une assemblée des grands de l'État, où il s'exprimait selon sa conscience, il fut grossièrement interrompu

par un de ces hommes de guerre, toujours prêts à employer la violence : « Si je ne » marche pas dans le droit sentier de la vé- » rité évangélique, lui dit le Chancelier avec » une naïveté sublime, il vous est facile » d'avoir raison de moi par une simple voie » de fait, et sans causer aucun trouble ni à » l'État, ni à personne (*Ib.*). »

« En butte aux injures, obligé, le croirait-on? de se défendre contre une accusation d'hérésie, inventée contre lui par les avocats du Duc, exposé même à des menaces de mort (« *Cavete, alioquin mors imminet; credite, mors,* » t. II, p. 284), et réduit à se mettre sous la protection d'un sauf-conduit, Gerson répondait aux calomnies et aux arguties sans fin qu'on lui opposait, avec l'accent grave et calme d'une bonne conscience.

» Dans les discours qu'il prononça à cette occasion, il s'élève souvent à la plus vive éloquence par le seul effet de sa conviction : « Bien que j'aie ici, dit-il, amplement de » quoi répondre à la calomnie, ce serait et ce » devrait être une honte pour moi, qui ne » suis que cendre et poussière, si, à l'imita- » tion de Jésus-Christ, notre maître à tous, » je ne passais pas sur mes injures person- » nelles, pour ne m'occuper que de celles » qui regardent Dieu et la foi. *Licet habeat* » *parvitas mea hoc loco, Patres Celeberrimi,* » *grandem et multam, adversus calumniantes* » *me, respondendi materiam, nihilominùs pu-* » *det me et pudere debet, qui sum* pulvis et

» cinis, *si non, ad* imitationem Christi *capitis*
» *nostri, nunc agam dissimulanter circa pro-*
» *prias injurias,* quatenùs *illas Dei et Fidei eò*
» *efficaciùs quò patientiùs possim persequi.*

» J'ai résolu, d'ailleurs, de ne pas insister
» sur la discussion des faits : à cet égard, ce
» saint Concile pourra et peut savoir de quel
» côté est la vérité et le mensonge. S'efforcer
» de réfuter tout ce qui est faux, rendre
» morsure pour morsure, c'est une lutte
» brutale, insensée, frivole, indigne de la
» gravité chrétienne. »

» Toute cette harangue est fort belle: Gerson y est éloquent pour la défense de la foi et de la morale, comme les orateurs antiques l'étaient pour le salut de leur patrie.

» Après avoir démontré combien le meurtre du Duc est exécrable et funeste à la tranquillité du Royaume, après avoir représenté les enfants de l'infortuné Prince se jetant aux pieds des Pères du Concile et leur demandant justice, Gerson se tourne vers l'Evêque d'Arras (Martin Porée) et vers le Vidame de Reims (ce Pierre Cauchon, promu ensuite à l'évêché de Beauvais et à celui de Lisieux, juge inique de Jeanne d'Arc, et dont les os, excommuniés par Callixte III, furent déterrés et jetés à la voirie). C'est parlant à ces hommes, publiquement vendus à la Bourgogne, que l'intègre et noble orateur poursuit en ces termes :

« Et maintenant, avec l'esprit de douceur
» qui anime le saint Concile ici présent, es-

» prit de paix, d'union et de charité, c'est à
» vous que j'adresse ma voix, révérend Père
» et seigneur d'Arras, avec qui j'ai vécu au-
» trefois dans une bienveillante amitié; et à
» vous aussi, maître Pierre, Vidame de
» Reims, compatriote qui m'êtes cher; vous
» deux que j'aime véritablement, que j'ai
» aimés et que j'aimerai encore, s'il plaît à
» Dieu (car celui qui n'aime pas est dans la
» mort; et mieux vaudrait perdre cette vie
» charnelle, que de rester dans cette mort
» spirituelle); maintenant, permettez que
» je vous interroge; répondez, je vous en
» supplie; ou plutôt je vais suppléer moi-
» même à votre silence. — N'avez-vous pas
» à cœur le salut temporel et spirituel de très
» illustre Prince Mgr. le duc de Bourgogne?
» — Oui, je le sais. — N'avez-vous pas à
» cœur la sûreté de la postérité illustre qui
» doit lui succéder? — Oui, je le sais. — Eh
» bien! la saine raison ne vous indique-t-elle
» pas que la mort dont il est question a été
» une œuvre d'iniquité, telle que n'eût jamais
» voulu la commettre le père du Duc, le sage
» Philippe, de vénérable mémoire? Si cette
» mort fut injuste, il est évident que sa jus-
» tification fut plus injuste encore, et que
» l'apologie de cette justification est le comble
» de l'injustice.

» Laissez-vous donc vaincre, non par moi,
» mais par la vérité, mais par la raison, mais
» par la pitié; je vous y invite par le salut
» de vos âmes, par cette peine qui atteint

» l'erreur et que vous devez craindre ; enfin
» au nom de la sentence rigoureuse que le
» Roi Très-Chrétien, notre souverain, dans
» les lettres patentes que j'ai vues de mes
» yeux, que j'ai touchées de mes mains, a
» prononcée contre ces propositions inju-
» rieuses pour Sa Majesté Royale. Vous
» n'ignorez pas, je le sais, qu'il veut que
» l'on punisse ceux qui les défendent ; que
» cette peine temporelle vous retienne, si ce
» n'est assez des peines canoniques ou éter-
» nelles (V. M. Faugère, *Eloge*, p. 44-50). »

Jean-sans-Peur se rit des unes et des autres ; il ne prévoyait pas la hache de Tanneguy, qui l'attendait au pont de Montereau.

NOTA. Dans le cours de cette troisième biographie, nous avons cité des vers dont la latinité ne manque ni de couleur, ni de délicatesse. Nous y avons également disséminé des fragments français de prose, qui, pour le fond et pour la forme, se rattachent aux mêmes préoccupations d'idées, à la même facture de style ; et cette facture, et ces idées, n'en déplaise à la haute critique kempiste et gerséniste, ne nous semblent pas d'un auteur dont « *les œuvres*, au dire de M. Malou (p. 208), *portent partout un caractère de rudesse et de dureté, qui répond merveilleusement à l'agitation et aux malheurs de sa vie.* » Ce sont là d'étranges expressions, surtout appliquées à l'une des âmes de prêtre les plus tendres, les plus droites, les plus dignes, que Dieu ait façonnées pour sa gloire dans le paternel creuset de l'adversité. Nous serions

bien fâchés que de tels mots se fussent échappés de notre plume. Est-ce que l'esprit de parti, en faussant la justesse et le goût, confond aussi les plus communes notions de respect obligatoire et de justice? Et cette théorie anti-chrétienne du *malheur qui endurcit*, l'admettez-vous?

Pour détruire ces gratuites et injurieuses allégations, dont, à défaut d'autres moyens, M. le Chanoine Flamand se fait des preuves *concluantes* (p. 209, l. 1), il suffit de laisser courir les faits et de continuer de faciles citations. Donnons encore aux personnes compétentes quelques passages du même discours, qui suffiront pour faire apprécier cette prose latine, bien analogue à celle de l'*Imitation* par le vocabulaire, par les tours et par les négligences. N'oublions pas que l'illustre avocat parle devant plus de quatre cents cardinaux, évêques et docteurs, qu'il lutte contre un potentat obéi et implacable. Rétablissez par la pensée l'expression de la voix, du geste, du maintien, la solennité de l'assemblée :

« Christus, cùm malediceretur, non maledicebat, cùm pateretur, non comminabatur. Porrò si quidem verbis constringam pusillum vel magnum, veniam supplex peto. Denique quali zelo vel intentione materiam hanc Fidei, castissima mentis integritate tractandam, prosecutus usque modò fuerim, scis, ô cordium Deus inspector... Quod etsi nihil mihi conscius sum, nihilominùs proclamo tremens et pavidus cum Apostolo, quod non in hoc justificatus sum ; nam qui me judicat, Dominus est, Dominus ille magnus et terribilis, ante cujus tribunal stabimus omnes. Illic apertè videbitur quo

quis zelo, qua sinceritate et simplicitate Fidem ac Legem servaverit, defenderit, et pro ea certaverit. Felix qui tunc dicere poterit ex vero corde : Feci judicium et justitiam! Felix qui imitatus fuerit Christum!

» ....Absit à me ut gaudeam super iniquitate et non congaudeam veritati. Ecce, Patres Orthodoxi, dùm inter loquendum retorqueo mentis oculos ad præassumptum thema, rapior quodammodò de vivis ad mortuos. Et advertite nunc paulisper, vestræ carnis atque spiritualibus oculis et auribus, quid filius Regis et frater, Ludovicus inclytæ memoriæ, dux olim Aurelianensis mansuetissimus et benignus, elegantis formæ, perspicacissimæ sagacitatis, eloquentiæ singularis; quid, inquam, nunc ipse, immò quid sanguis suus clamet ad hoc sacrum Concilium, misericordi pietate pensate, revolventes vobiscum intra misericordiæ viscera, quo clamore, quo gemitu quærat modò justitiam. Non equidem, sicut æstimo, tantumdem pro ipsa morte naturæ, quantùm pro tali mortis modo conqueritur, quantùm prætereà pro crudelissimæ necis suæ justificatione, quæ est infamiæ mors altera, mors continua, mors indigna, neque minus fugibilis quàm sit ipsa mors naturæ. Hæc siquidem infamiæ mors civilis nedùm viventes interimit, sed desævit in mortuos; non unum vel duos interficit, sed posteritatem totam, totum genus et affines diro lacerat ignominiæ telo, vos, tres præcipuè Filios illustres ac ingenuos superstites, quorum unus obses, alter captivus tenetur in Anglia, non ut proditores quidem, sed ut Regis ac Regni fidelissimi defensores!

» O si datum esset his liberis, pupillis, orphanis et captivis astare coram Reverendissimo ac Celeberrimo Cœtu præsenti; si fas alloqui, plus planctibus, plus suspiriis, plus singultibus, lacrymis et gemitibus quàm ore clamarent: Date Patri, date nobis justitiam. O si procumbentes eos, et advolutos vestris sanctis pedibus cernerent hi misericordes oculi vestri; concipite quibus jaculis intimæ compassionis vulnerarentur piissima corda vestra. Quia, neque verbis extra proferre, neque intra me pro rei magnitudine comprehendere sufficio quod cupio, perficite quod nequeo (1). »

Tout ce passage, qui n'est peut-être pas plus beau que tant d'autres du grand Docteur, révèle bien, lui aussi, la main, le cœur du Maître : toujours le Christ pour modèle de résignation; toujours même crainte de blesser quelqu'un, et la

(1) Nous devons, dès ici, signaler les caractères distinctifs du style de Gerson : mouvements de phrase généralement oratoires; tours volontiers sententieux; fréquentes exclamations; entassement de synonymes; Gerson épuise les termes sur l'idée : *mansuetus*, *benignus; planctibus, suspiriis, singultibus,* etc.; locutions bibliques, très usitées : *les yeux et les oreilles de la chair, de l'esprit; imiter le Christ; poussière et cendre,* etc.; la Bible entière fondue, naturellement, avec une justesse parfaite, dans le glossaire de cet écrivain. Remarquez encore les *ex* fréquents et spéciaux; cette expression *pusillum et magnum*, enfin l'antithèse finale, choses tout à fait dans le goût, dans la langue, dans les constants usages de l'*Imitation*. Nous ajouterons à ces détails.

grande image du suprême Juge, avec le refrain fidèle : « Heureux qui imite Jésus-Christ ! »

Une dizaine d'années avant, dans une solennelle circonstance, Gerson avait jeté, peut-être trop directement, le blâme sur le Duc, le rendant responsable des maux de la France. Comme l'orateur répare ici ses paroles sévères d'alors! avec quelle affectueuse complaisance il rehausse les graces de l'esprit, du caractère, de l'extérieur du regrettable assassiné, « fils et frère de Roi ! » La voix du prêtre se remplit de sanglots en suscitant de la tombe cette ombre plaintive qui réclame justice et pitié, moins pour sa mort même, que pour le genre de cette mort et pour l'exécrable justification du régicide.

« Ah ! s'écrie l'éloquent orateur, d'un style qui annonce Bossuet avec lequel du reste le génie de Gerson a plus d'un rapport ; le poignard des apologistes ne frappe pas seulement un homme ni deux (touchant souvenir pour le serviteur qui offrit généreusement sa poitrine aux coups destinés au duc Louis !) ; ce fer odieux atteint et ravage toute une postérité, la race entière, Vous, spécialement, ses trois illustres fils, qui lui survivez, dont l'un est ôtage, et un autre prisonnier des Anglais, pour le salut du Royaume.

» Oh ! s'il était donné à ces enfants, pupilles, orphelins, captifs, de paraître devant cette souveraine Assemblée, leur voix, ou plutôt leurs sanglots, leurs soupirs, leurs larmes vous crieraient : Justice, justice pour notre père, justice pour nous !

» Si vos regards miséricordieux voyaient ces infortunés à vos pieds sacrés, concevez de quels



traits d'intime pitié vos âmes seraient traversées !

» Mes expressions, mes pensées ne peuvent embrasser la grandeur du sujet ; achevez vous-mêmes ce que je ne puis dire. »

VIII. Exil et mort.

Gerson prêcha encore devant les Pères de Constance en **1417**. Le **11** novembre de cette même année, Martin V fut élu ; il termina en personne le Concile dans la 45me session, le 22 avril **1418**. L'unité que les héroïques travaux de Gerson n'avaient pas peu contribué à rendre au suprême Principat de l'Eglise, était enfin assurée. Le Pape, l'empereur Sigismond, les innombrables ecclésiastiques et laïques qui avaient coopéré ou assisté à cette immortelle Assemblée, retournèrent chacun à leurs palais, à leurs foyers. Gerson avait pris le chemin de l'exil. Sa modeste bourse s'était épuisée aux frais des poursuites contre Jean Petit ; d'un autre côté, bien que détaché de la vie, il voulait épargner au vindicatif Jean-sans-Peur un nouveau meurtre. Il laisse donc derrière lui le chemin de France ; vêtu en pèlerin, avec le bâton ferré et la panetière pour serrer le pain de l'aumône, le Chancelier, gloire de la patrie et de la Catholicité, se dirige vers les montagnes de la Bavière ; un ami, Jacques *de Ciresio* (de Cérisy?), qui fut plus tard chanoine de Lyon, refuse de l'abandonner et s'attache obstinément à ses pas. Les chaumières, les couvents les abri-

talent au passage. L'illustre et humble fugitif se nomma-t-il nulle part?

On suit le cygne aux blanches plumes qu'il laisse. Gerson a marqué ses haltes par des écrits, non plus de polémique judiciaire ou sur des questions de pouvoir, si aisément irritantes et toujours dangereuses, même quand elles sont nécessaires; l'âme contemplative et tendre du Pèlerin s'est tournée toute à la paix et à des sujets *consolatifs*. Jusqu'ici ses savantes veilles lui ont gagné le titre de *Doctor Christianissimus*, émané de la voix des cardinaux et des conciles, sanctionné par l'assentiment de l'univers chrétien; la série nouvelle de travaux où il s'engage et qui peu à peu l'absorberont tout entier, lui mériteront le titre non moins significatif et plus touchant de DOCTOR CONSOLATORIUS, LE MAITRE DES CONSOLATIONS.

On dit que c'est à Rattenberg (sur l'Inn), où le duc Albert de Bavière lui fit un gracieux accueil, que Gerson mit la dernière main à sa *Consolation de la Théologie*.

Et la *Consolation de l'Éternité*, *Consolatorium opus* (l'un des plus anciens titres que les manuscrits donnent à l'*Imitation*), est-ce sur le chemin du pèlerinage qu'il la méditait, qu'il la rédigeait? La portait-il comme cordial dans sa panetière?

Après Rattenberg, Gerson se dirigea vers l'Autriche, où l'archiduc Frédéric, qui l'avait connu à Constance, ayant pénétré le secret de son incognito, lui fit accepter l'hospitalité

dans le riche couvent de Mœlck, sur le Danube. Est-il important de remarquer qu'au temps du procès et quand les Ordres rivaux interrogèrent les dépôts savants d'Allemagne, l'abbaye Bénédictine de Mœlck fut trouvée riche d'ouvrages de notre Chancelier et de plus de vingt manuscrits de l'*Imitation*, dont un avec la date de 1421, et ne renfermant, parmi d'autres traités, que le 1er Livre?

Et sa famille? eux qui s'aimaient tant, comment supportaient-ils l'absence? Est-ce que le voyageur pouvait entretenir avec les siens quelques rapports?

A travers la correspondance de Gérard Machet, évêque de Castres, dont une de nos grandes bibliothèques Parisiennes possède le volumineux recueil, un consciencieux Gersonniste, M. Gence découvrit, il y a vingt ans environ, une précieuse lettre que Gerson adresse d'Allemagne à ses deux frères Célestins. Vous, qui avez déclaré le style et la pensée du grand Docteur l'opposé, l'inverse de l'*Imitation* et qui fîtes de cela votre preuve *concluante,* veuillez nous dire si ce document, d'ailleurs tout-à-fait analogue à des milliers d'autres pages du même écrivain; si cette lettre, dis-je, ne fournirait pas un charmant appendice à tel chapitre de l'inimitable Livre? L'original est en latin :

« La grâce et la paix à vous, frères bien-aimés. Je vous en prie et conjure par vos saints engagements et par la mémoire des biens éternels, vous, que tout oblige à dire :

Notre vie est au ciel; gardez-vous de vous inquiéter en quoi que ce soit touchant ma pérégrination, sur mon état d'aujourd'hui, sur mes épreuves de demain. Pensez à moi comme si j'étais mort, comme si vous m'aviez perdu sur cette terre; tournez toute la vivacité de votre souvenir à demander pour moi ce qui maintient la paix en Jérusalem, la Jérusalem du cœur et la Jérusalem d'en haut, notre mère et notre patrie. De votre côté, que vos lettres sollicitent aux mêmes intentions notre frère, l'aîné après moi (le Bénédictin de Reims) et nos sœurs, ensemble et en particulier, comme aussi tous ceux que nous connaissons dans le Seigneur, trop nombreux pour que je puisse les nommer ici. Ils accepteront mes paroles par vos lèvres.

» A travers et par dessus toutes les leçons que je me fais pour bien vivre, je m'en suis proposé une, qui est comme un dernier adieu et le mémorial de l'heure suprême; j'y attache mon exercice fréquent; et je vous la transmets ici, dans notre langue d'aujourd'hui :

» **Pense souvent que à Dieu diroyes**
S'en ce moment mourir devoyes;
Car par ce tu pourras venir
A la science de bien mourir. (*Im.* I, 23.— III, 44.)

» Il y a d'innombrables textes pieux, bien adaptés à l'article de la mort, parmi lesquels, surtout depuis le saint trépas de mon cher et fidèle André (1), j'ai cru devoir méditer in-

(1) Cet André, qui était-il? le secrétaire du

cessamment au fond de mon cœur, pour me les rendre familières et me les inculquer à jamais, les paroles du premier Martyr : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit;* et bien d'autres passages semblables, où je me complais à bon droit ; ils demandent tous à Dieu qu'il vienne en sa pure et gratuite effusion, lui, notre Miséricorde, notre Refuge, et qui nous recueillera au jour inévitable, afin que notre âme *ne soit point confondue, lorsque, à la porte* de la patrie, *elle devra répondre à ses ennemis.*

» Portez-vous bien dans le Seigneur ; et prions mutuellement pour notre salut, puisque la chair n'y peut rien.

» Ecrit de ma main, le jour du bienheureux martyr Laurent, 10 août, à Neubourg en Bavière. Recevez le salut de mon compagnon, maître Jacques de Ciresio, seul avec moi. »

Cette lettre porte pour suscription : « A

Chancelier? Est-ce à Constance qu'il mourut, ou bien, comme les termes de la lettre l'indiquent, dans les fatigues de l'exil? Ils auraient donc été trois jusque-là? La perte de cet ami, expiré entre ses bras et peut-être pour lui, ne dut pas peu contribuer à fixer les tendances, la teinte définitive de ce génie sérieux et bon : le style de la lettre le témoigne ; et plus d'un endroit de l'*Imitation*, surtout dans le naïf épanchement de la forme française primordiale, s'en ressentira. Relisez le délicieux passage où l'*Eternelle Consolation* nous donne comme une élégie charmante de la chaste amitié dont Dieu se plaît parfois à briser les nœuds sur la terre : « Se tu as ung amy, etc. » (P. 23.)

mes très chers frères en la chair et en l'esprit, Nicolas de Gerson et Jean de Gerson. »

« Gratia vobis et pax, germani mei carissimi. Deprecor vos et obtestor, per professionem vestram et æternorum bonorum recogitationem, quos dicere convenit : *Nostra conversatio in cœlis est ;* nolite quomodolibet solliciti esse qualis in peregrinatione mea sit actualis aut futurus status meus ; sed existimantes me quasi mortuum et perditum super terram, totam vestræ recogitationis aciem vertite ad rogandum ea pro me *quæ ad pacem sunt Jerusalem,* tàm internam, quàm supernam quæ est mater et patria nostra. Cæterùm per litteras vestras taliter obtestemini fratrem nostrum post me seniorem, cum sororibus omnibus et singulis, immò et aliis notis in Domino, quorum tot me non vacat pro præsenti transmittere ; satis me loquentem in vobis accipient atque credent.

» Porrò super tot et inter tot documenta benè vivendi, proposui unum quasi pro vale ultimo et memoriali supremo, in quo me solitus sum crebriùs exercere ; et illud verbis modernis explico : *Pense souvent* etc.

» Sunt autem innumerabilia verborum piorum genera, huic articulo mortis accommoda, inter quæ, post mortem sanctam dilectissimi et assidui comitis mei Andrææ, verbum protomartyris Stephani visum est mihi familiariter intimoque cordis sensu ruminandum et in consuetudinem indelibilem trahendum : *Domine Jesu, suscipe spiritum meum.* Placeat,

vel : *Miserere mei, Deus, secundum*, etc.; vel : *In manus tuas*, etc.; vel : *Miserere mei, Deus, miserere mei, quia in te confidit anima mea ;* vel : *Domine, ne in furore tuo*, etc.

» Quid multa dinumero, qualia utique placent et placere debent mihi, et in eamdem omninò recidunt sententiam, ut Deus, purè gratis agens, nobiscum sit, Misericordia nostra, Refugium, Susceptor in die mortis inevitabilis, quæ januam aperit ad patriam, *ut non confundatur* spiritus noster *dùm loquetur inimicis suis in* hâc *portâ ?*

» Benè valete in Domino, et oremus pro invicem ut salvemur, cùm caro non prodest quidquam.

» Scriptum propriâ manu, die beatissimi Laurentii martyris, decimâ Augusti, apud Novum Burgum in Bavariâ. Salutat vos comes meus magister Jacobus de Ciresio, qui est mecum solus.

» Dilectissimis fratribus carne et spiritu Nicolao de Gerson et Johanni de Gerson. »

Nous pensons, comme M. Faugère, que l'*Imitation* accompagnait l'exilé dans son voyage, qu'il élaborait du moins les matériaux destinés à former « ce livre plein de simplicité et de grandeur, où l'esprit de l'homme apparaîtra avec un ineffable caractère de résignation, d'humilité et de majesté (p. 58). »

Nous voudrions connaître la montagne sauvage du Tyrol ou de la Bavière, le point isolé de la rive du Lech, de l'Iser ou du Danube, la solitaire clairière des forêts Autri-

chiennes, où le grand Gerson, en deuil d'un ami, consolait l'autre et relevait son propre courage par ces paroles de la plus sublime mélancolie, au-dessus desquelles, en fait d'expression et de pensée, il n'y a rien :

« Mon fils, garde-toy que les peynes et tribulacions de ceste vie misérable ne te rompent et abattent. Tu ne laboureras (te fatigueras) icy longuement et ne seras tous jours en douleurs. Actens un bien petit, et tu verras la fin de tes maulx. L'heure viendra, quand le tumulte et la noise cesseront. Tout ce est brief, qui passe avec le temps. Porte paciemment et virilement choses contraires, soyent de Dieu envoyées ou des hommes; à tels labours et plus grans est digne retribucion la vie pardurable. La paix viendra, en quel jour nostre Seigneur scet bien. Et lors sera jour, non pas tel comme les jours et les nuycts du siècle; mais sera lumière pardurable, clarté infinie, paix ferme et seur repos.

» Tu ne diras pas lors : Las! qui me délivrera de ce corps mortel? et ne crieras point : Las! car mon pèlerinage est esloigné. La mort sera surmontée et abattue; et sera salut sans faillir, nulle anxiété, benoiste jocundité, doulce et plaisante compaignie.

» O! se te avoys vues les couronnes des Saincts de Paradis, et comme grant est la gloire et joye qu'ils ont maintenant, eulx qui pour lors que ils estoyent en ce monde estoyent contemptibles et comme indignes de vivre!

» Ce n'est petite chose guaigner ou perdre le royaulme de Dieu. Liève doncques ton cueur au ciel, ouquel (auquel) je suys, et avec moy tous mes Sainncts qui en ce siècle ont tant souffert pour l'amour de moy. Et maintenant ils sont consolez et en seurté et repos sans fin.

» O très benoiste mansion de la cité souveraine, très cler jour de la pardurable éternité! O! que je désiroye que ce jour resplandit maintenant et que ces temporalitez et mutacions eussent pris fin! Les fils de Eve exillés et bannis despleurent comme amère et ennuyeuse est ceste nuyct ci. Les jours du temps sont petits, briefs, maulvais, plains de douleurs et d'angoisses.

» O! quant sera la fin de ces labeurs! O benoist Jésus, quant seray-je à vous veoir! »

NOTA. Veuillez aussi lire entre autres le chapitre LIX, liv. II de l'*Eternelle Consolation* (pages 199-201); vous y sentirez à chaque mot, dans chaque mouvement de phrase, les impressions, les élans, les saintes préoccupations de route du noble banni.

« Je suis saisi, dit M. Faugère, de je ne sais quel mâle et profond attendrissement, quand je me représente cet homme, dont la renommée remplissait le monde chrétien, proscrit maintenant, sa tête mise à prix, sans pays et sans famille, gravissant *seul* (non pas *seul;* l'amitié ne le délaissa pas), gravissant à pied les montagnes de la Bavière. Mais

quelque triste que soit la vie du pauvre exilé, je ne trouve pas de plaintes à répandre sur sa destinée. Le plaindre! ah! ce serait oublier les voluptés inconnues qui pénètrent la conscience de l'homme de génie souffrant pour la vérité et pour la vertu. « Ne sont-ils pas heureux, s'écrie-t-il, ceux qui ont courageusement résisté jusqu'au bout, bien qu'aux yeux des hommes ils aient succombé? »

» Tandis que ses amis de France déplorent peut-être son infortune, Gerson détourne ses regards de ce monde et s'élève, à travers les plus hautes contemplations, jusque dans le sein de Dieu. Sur le chevet grossier où sa tête s'est reposée, à l'humble table où il a brisé le pain noir de l'hospitalité, partout il a été assisté de ce qu'il y a de plus consolateur dans l'intelligence et dans la foi (p. 56-57). »

Tout a son terme ici-bas, même la domination des méchants : Jean-sans-Peur rencontra une mort sanglante à Montereau, le 10 septembre 1419.

Tourmenté du mal du pays, sollicité par l'Archevêque de Lyon, dont il était connu et estimé, et par les instances pressantes de son frère, prieur des Célestins de cette ville, Gerson, vers le milieu de cette année, quittant le Danube, s'achemina par les endroits les plus déserts de la Suisse. Lyon tenait le parti du Dauphin (plus tard Charles VII), contre la faction Bourguignone. Le proscrit vint donc s'y cacher, sous le froc du moine. La mort d'un homme ne pouvait rétablir

l'ordre ; la patrie, livrée, vendue à l'étranger, devait attendre encore un peu sa délivrance : Jeanne d'Arc avait à peine dix ans et vivait toute à son aiguille et à ses devoirs de fille soumise et de fervente chrétienne. L'infortuné Charles VI mourut en 1422, sans pressentir la fin des troubles.

C'est donc à Lyon, dans une pauvre cellule, chez les Célestins, et peut-être aussi, quelque temps, au cloître de l'église collégiale de Saint-Paul, que Gerson, dépouillé de tout insigne extérieur, se concentra plus que jamais dans ses devoirs de saint prêtre et dans les travaux que lui suggérait son zèle si pur, si dévoué. Il vécut dix ans ainsi, dans les observances d'un parfait religieux, dans la pratique des vertus les plus humbles et les plus célestes.

Modèle des pasteurs selon le cœur de Dieu, comme en rend témoignage un solennel passage de Benoît XIV en ses *Institutions Ecclésiastiques* (Institutio IX : « Sibi ante oculos » ponant Gersonem, sui temporis CLARISSI- » MUM LUMEN, cujus famam et LAUDEM per- » pauci assequentur ») ; celui qui fut, en nous servant des expressions du grand Pape, l'éclatant flambeau de son siècle, un des hommes les plus illustres et les plus méritants, le savant et pieux Chancelier « se faisant tout à tous », s'efforçait de propager et d'affermir, par toutes les ressources de son génie inépuisable, l'amour et l'imitation du divin Maître. Prélats, moines, séculiers, de

tous les rangs de la société et de l'Eglise, on recourait à lui; et l'on en rapporta toujours de sûrs conseils et des consolations appropriées. Il donna en particulier son dévouement à la partie du troupeau la plus négligée et la plus intéressante, aux enfants du pauvre, de l'ouvrier, dont il se fit le catéchiste et l'instituteur, ne réclamant d'eux en retour que ces mots ajoutés à leur prière : « Mon Dieu, mon Sauveur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson. » C'est ce qu'il leur faisait redire encore la veille de sa mort, dans une chapelle de l'église de Saint-Paul, où, plusieurs fois la semaine, il rassemblait ces petits enfants délaissés, leur apprenant à entendre dévotement la messe, à prier, à comprendre leurs devoirs, à devenir des hommes estimables et utiles.

Gerson terminait sur le *Cantique des Cantiques* un commentaire où débordent les plus affectueuses, les plus angéliques effusions de l'amour, quand la mort le surprit, non, quand la mort à laquelle il songeait, pour laquelle il priait et travaillait tous les jours, vint finir ses travaux, exaucer ses vœux.

Mgr. du Saussay, évêque de Toul, chargé par Louis XIII et par le cardinal de Richelieu de rédiger le catalogue raisonné des personnages qui ont honoré la France par leurs vertus et leur sainteté, s'exprime en ces termes, au 12 de juillet (ad IV Idus Julii) :

« En ce jour, termina sa sainte carrière un homme de religieuse mémoire, le chancelier

Jean Charlier de Gerson, théologien de premier ordre, chez lequel on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, un sage et rare savoir, un infatigable zèle pour ramener l'unité de l'Eglise, l'éclat de la plus délicate piété, ou enfin le cours reluisant d'une vie pure.

» A ces titres, et pour tant de remarquables écrits qui n'eurent en vue que le bien et l'honneur de la Chrétienté, non seulement il a été justement appelé le **Docteur très chrétien** et surnommé le **pieux Gerson**; mais encore l'hommage presque universel s'est accordé à proclamer sa Béatitude, spécialement à Lyon où il rendit à Dieu sa belle âme et où même un monument de gloire et de vénération sacrée lui fut érigée dans l'église de Saint-Laurent, lieu de sa sépulture : c'était une chapelle, avec un portrait et un autel, où venait prier une foule empressée, qui plus d'une fois attribua des faveurs signalées aux mérites et au suffrage, comme ils disaient, du bienheureux Jean Gerson.» (Voy. *Et. Consol.,* conclusion, p. XIII-XIV).

Les témoignages devant former, ci-après, un chapitre du troisième Livre, nous nous bornons, pour clore cette biographie, à transcrire un passage de S. François de Sales, bien explicite sur Gerson, et qui place l'humble et pieux Chancelier, avec mention d'honneur, en bonne compagnie; le saint Evêque de Genève parle de l'*Amour Divin :*

« Or, c'est la vérité, que plusieurs escrivains ont admirablement traitté ce sujet,

surtout, ces anciens Pères qui, servans très amoureusement Dieu, parloient aussi Divinement de son amour.

» O qu'il fait bon ouïr parler des choses du Ciel, sainct Paul qui les avait apprises au Ciel mesme; et qu'il fait bon voir ces âmes, nourries dans le sein de la dilection, escrire de sa saincte suavité!

» Pour cela mesme, entre les scholastiques, ceux qui en ont le mieux et le plus discouru, ont pareillement excellé en piété:

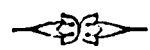
» Sainct Thomas en a fait un traicté digne de sainct Thomas;

» Sainct Bonaventure, et le bien-heureux Denis le Chartreux en ont fait plusieurs très excellens sous divers tiltres.

» Et quant à Jean de Gerson, Chancellier de l'Université de Paris, Sixte le Siennois en parle ainsi: « Il a si dignement discouru des » cinquante proprietez du Divin amour, qui » sont çà et là déduites au Cantique des Can- » tiques, qu'il semble que luy seul ayt tenu » le compte des affections de l'amour de » Dieu. » Certes, cet homme fut extrêmement docte, judicieux et dévot. » (*De l'Amour de Dieu*, préface).



ÉTUDES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
L'IMITATION DE J.-C.



LIVRE III.

Les Preuves.

CHAPITRE Ier. — L'anonyme.

Deux ou trois manuscrits et autant d'éditions de l'*Imitation* attribuent le livre à saint Bernard, dont le nom, d'après un inventaire de 1467, se trouvait aussi dans la copie possédée par le comte d'Angoulême, *en papier et lettre commune et bien caduque ;* cet exemplaire portait en effet : *La Ymitacion de saint Bernard.*

Indépendamment d'autres preuves, négatives de tout droit de l'illustre Abbé de Clairvaux à ce sujet, il suffit sans doute de rappeler que l'*Imitation,* reproduisant une phrase de saint Bonaventure, cite saint François d'Assise, *humilis Franciscus* (*Imit.,* liv. III, 50). Or, saint Bernard était mort depuis long-

temps, quand ces deux derniers personnages vinrent au monde.

On a bien nommé aussi (un jour ou l'autre que ne hasarde-t-on pas?) Lothario de' Segni, devenu Pape sous le nom d'Innocent III, en 1198; Ludolphe ou Landulphe le Saxon, d'abord Dominicain, puis Chartreux à Strasbourg vers 1330; Ubertin de Casal, Frère Mineur, aussi de cette époque; saint Bonaventure lui-même, ainsi que Jean de Cambach ou de Tambach, et Jean de Cavaglia (1).

Ces assertions sans base n'ont pu se tenir un instant debout sous le doigt de la critique la moins exigeante. Sans faire tort à ces vénérables prétendants: prêtres, cardinaux, papes, nous pouvons affirmer, avec la sécurité de l'évidence, qu'ils n'ont, tous, et n'eurent jamais rien de commun avec la paternité de l'*Imitation*.

Leurs noms, cités là, ne nous prouvent qu'une chose, c'est que l'ouvrage était anonyme. Oui, malgré la signature officielle du bon Thomas de Kempen, l'*Imitation*, aux yeux du siècle qui la produisit, fut sans père légalement reconnu. Or, un chef-d'œuvre qui, dès l'abord, s'empare d'une si puissante et

(1) Notre persifflage inoffensif sur le fantastique *Canabacum-Cavaglia* Gerséniste, ne nous empêche pas, en redescendant dans le monde des réalités, de reconnaître un village alsacien nommé *Tambach*, et un autre subalpin, du nom de *Cavalia* ou *Cavaglia*.

si sympathique popularité, le laisser à l'abandon comme un trésor sans possesseur, c'est ce que certains ne surent faire. De là ces hypothèses qu'un regard suffit pour réfuter.

Il y a une bonne raison pour que le merveilleux livre ne puisse aller à aucun écrivain ni du XIII[e] ni du XIV[e] siècle, c'est qu'il ne fut composé qu'au XV[e].

CHAP. II. — Le temps.

Pétrarque qui résume en lui, non seulement la poésie, mais encore la philosophie et l'érudition du monde chrétien au XIV[me] siècle; Pétrarque qui embrasse, dans ses écrits de morale, un traité sur le *Mépris du monde* (*De contemptu mundi*) et bien des chapitres analogues à ceux de l'*Imitation,* n'a pas une phrase, pas un mot de réminiscence qui s'y rapporte ; ce qui, avec le caractère piquant et insinuant du livre, n'eût certes pas eu lieu, si Pétrarque l'avait connu.

Donc, Rome, Florence, Venise, Padoue, Milan, Avignon, Paris, durant les soixante-dix ans du XIV[me] siècle, que Pétrarque passa dans ces contrées, constamment livré à l'étude; en d'autres termes, ni la cour des Papes, ni tant de couvents et de corporations savantes ne possédaient alors l'*Imitation ;* ce qui prouve invinciblement qu'à cette époque elle n'avait pas vu le jour encore.

Bien plus; au Concile de Constance, où affluèrent, dit-on, une vingtaine de mille

ecclésiastiques qui se communiquaient leurs connaissances, leurs livres curieux, ou utiles à la piété, à la discipline claustrale et paroissiale, aux études; dans cette immortelle Assemblée où fermentaient tant de passions adverses et qui anima de généreuses âmes à tenter l'amélioration par de saintes réformes; là, dis-je, l'*Imitation* n'a pas un mot sur aucunes lèvres, est tout-à-fait inconnue!

Seulement, à quelques mois de distance, sur les bords du Danube (à Mœlck), une plume Bénédictine pouvait copier, avec la plus ancienne date authentique sous ce rapport, « **1421** », parmi des œuvres de J. Gerson, hôte récent du même couvent, le livre de l'*Imitation*, intitulée dans ce recueil : *De la Réformation ; De Reformatione*.

Il était donc quelqu'un qui déjà avait répondu à l'appel du Concile et donné un premier à-cômpte.

CHAP. III. — Le pays.

LORSQUE, en 1855, la France a voulu montrer, elle aussi, ses titres, au concours artistique et industriel, ouvert dans sa capitale pour l'univers, quelles pages a-t-elle offertes comme spécimen de sa prééminence typographique ? — L'*Imitation*.

Et lorsque, en 1640, Richelieu, le créateur et le moteur de tant de choses Françaises, inaugura l'imprimerie du Louvre, l'une de ses grandes œuvres, quel livre chargea-t-il

de révéler ce royal atelier au monde? — L'*Imitation*.

Sans doute, l'*Imitation* est le conseiller, le manuel de la piété chrétienne; sans doute, ces suaves et consolants Entretiens sont de tous les lieux, de tous les pays : le globe chrétien les lit et s'en inspire; mais il n'est pas moins vrai, que la France aime cet ouvrage d'un amour spécial; elle s'y retrouve mieux peut-être; je ne sais quel instinct maternel l'attire. Vraiment, si, depuis l'origine, les autres peuples éditent l'*Imitation* à centaines, la France, elle, la donne à milliers, à millions; pouvez-vous compter ce qu'une année seule consomme d'*Imitations* en France? Et un grand nombre atteignent le luxe de la forme, des décors.

Or, outre la vérité Catholique, nous ne pouvons ne pas reconnaître aussi dans les arts et dans les Lettres, un goût Français, une façon Française, un type Français.

L'*Imitation*, dont on cherche l'acte de naissance et de nationalité depuis si longtemps, me semble le porter avec elle-même, dans chaque phrase, à chaque ligne.

Cette netteté précise, sobre, juste, essence du style Français par excellence, où coule-t-elle plus limpide, plus elle, que dans l'*Imitation?*

Et l'amour, l'amour délicat, humble, plein d'oubli de soi, tout au bonheur et à l'honneur sans tache de l'objet aimé; l'amour, non du roman à l'italienne, mais de notre bonne et

loyale chevalerie, l'amour vraiment et saintement Français, où parle-t-il, où palpite-t-il plus pur, plus céleste que dans l'*Imitation*, surtout lue dans sa forme primordiale toute Française? (V. *Et. Cons.* : I, 7-8. — II, 5-6, et, p. 97, l'admirable chapitre 21, qui dépasse toute suavité, toute éloquence.)

Dieu et l'âme, l'époux et l'épouse, l'un avec l'ineffable langue de ses adorables mansuétudes; l'autre *seulette,* froissée par le monde qui veut beaucoup pour donner peu; Dieu et l'âme, dans l'*Imitation,* parlent cette parole du cœur que des lèvres françaises, entre toutes, savent trouver, quand aucun ferment étranger n'en altère chez elles la chaste candeur.

Puis, quel livre porte plus, jusque dans le latin de sa forme claustrale, des tours de notre idiome national, des locutions nationales, langes et signes du berceau?

En quelques mots qui résument tout : l'*Imitation* nous va, à nous Français, mieux qu'à tout autre; et si elle nous va mieux, c'est sans doute précisément parce que nous sommes Français, et que c'est un livre Français par excellence.

CHAP. IV. — Encore le pays : Flandre, Italie, ou France?

On sait ce qu'a écrit le génie judicieux de Corneille dans une des préfaces de son *Imitation, traduite et paraphrasée en vers François* :

« Je n'examine point, dit-il, si c'est à J. Gersen ou à Th. A-Kempis que l'Eglise est redevable d'un Livre si précieux..... Par la lecture, il est constant que l'Autheur étoit Prestre; mais j'y trouve aussi quelque répugnance à le croire Italien. Les mots grossiers dont il se sert assez souvent sentent bien autant le latin de nos vieilles pancartes, que la corruption de celuy de delà les Monts; et non seulement sa diction, mais sa phrase en quelques endroits est si purement Françoise, qu'il semble avoir pris plaisir à suivre mot à mot nostre commune façon de parler. C'est sans doute sur quoy se sont fondez ceux qui, du commencement que ce livre a paru, l'ont attribué à saint Bernard et à J. Gerson, qui étoient tous deux François; et je voudrois qu'il se rencontrast assez d'autres conjectures pour former un troisième party en faveur de ce dernier, et le remettre en possession d'une gloire dont il a jouy assez longtemps : l'amour du pays m'y feroit volontiers donner les mains. » (Nous copions dans un exemplaire de 1673.)

Redisant (mais d'après une autre rédaction) les sages paroles du grand Corneille, M. Victor Leclerc, de l'Institut, dans la préface de la splendide *Imitation* impériale de l'Exposition universelle, ajoute à son tour :

« Au milieu de toutes les incertitudes, il y a cependant une opinion qui fut celle de la plupart des éditeurs du xvme siècle, même en

Italie, et que nous CROIRIONS POUVOIR DÉFENDRE : c'est que l'ouvrage est NÉ EN FRANCE... Comment ne pas être porté à reconnaître, dans les locutions suivantes, des traces de notre latin rustique, ou même de notre langue vulgaire? *Leviter* est souvent employé pour « facilement » ou « de légier », selon l'ancienne forme Française, et *levitas* pour « facilité ». — *Pœnam habent* semble traduire « ils ont de la peine ». — *Pro nulla re mundi,* « pour rien au monde ». — *Homo proponit, sed Deus disponit,* « l'homme propose, mais Dieu dispose ». — *Pone te ad portandum crucem,* « mets-toi à porter la croix ». — *Vadit et venit,* « il va et vient ». — *Bassari,* « être abaissé ». — *Grosse vestiuntur,* « ils s'habillent d'une grossière étoffe, ils sont grossièrement vêtus ». — *Vilia et grossa,* « des choses viles et grossières, de grosses et viles choses ». — Comme, dans la langue Allemande, *gross* ne signifie point « gros », mais « grand », il y aurait peu de vraisemblance à se servir de ces deux derniers exemples pour démontrer que l'Auteur parlait Allemand. N'est-ce pas aussi tout naturellement qu'on a dû exprimer en France par *sentimenta devotionis,* des « sentiments de dévotion » ? »

Un Chanoine de Ratisbonne, sur lequel M. le Chanoine de Bruges a perdu ses preuves, et qui persiste, en 1856, contre la Flandre et pour Verceil, à condition toutefois que le Bénédictin Italien sera tenu pour Allemand;

M. l'abbé Weigl justifie son assertion par les mêmes passages dont M. Malou, après Rosweyde et Amort, renforce la sienne; et ce qui n'est pas le moins merveilleux dans un procès plein de merveilles, c'est que ces locutions, uniquement Flamandes selon les premiers, exclusivement Germaniques d'après M. Weigl, sont juste de celles que la France peut revendiquer, et qu'un appréciateur fort compétent (Corneille) qualifiait de purs Gallicismes.

Par exemple, ces Messieurs nous montrent: *In propriis* STARE *sensibus* (*Imit.* I, 4). Quelles qu'aient été les acceptions de ce mot *stare* dans le latin classique, est-ce qu'on ne dit pas, depuis des siècles, en deçà du Rhin et de l'Escaut, aussi communément qu'au delà: « S'attacher à son sentiment, *estre fiché* (fixé), *arresté* en son sens, dans ses opinions? » Consultez notre vieux français (p. 210); interrogez encore tous les traducteurs, à commencer par Michel de Marillac, et même par David Aubert, d'Hesdin, le calligraphe des Ducs de Bourgogne, jusqu'aux plus récents.

La philologie étrangère continue: *Libenter* HABEMUS *alios perfectos* (I, 16); « Volontiers nous astreignons, nous *tenons* les autres à être parfaits. » Et si, au lieu de cet *habemus,* qui n'est pas du reste, là, trop étrange, l'Auteur avait écrit *avemus,* ou, selon une orthographe spéciale à Gerson, *havemus,* « nous *souhaitons* les autres parfaits » ? Dans

les deux cas, c'est clair et correct, du Pas-de-Calais aux Alpes et aux Pyrénées.

— *Quid fiet de nobis adhuc* IN FINE, *qui tespescimus* TAM MANÈ (I, 22)? « Que sera-ce de nous *à la fin du jour,* qui sommes lâches *si matin?* » Cette métaphore Evangélique nous semble assez usitée, non-seulement en France, mais dans tout le monde.

—*Valde citò* ERIT *tecum hìc factum; vide aliter quomodo te* HABEAS; *quum sublatus fuerit (homo) ab oculis, etiam* TRANSIT *a mente* (I, 23); « Ce *sera* vite fait de vous ici-bas; voyez du reste comme vous vous *tenez,* comme vous vous comportez; quand on n'est plus sous les yeux, on *passe* aussi de l'idée. » « Or, écrit l'*Éternelle Consolation*, or, escoute que bien brief sera fait de toy; tu dois icy veoir et considérer comme tu te gouvernes en ce monde; et quand tu seras osté de devant les yeulx, tantost (bientôt) seras-tu passé de la mémoire. » Les Français disent et ont dit cela autant au moins qu'homme d'Allemagne ou de Hollande.

— *Tu mihi in desiderio es; et ideo* POST *te gemere, clamare necesse est* (III, 59); « Vous estes seul tout mon désir; et pource il est nécessité que je gémisse et crie *après* vous. » Chercher *après* quelqu'un, soupirer, crier *après* quelqu'un, c'est une expression depuis longtemps familière ailleurs qu'à Bruges et à Ratisbonne.

—*Pone ex corde;* « Rejetez, mettez *hors* du cœur. » *Bouter hors* est encore un terme



que l'*Éternelle Consolation* et Gerson emploient souvent dans leur langue, si identique de mots, de formes et d'énergie.

— *Quid habes conqueri?* « Qu'avez-vous à vous plaindre? » — *Habes multùm ad vincendum; habes multa ad relinquendum;* « Vous avez beaucoup à vaincre, bien à quitter. » Cette façon de parler, aujourd'hui si pratiquée en France, ne l'est pas moins dans les Œuvres du Chancelier, où nous trouvons cent exemples analogues à ceux-ci : *Quid habent principes facere?* « Qu'ont à faire les princes? » — *Hoc non habent negare adversarii;* « Nos adversaires n'ont pas à le nier. » — *Habet dubia determinare;* « Il a à déterminer les cas douteux. » — *Anima nostra talis est excellentiæ, ut vivere habeat vita divina;* « Notre âme est d'une telle excellence, qu'elle a à vivre de la vie de Dieu même. » (*Gersonii Op.*, I, 2; *ib.*, 9; II, 36; *ib.*, 163, etc.).

Sans attacher à ces faits grammaticaux une importance exagérée, nous livrons au tact du Lecteur, encore quelques mots de l'*Imitation,* qui nous semblent trahir une main Française sous gant latin : *Dilatatio, distractio, habilitas, majoritas, minoritas, sensualitas, tortuositas, etc.; conscientiosus, contemplativus, passionatus, simplificatus, virtuosus; cordialis*, d'où *cordialiter,* « cordialement »; *æternalis*, d'où *æternaliter,* « éternellement»; *gravitates*, « des peines graves, des GREVANCES », comme disaient si bien nos pères; *alleviare,* «alléger»; *pulverizare,* «pulvériser»;

contentari, « être content » ; *pausare*, « pauser, se pauser » (latin et français très usités chez Gerson) ; *gaudiosa dies*, « jour joyeux » ; *ex toto corde*, « de tout cœur » ; *ex fundo cordis*, « du fond du cœur » ; *ad præsens*, « à présent » ; *ad plenum*, « en plein » ; *una æquali facie*, « avec *un* visage égal » (remarquez cet *una*, notre article indéfini) ; *pro bono totum accipias*, « acceptez tout pour bon » ; *contra aliquod inconveniens*, « contre quelque inconvénient » ; *instructus de multis*, « instruit de beaucoup de choses » ; *patientiam omnes recommendant*, « tous recommandent la patience » ; *contristari usque ad lacrymas*, « s'attrister jusqu'aux larmes » ; *quid importat?* « qu'importe » ? *in cruce totum constat, et in moriendo totum jacet ;* Corneille a traduit d'une manière aussi Française que précise :

« Tout *consiste* en la Croix, et tout *gît* à mourir ; »

sive se considerat, sive de proximo pensat, « soit qu'il se considère, soit qu'il pense au prochain » ; etc., etc.

Ces extraits, qu'il serait facile d'étendre à tous les alinéas du précieux Livre, embrassent à peu près la totalité de ce que MM. Weigl et Malou, chacun dans sa circonscription adverse, déclarent idiotismes de chez eux. Pour nous, avec le meilleur vouloir, nous avons eu beau tourner et retourner les mots et les phrases ; nous n'avons trouvé là d'exclusivement Allemand et Flamand, que l'intention des critiques.

Afin de ne plus revenir sur cet article et de hâter les conclusions, nous ferons remarquer que les termes objectés se retrouvent chez Gerson, même *grossus* (1), *bassus*, et ce *leviter*, matière d'une si triomphante insistance, et qu'on peut lire, soit textuellement, soit dans sa traduction fidèle « légièrement, de légier », en presque tous les feuillets des ouvrages édités ou inédits de notre Docteur.

Quant à l'Italie, ses champions nous signalent une des plus grandes preuves en sa faveur, dans le passage suivant : « Le prêtre, revêtu des habits sacrés, porte, devant lui et derrière, la Croix sur sa chasuble. » (*Imit.*, IV, 5). Le regrettable et ardent *Historien de l'Eglise Catholique*, M. l'abbé Rohrbacher, après avoir cité le verset précédent (t. XVIII,

(1) ***Si bona et grossa æquitate procedere voluerimus, quatuor expedientia notemus;*** « Si nous voulons procéder avec une bonne et grosse équité, notons quatre expédients. » (*Gers.*, II, 34). — ***Redescendere in bassum***, « redescendre en bas. » (III, 568). — ***Reliqua contempturus sum leviter;*** « Je dédaignerai le reste facilement. » — ***Novellæ plantationes sequuntur leviter quò ducentis manus deflexerit;*** « Ces jeunes plants suivent facilement la main qui leur donne le pli. » (*Ib*, 280). — « Quant on pense bien à la mort, on mesprise telle concupiscence légièrement. » (*Ib.*, 807). — « Discrécion la portière porroit (pourrait) plus de légier estre surprise. » (*Ib.*, 819); etc., etc.

an 1250-1270; on voit à ces chiffres que l'écrivain est Gerséniste); M. Rohrbacher, dis-je, ajoute « que cet usage de la double Croix ni n'a existé, ni n'existe en France, mais bien en Italie; les chasubles Françaises n'ont de Croix que sur le dos. » Donc, etc.

Le savant *Explicateur des cérémonies de la Messe*, le P. Le Brun croit (t. I, p. 53), que les chasubles avaient la Croix, devant en Italie, derrière en France, devant et derrière en Allemagne. Quoiqu'il en soit, il suffisait bien sans doute qu'un homme, Gerson par exemple, eût vu dire la messe à Rome, qu'il l'eût dite lui aussi, durant des années, soit à Avignon et à Pise, soit à Bruges, à Constance, en Bavière, en Autriche, pour que cet homme, sur les chemins de ces pays, ou au retour de sa pérégrination, et même en France, ait pu écrire, sans être de Verceil : « Le prêtre, revêtu des ornements sacrés, tient la place du Christ; il porte, devant lui et derrière, la Croix du divin Maître. »

CHAP. V. — Profession.

L'AUTEUR de l'*Imitation* était prêtre; cela ressort par tous les pores du Livre : il y a, dans les détails comme dans l'ensemble, à travers le constant langage de l'humilité et de la charité, un tel ton de sainte et familière tendresse vis-à-vis de Dieu, une entente si habituée et si clair-

voyante des choses de la vie intime avec Dieu, de la vie du prêtre, des expressions si vives, si convaincues, si naturelles sur la pureté et sur tous les renoncements réclamés par cette intimité plus que laïque; enfin, la doctrine et les conseils jusqu'au plus petit mot, respirent tant d'onction pastorale, un si paternel amour des âmes, qu'il est, croyons-nous, bien impossible de nourrir un doute sur cette proposition : L'Auteur de l'*Imitation* était prêtre.

Et quelle hésitation pourrait tenir devant des passages comme le suivant (nous nous restreignons au chap. 9 du L. IV)? «Seigneur, je désire m'offrir moi-même à vous en hostie spontanée, et rester vôtre à jamais... Acceptez-moi avec cette oblation sainte de votre précieux Corps, que je vous offre aujourd'hui en présence des Anges, invisibles assistants. Puisse-t-elle porter des fruits de salut pour moi et pour tout votre peuple!... Je vous en supplie, exaucez-moi en votre miséricorde, quand je me tiens devant vous, mon Dieu... Je vous offre mes bonnes œuvres, quoique si peu nombreuses et si imparfaites... Je vous offre tous les pieux désirs des âmes dévotes, les nécessités de mes parents, de mes amis, de mes frères, de mes sœurs, de tous ceux qui me sont chers, de ceux qui m'ont fait, ou à d'autres, quelque bien pour l'amour de vous, et qui m'ont demandé des prières et des messes (*et qui orationes et Missas dici a me desideraverunt et petierunt*). »

Notez tous les termes de ces dernières lignes. L'écrivain, le prêtre et l'homme s'identifient tellement dans l'Auteur de l'*Imitation*, que nous croyons pouvoir prendre à la lettre ces mots *fratrum, sororum, amicorum, carorum*, saintes affections, qui s'arrêtent à la porte du cloître, doux et tendres liens que le moine a brisés pour s'attacher exclusivement à Dieu, c'est-à-dire, à la règle et à l'absolue volonté des supérieurs. Ces proches, ces amis, ces bienfaits qui réclament des messes, tout cela s'accorde avec le prêtre séculier; tout cela serait un contre-sens sur les lèvres ou sous la plume d'un moine, dans l'enceinte de la pauvreté et de l'obéissance jurées, du rigoureux détachement qui ne doit pas se retourner.

Il y a encore un verset à remarquer, chap. 7, Liv. I : *Ne glorieris in divitiis, si adsunt, nec in amicis, quia potentes sunt, sed in Deo qui omnia præstat, et se ipsum super omnia dare desiderat;* « Ne te glorifie point dans les richesses, si tu en as, ni dans des amis, parce qu'ils sont puissants, mais en Dieu qui nous prête tout, et, par dessus, désire se donner lui-même. » Le Sous-Prieur du Mont-Sainte-Agnès (A-Kempis), et le plus que suspect Abbé de Verceil, ou saint Bernard, ou tout autre religieux, s'adressant à des novices et à des profès, auraient-ils eu l'idée de recommander la bonne direction des richesses, proscrites, autour d'eux, du vocabulaire comme de l'usage? Eussent-ils songé à des

ambitions séculières et aux objets que Dieu *prête* à notre amour ? La langue du sacrifice claustral ne met pas Dieu *par dessus* tout cela, mais *à la place* de tout cela, ce qui est bien différent.

Donc, le prêtre, auteur de l'*Imitation*, n'était pas moine. Un tel livre, si droit et si fervent, écrit par un vrai religieux, serait plus empreint de ces choses qui révèlent les habitudes, les exigeances dominatrices d'une vie et d'une règle où tout est prévu, tout fixé. (Consultez la page que vous voudrez d'A-Kempis).

Et pourtant l'*Imitation* incontestablement pense au cloître ; le pieux conseiller y tourne volontiers sa sollicitude ; il l'aime et veut le faire aimer, comme un naufragé aime le port, et y pousse ou retient ceux pour qui son cœur craint les dangers.

Mais le siècle aussi le préoccupe ; il se sent près de cet ennemi qui l'importune ; il s'en parle à lui-même pour achever de s'en déprendre, pour élever à Dieu les amertumes qu'il y rencontre. Il parle à d'autres qui s'y trouvent, qui y vivent également, mais sans doute avec peu de liens ; car pas un mot du ménage, de la famille, des époux, des enfants ; et ce silence est étrange. Pour l'*Imitation* il n'y a qu'un époux, Jésus-Christ ; un lien, la vertu pratique, la piété ; une carrière, aimer et faire aimer Dieu ; un but seul en perspective, « la belle cité de Paradis, de

laquelle les amis ne partiront jamais l'un d'avec l'autre ».

Est-ce qu'en nommant certains devoirs, certaines conditions, très légitimes pourtant, de la vie chrétienne, le prudent moraliste eût craint d'éveiller des regrets, quelque secrète sympathie vers des nœuds terrestres, dont il voulait affectueusement détourner telle âme, digne de ses conseils, objet de son angélique et vigilante jalousie?

Il reste toujours un fait incontestable: c'est que l'*Imitation,* en ses quatre Entretiens, quoiqu'ils contiennent tant de sévères jugements, tant de consolants avis envers le monde, ne donne pas un souvenir, pas un regard aux épreuves ni aux vertus du foyer.

Nous tenons, d'autre part, pour démontré que ce précieux code moral ne fut pas composé dans l'enceinte d'un cloître. Les érudits Gersénistes y trouvent beaucoup du moine; nous n'y en trouvons pas assez; en revanche, nous y rencontrons, dans mille endroits, du prêtre séculier et libre, du professeur des Universités, tout ecclésiastiques, du moyen âge; partout le ton du Docteur habitué à parler et à être écouté; partout, ou presque partout, oubli de la règle claustrale; çà et là même des idées qui la froisseraient; à tel point, qu'en écrivant ou articulant ces mots: « Un moine a fait l'*Imitation* », nous avons la conscience que nous dirions une absurdité, presque une sottise.

Mais, s'il nous arrivait de rencontrer, dans

les Annales de l'Eglise, un homme, un grand homme tout à Dieu ; dont l'âme impressionnable et tendre ait connu les orages, même ceux de la plus haute célébrité ; un prêtre, militant sur l'arène séculière, et vivant dans le cloître, non-seulement, selon toute la réalité du mot, durant des années de proscription, creuset et couronne de sa vieillesse, mais, de cœur, avec plusieurs de ses frères, moines, en qui son âme se transfusait ; vivant encore hors du cloître en plusieurs de ses sœurs, chaste couvée qu'il réchauffait d'une aile vraiment maternelle sur le sein de Dieu ; si ce prêtre a les talents voulus : science théologique consommée, instruction s'étendant à tout, même aux poètes et à l'art des vers, et se formulant en cette forme sententieuse que les vieillards affectent volontiers, sans nuire, ici, à l'abondance et à la verdeur d'une éloquence exercée, parfois sublime ; que cet homme soit assez de son temps et de son pays, pour parler français en latin, et fréquemment aussi latin en son français du xv[e] siècle, français dont il a deviné et contribué, peut-être plus que tout autre, à fixer le vrai génie ;... eh bien ! cet homme, quand il s'agira de l'*Imitation*, aura à nos yeux de grandes chances, surtout si d'autres œuvres à lui portent la même doctrine, les mêmes préoccupations, un style, un vocabulaire et jusqu'à des manies d'écrivain, exactement identiques.

—

CHAP. VI. — Et Thomas A-Kempis ?

SERRONS et nouons nos preuves :

I. A-Kempis était un moine, vivant sous la règle ; chaque page chez lui l'atteste surabondamment ; impossible de l'oublier pendant qu'on le lit ; il ne se préoccupe que de la vie et des pratiques monacales. Ce titre d'exclusion est décisif et devrait suffire.

II. Le premier qui ait formulé l'erreur favorable à Thomas, est Zainer, dans l'ancienne édition d'Augsbourg (Souabe), entre 1470 et 1474. Or, l'autorité de ce témoignage est infirmée par deux faits : 1° par l'édition que publia Jean de Westphalie, à Louvain, en pleine Flandre, au plus tard en 1473 : elle est sans date ; et les bibliophiles savent que Jean de Westphalie data ses impressions à partir de 1474 ; 2° par la 2me édition Zainer, d'Augsbourg. Celle-ci, comme celle de Louvain, laissa Thomas aux errata et se proclama nettement Gersonienne.

III. Et Bushius, chanoine et chroniqueur de Windesheim, homme compétent, visiteur de l'Ordre, attaché au cardinal de Cusa durant la tournée que cet éminent personnage fit en Flandre, et, dit-on, ami d'A-Kempis ? Ne nomme-t-il pas celui-ci et l'*Imitation* dans un passage fameux de sa *Chronique ?*

— Il est vrai, cette Chronique, telle que nous l'avons aujourd'hui, parle de Thomas,

dans le sens Kempiste, au sujet d'une vision qu'elle lui attribue. Mais d'abord D. Mabillon, D. Thierry et autres savants, regardèrent les lignes prétendues de Bushius comme une interpolation manifeste, que le véritable et primitif autographe ne portait pas. Puis, ce récit de Bushius est copié de la Chronique même d'A-Kempis, en entier et à la lettre, hormis toutefois que Thomas ne dit pas mot de l'*Imitation* ni de lui-même. Enfin, et ceci nous semble radical contre ce témoignage et contre les conclusions qu'on voudrait en tirer, en aucun autre endroit Bushius, cet intime d'A-Kempis, n'a la plus petite mention pour son illustre ami : ni dans l'exposé si pompeux et si détaillé des grands hommes de l'Ordre, ni à l'occasion des écrivains et des livres, ni même en parlant de Jean, frère de Thomas ; pas un souvenir pour le grand homme vivant ; pas un regret sur sa mort, quoique Bushius ait vécu jusque vers 1478, et qu'il n'ait pu copier la Chronique de Sainte-Agnès que lorsque les papiers de Thomas décédé furent recueillis, et peut-être portés à Windesheim. Ne serait-ce pas encore le bienheureux manuscrit Thomiste avec paraphe, de 1441, qui, trouvé parmi les papiers, causa l'interpolation de Bushius et l'erreur de Zainer ? Quoiqu'il en soit, il est fâcheux que là où le nom et le Livre immortel de Thomas devaient trouver légitimement place au premier rang, Bushius ne leur accorde pas même le dernier, et qu'il aille s'en sou-

venir, à contre-temps, et avec une tournure de phrase peu convenable envers le plus illustre génie de l'Ordre (toujours au point de vue Kempiste). C'est réellement fâcheux, surtout lorsque tant d'autres faussetés et altérations, dont la cause est remplie, nous ordonnent d'être sévères et clairvoyants.

IV. Le cardinal de Cusa, déjà plusieurs fois nommé, fils d'un pêcheur des environs de Trèves, fut célèbre et par son zèle pieux et dans la science où il devança et prépara Copernic. Elevé à Deventer, ensuite Chanoine, conséquemment contemporain, compatriote, condisciple et confrère d'A-Kempis, Cusa, en 1451, après avoir été décoré de la pourpre par Nicolas V, alla, avec le titre de Légat et un cortége d'érudits, inspecter tous les Ordres Religieux de l'Europe centrale. C'est du retour de Cusa et de ses savants, que datent l'apparition des plus anciens manuscrits de l'*Imitation* en Italie et l'existence des premières copies italiennes, lesquelles ignorent absolument A-Kempis et sont toutes pour Gerson. Est-ce que les moines de Windesheim oublièrent de montrer à l'éminent Visiteur, le plus rare et plus enviable relief de l'Ordre, l'Auteur du plus beau Livre dont tant de mains déjà s'occupaient ? Et le curieux Savant ni son cortège ne sentirent pas que le grand homme était là tout près ?

V. La ville et comté d'Utrecht, au xv[e] siècle, étaient un fief ecclésiastique, relevant de l'Evêque. Or, le seigneur voisin, le puis-

sant Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, de Flandre et de Hollande, convoitait fort ce pays. Il y a moyen à tout; le titulaire étant venu à décéder, Philippe mit sur les rangs un de ses nombreux fils illégitimes. De là des luttes, même armées. Le Chapitre fit une élection ; le Pape intervint pour la Bourgogne; le fils de Philippe, David, déjà évêque de Thérouenne, fut intronisé, en 1455, à Utrecht, qu'il gouverna plus de trente ans avec bonté et sagesse. Zwoll faisait partie des mêmes enclaves; Thomas était donc sujet et, en sa qualité de moine, spéciale propriété de David qui, par devoir et pour seconder les desseins de son père, devait tenir compte à chacun de ses talents et de ses œuvres.

Valenciennes, vous vous en souvenez, a dans ses richesses un éblouissant manuscrit, grossé en 1462, en la septième année de l'épiscopat de David, dix ans avant la mort d'A-Kempis, alors plus qu'octogénaire, par « Aubert, calligraphe de très hault et très excellent prince Philippe, etc. » C'est le manuscrit tant vanté par MM. O. Leroy et Mangeart, tant déprécié par M. Malou avec le concours trop empressé de M. Thomassy. Ce manuscrit, tandis que Thomas était plein de vie sur les terres de Bourgogne, a été vu, feuilleté, lu par les princes et princesses (il y a même de leurs noms), et par toute la cour de Flandres. David, le prince-évêque de Zwoll, vit certainement aussi et examina cette rareté magnifique ; impossible qu'il ne

connût pas, lui, la vérité sur A-Kempis; et en bon évêque, jaloux des gloires de son Église, il n'a pas protesté!

Car le ducal volume, qui n'est qu'un tome II (le t. I est égaré), après la IIme et IIIme partie d'un *Miroir d'humilité,* qu'on croit de Gerson, et deux sermons du même Auteur dont le nom s'y lit en toutes lettres, contient une *Imitation* française, défigurée par le transcripteur, qui, au beau texte de l'*Eternelle Consolation,* trouva mieux de substituer, presque à la lettre, un français à lui, connu sous le nom de traduction d'Hesdin, en trois livres (IIme IIIme et Ier de l'ordre vulgaire).

En tête des sermons, « prononchiés, y est-il dit, à Paris en l'église Saint-Bernard, par VÉNÉRABLE et EXCELLENT Docteur en théologie, maistre Jehan Jarson, chancellier de Nostre-Dame », il y a une image représentant, devant un auditoire assez mondain, un prêtre en chaire, avec la toque et la riche simarre, or, vert et pourpre, de chancelier.

Devant l'*Imitation* est une autre image, avec un auditoire recueilli et simple; au-dessus de la chaire, le ciel ouvert; le prédicateur n'est point un chanoine Flamand; avec les mêmes traits à peu près que dans l'autre, il a la tête nue, presque toute rasée, en signe de dénuement et d'abnégation, et, pour robe, l'humble et sombre coule (cape) de saint Benoît, telle que la portaient les pèlerins, ainsi que les novices et les *donnés* chez les Célestins. Que manque-t-il à ce dernier portrait? Un

nom. Nous pouvons bien assurer que là ni ailleurs, dans tout le volume, il n'y a pas celui d'A-Kempis. Mais le vrai nom s'y trouve. Puisque rien, aux alentours de la seconde image, ne contredit la première, ce sont comme deux actes d'une admirable trilogie : Les Grandeurs ou la simarre, 1er acte; l'Humilité du pèlerin, sous la cape du banni et du solitaire, 2me acte; enfin, en haut, la Patrie, où Marie, les Anges et Dieu même font l'accueil de bien-venue au pauvre Exilé.

Etait-ce à la Bourgogne de violer l'anonyme? Gerson ne fut-il pas l'un de ses proscrits? Il est toujours beau au duc Philippe-le-Bon d'avoir oublié d'injustes rancunes pour exalter ainsi, dans l'or et la pourpre, un vieux ami, que son père Jean-sans-Peur, il est vrai, exila, mais que son grand-père avait comblé de faveurs et nommé, jeune encore, doyen de Saint-Donat, en sa bonne ville de Bruges.

VI. Ainsi, au temps et au pays d'A-Kempis, nul ne croyait à ses droits : ni ses princes temporels, ni ses chefs spirituels, ni la jeunesse studieuse des mêmes écoles, ni les savants, curieux de raretés, qui venaient avec pouvoir dans ses alentours, ni enfin (nous ne ferons pas d'exception en sa faveur), ni Bushius, son ami. Certes, si les mots hasardés dans la chronique de Windesheim sont réellement de Bushius, il semblerait plutôt, par la manière dont ils sont posés et par leur isolement, sans écho dans le reste du livre, qu'il en coûtait à Bushius de tran-

scrire une erreur, même glorieuse à son Ordre.

Jean A-Kempis, le Prieur, a pu, d'après la chronologie Kempiste, jouir près de vingt ans de l'*Imitation;* et il ignora le livre ? et il ignora le fait ? et il mourut, dans la 53e année de Thomas, sans se douter qu'il léguait à l'Ordre, en son frère, un génie hors ligne et comme on n'en compte pas un par siècle ?

Les Pères du grand Chapitre séant à Windesheim, ne furent pas Kempistes non plus; auraient-ils laissé croupir dans 72 ans de fonctions subalternes, et sous d'écrasants travaux, le Maître par excellence de la vie spirituelle, capable d'en apprendre aux plus éminents ?

Dans le propre monastère de Ste-Agnès, même ignorance, même oubli, même désaveu; car c'est bien un désaveu que cette complète absence de témoignage; ni vivant, ni mort, Thomas n'a été traité comme l'eût exigé le tact le plus commun, le simple et pratique bon sens. Qu'on nous montre au moins sur ses os glorieux une pierre commémorative, réparation de la coupable indifférence de ses supérieurs et de ses confrères envers l'immortel et à jamais mémorable Auteur de l'*Imitation.*

A ces faits d'une portée si nette et si irrécusable, qu'oppose-t-on ? Des écritures, trouvées...... quand on en a eu besoin; et quelles écritures ! Deux ou trois mots de main tierce, sur des gardes ou des marges; quelque

biographie et épitaphe *inédites*, où l'*Imitation* brille surtout par son absence (V. *Recherches* de M. Malou, pag. 213-214); enfin un très ancien catalogue, signalant, comme la première édition Ausbourgeoise, l'*Imitation de Rév. frère Thomas.* — Mais, ne disons-nous pas tous les jours : l'*Imitation* des Zainer, des Elzevir, de Plantin? l'*Imitation* de Richelieu, de Napoléon? l'*Imitation* de Beuil (Sacy), de Gonnelieu (Cusson), etc.? Que de fois, à la place d'un écrivain inconnu, même connu, nous substituons le nom du traducteur ou de l'éditeur, pour désigner le livre!

VII. Et Thomas, que pensait-il là-dessus? — Thomas, nous le savons, parle volontiers de lui; il conte très candidement tout ce qui lui est arrivé ou le touche; il ne dit pas mot de l'*Imitation*; je me trompe, il la cite au moins trois fois :

La première, nous l'avons relatée p. 74, et nous en donnons ici le texte : *Sic ostensa fuit charitas in opere, et humilitas custodita in ore, juxta illud :* AMA NESCIRI. Remarquez qu'il s'agit de la sainteté des premiers fondateurs et de leur humilité; et Thomas aurait, précisément là, cédé à la petite vanité de se mettre en scène avec anachronisme!

La seconde fois, c'est encore la même phrase qui revient, mais plus complète (dans le *Petit Alphabet du Moine*). Le disciple dit à Dieu : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi;* « Seigneur, manifestez-moi vos sentiers »; et

il continue sa demande en sept ou huit lignes, toutes de l'Ecriture-Sainte. Dieu répond, toujours par la Bible : *Intellectum tibi dabo et instruam te in via hac qua gradieris;* « Je te donnerai l'intelligence, et je t'instruirai de cette voie où tu dois marcher » : *Lectio I*, continue Dieu; *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* Il nous semble que cette citation, si réellement A-Kempis la prenait de son œuvre, serait là bien en saillie et pouvait paraître, même à un novice, un peu complaisante.

C'est au chap. 18 de la *Vallée des lys* que s'offre la troisième réminiscence directe ; et cette fois Thomas désigne l'Auteur, qu'il appelle *quidam devotus, silentii amator;* « un homme dévot, grand ami de l'humilité et du silence » ; j'aime à croire que le bon Thomas, tout naïf qu'il était, disait cela d'un autre, et se serait contenté de le penser sur lui-même.

VIII. Donc, les droits de Thomas sur l'*Imitation* se bornent à ceux de calligraphe et..., le mot nous échappe, de plagiaire. La signature que le scribe de Sainte-Agnès déposa en ses Missels et Cantuaires, et dans les quatre énormes in-folios de sa Bible, est une signature de copiste-éditeur ; or, l'*Imitation* porte exactement le même seing avec la même formule.

Mais, demandera-t-on, A-Kempis savait-il au moins la vérité relativement au mystérieux Auteur ? Pourquoi n'a-t-il pas parlé ? L'humilité du père réel lui avait-elle imposé le silence absolu, même jusqu'à lui prescrire

de se laisser attribuer l'OEuvre inimitable, sans jamais rien démentir? Tout cela se peut; mais tout cela est hypothétique; avec des hypothèses on ne construit guère qu'un roman; et nous laissons, ici comme ailleurs, le roman à d'autres; la critique consciencieuse et positive a nos préférences.

Nous dirons seulement, et c'est notre dernier mot à ce sujet, que non-seulement A-Kempis n'a pas fait l'*Imitation,* mais qu'il n'a pu la faire : il manquait des capacités nécessaires pour cela. Son étroit et pâle génie se réduit à une certaine facilité de réminiscence, qui, au point où il se la permet parfois, spécialement envers l'*Imitation,* peut aisément passer pour autre chose. Copier et prendre n'est pas faire. Pour s'élever à la hauteur de doctrine, de pensée, d'éloquence du Livre merveilleux, il a fallu à l'âme qui l'a conçu et enfanté, un exceptionnel et puissant génie.

IX. Donc enfin, et ceci n'est pas le moins curieux, quoique, dans cette grave sphère religieuse, ce soit sujet à quelques inconvénients; donc, il y a deux A-Kempis : l'un, réel; l'autre, idéal, factice, arrangé pour l'intérêt de la cause, en vue de l'*Imitation.* Le réel nous tient parfaitement au courant lui-même de ce qu'il est et a fait; l'autre nous arrive, formé de faits, de sentiments, de pièces de circonstances.

Par exemple : un biographe « parfaitement informé », selon M. Malou (p. 43-44), ra-

conte que « le bon Père, quand il se prome-
» nait avec la communauté ou avec d'autres,
» dès qu'il sentait une inspiration divine, dès
» que son époux J.-C. désirait parler à son
» épouse : Mes Frères, disait-il, il faut que
» je m'en aille ; quelqu'un m'attend dans ma
» cellule. » Et le biographe loué conclut que
Thomas est auteur de la LOCUTION INTÉRIEURE
(IIIe Livre de l'*Imit.*).

Cette anecdote est charmante et va au but ; il ne lui manque qu'une chose, la vérité. Ce n'est pas A-Kempis qui disait et faisait cela, mais le mystique et affectueux Gerlac de Deventer, Chanoine Régulier de Windesheim, où il mourut en 1411, lorsque, à quelques kilomètres de là, Thomas voiturait terres et matériaux, et copiait des livres, ne demandant, pour toute ambition, que des formats moins laborieux et un petit recoin où il lui fût permis de se reposer sans tumulte.

Le même narrateur contemporain, poursuit M. Malou, « vante le *Soliloque de l'Ame,* avant de parler de l'*Imitation.* » — Voilà les titres avec lesquels on a bâti des droits et un interminable procès ! Les témoignages invoqués ne sont même pas tous de cette force. Nous craignons bien que le Soliloque ne soit guère plus d'A-Kempis que l'*Imitation.*



ERRATUM. Page 188, lignes 16-17, lisez : le Ier Livre de l'*Imitation*.

CHAP. VII. — Gerson.

Tous les concurrents écartés, que reste-t-il, sinon de proclamer celui que l'examen sévère a, non-seulement épargné, mais encore relevé, restauré, confirmé ?

Les autres sans exception, même dans les titres les plus spécieux qu'on avait su leur créer, ne nous ont offert que des impossibilités ; malgré les écritures fausses et les substitutions, ils sont restés impossibles.

Un seul, en ses qualités de fils, de frère, d'ami; comme prêtre séculier, vivant aux trois quarts, du moins par le cœur, de la vie du cloître; comme Docteur et chef de l'Enseignement ; avec sa science aussi profonde que vaste ; par la rectitude invariable et ferme de ses principes ; par sa piété tendre, son humilité sans égale; par son génie précoce, son renom, ses luttes, ses revers, remplit toutes les conditions, même celle de l'éloquence, parfois sublime dans le Livre comme dans les discours du Théologien orateur ; même celle du pittoresque incisif de la forme, le pieux Docteur était poète ; même enfin celle des idées et des mots, attestant une intelligence et une plume Françaises : à tout point de vue, un seul remplit toutes les conditions, satisfait à toutes les exigences ; et ce concurrent unique qui s'élève, seul incontestable, entre tous, c'est **Gerson**.

Ici, sans effort, tout se concilie et vient en aide.

Voilà donc pourquoi l'*Imitation*, cette œuvre si sympathique, si faite pour devenir instantanément populaire, fut inconnue jusque vers le premier quart du XVe siècle. Il fallait que les conditions que nous venons d'énoncer fussent accomplies, pour que ce doux pacte, cette intime alliance entre Dieu et l'âme pieuse pût se réaliser.

Au sein de l'humilité immaculée de Marie, le Verbe Dieu se fit chair.

Au sein de l'humilité repentante de la France malheureuse, le même Verbe a, pour ainsi dire, rayonné dans une langue d'homme; et quel simple et suave langage! Jamais, depuis la Bible, le regret, la filiale espérance, l'amour, l'amour chaste et pur, ne trouvèrent des mots si touchants.

Gerson, à Constance, par devant les Pères, assemblés de l'univers, plaida, contre les Ordres mendiants, les intérêts des moines-scribes de Flandre et de Hollande; il fut conséquemment en rapport familier avec Jean de Heusden, prieur de Windesheim, et avec les autres chefs, que les Frères de la Vie Commune non mendiante avaient députés au Concile. Aussi, voyez, qui copie l'*Imitation* plus que les calligraphes Flamands et Hollandais? Ne furent-ils pas aussi des premiers à recevoir communication de ces angéliques et mystérieuses pages qui sembleraient, en certains endroits, faire allusion, avec con-

naissance de cause, à la ferveur et aux pratiques des DÉVOTS?

Gerson traverse la Bavière, l'Autriche; il va étancher sa soif, le noble pèlerin, aux eaux lointaines; et c'est sur les bords de l'Inn et du Danube, aux mêmes haltes où l'hospitalité généreuse l'abrita, que ses œuvres se retrouvent ensuite, y compris de nombreux exemplaires de l'*Imitation*.

En route, le banni écrit à ses deux frères Célestins; et sa lettre est remplie des mots mêmes de l'*Imitation :* « Considérez-moi, leur dit-il, comme mort sur cette terre. » C'est bien là le commencement du chap. 44, Liv. III : *Fili, oportet existimare te tanquam mortuum super terram ;* « Mon fils, regardez-vous comme mort sur cette terre. » « La Jérusalem intérieure, la Jérusalem d'en haut; le mémorial et l'adieu suprêmes; cette porte que la mort ouvre sur la patrie; la pensée de l'heure dernière, toujours présente; ces sœurs, ces frères, ces amis dans le Seigneur, dont il sollicite un mutuel échange de prières, de ces prières qui sauvent là où la chair ne peut rien, etc., etc. » : tout cela ce sont les préoccupations, les réminiscences, la langue de l'*Imitation* (veuillez relire l'admirable lettre, ci-dessus, p. 173-177).

Le même pieux Docteur, pour affermir ses frères dans leur vocation sainte, ses sœurs dans un célibat plein de bonnes œuvres, leur adresse des lettres, des écrits de tout genre, en latin, en français (en *rouman,* comme il

l'appelle). Et ces missives, ces traités où s'épanche sa maternelle sollicitude de bon prêtre, ce sont, pour le fond et la forme, autant de chapitres de l'*Eternelle Consolation* et de l'*Imitation*.

Nous avons attentivement parcouru les innombrables et si diverses productions du grand Ecrivain. Avec la loyauté la plus candide, nous déclarons n'en avoir pas lu une seule qui ne nous ait offert son épi, souvent sa javelle pour cette moisson des analogies.

Donc, Gerson était plein de l'*Imitation ;* il était de cette école; le Livre était de la sienne.

Or, il le citait et il en usait, ou comme à lui, ou comme d'un autre. Dans le premier cas, c'est bien et naturel; Gerson était dans son domaine; ses allusions, ses réminiscences, dont l'anonyme nous scandalisait, n'ont rien que d'édifiant et d'irréprochable. Dans le second cas, et si réellement l'*Imitation* n'eût point été de lui, la justice et la délicatesse auraient à redire.

Bien des fois, dans sa solitude de Lyon, le fervent Docteur avait été sollicité par les Célestins dont il était le commensal, et par d'autres, de leur accorder quelque ouvrage de piété affectueuse, *suo modo,* « A SA MANIÈRE. » Il résiste; son humilité prend, pour ainsi dire, de l'humeur et s'enveloppe de paroles évasives. *Nescitis quid petatis,* répond-il; «Vous ne savez ce que vous voulez. N'avez-vous pas.......? » et il leur énumère les livres édifiants, anciens et modernes,

utiles aux prêtres et aux moines : Confessions, Soliloques, Méditations, de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Bernard, d'Hugues et Richard de Saint-Victor, etc. ; là, comme en plusieurs autres énumérations et refus semblables, il ne dit mot de l'*Imitation* ni de son auteur. C'est inexplicable, ou plutôt c'est très clair, dans le seul vrai sens. Gerson recommande les bons écrits qui ne sont pas de lui. Quant aux siens, selon les charmants détails que nous donne son frère le Prieur, dans une lettre bien précieuse et bien explicite, « il en faisait si peu de cas, que, sans la sollicitude de quelques amis, ils auraient infailliblement péri. Plusieurs sont réellement perdus. Il est presque impossible, ajoute le Célestin, de lui arracher quelque œuvre, qu'il consente à reconnaître publiquement pour sienne. »

Et pourtant, à travers l'agitation et les calamités de son époque, forcé, par son renom et par l'estime pleine de respect et de confiance dont ce renom était entouré, de se prêter à être le confident, le recours de tant de douleurs et d'angoisses, Gerson, après les heures données aux saints exercices et à un court repos, ne quittait guère la plume.

Quelle sagesse, quelle lucidité théologique, quelle aménité pleine de grace, quelle fécondité et quelle rectitude d'âme il a déployées durant son existence de pauvre reclus à Lyon!

Puis, quand il avait donné ses nuits (son frère nous le rapporte) aux écrits que la

charité lui dictait, à de célestes contemplations et parfois à des sanglots sur les détresses de la patrie, il allait, le jour, par les rues de la grande ville, recueillir les enfants délaissés ; il les amenait devant Dieu, leur enseignait de simples et touchantes choses ; et à deux genoux, avec eux et comme l'un d'eux, il les faisait prier pour eux et pour lui.

Les Chartreux avaient des droits sur le cœur de Gerson ; ils lui garantirent, dès avant son décès, une part dans leurs prières pour le salut de son âme.

Usant, avec liberté peut-être, de ces rapports de longue amitié, que l'exilé appréciait, un membre de l'Ordre, le P. Oswald écrit à Gerson, lui exprimant son ardent désir de le voir. En même temps, il lui demande les *petits Traités* que, disait-on, il venait de composer.... Voyez-vous? malgré toutes les précautions que l'humilité a prises, et si bien prises, à la première ondulation produite dans l'air par l'apparition des Opuscules, parties ou Entretiens du précieux Livre, l'écho religieux et intellectuel paraît s'éveiller tout seul et dire, d'un bout à l'autre de l'Europe catholique : GERSON.

Le pieux Docteur a répondu au P. Oswald. Nous l'avons entière cette lettre qui semble échappée à la plume et au génie de Paul. Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs de la leur donner :

« AD PATREM Oswaldum, Carthusiensem, gratia et pax. *Spiritus est qui vivificat ; et caro*

non prodest quicquam. Unde et Epistolæ Pauli fortes dicebantur, quia solum spiritum sapiebant; præsentia vero quæ carnem ostendebat reputabatur infirma. Hinc habuit ortum illud Christi, quod *nemo propheta acceptus est in patria*. Rursus aliud metrum : *Minuit præsentia famam*. Certissime hoc verum est, Pater et Domine Christiana charitate colende.

» Desiderat Vestra Charitas, ut accepi ex litteris ejusdem Charitatis, videre faciem meam et miscere colloquia super multis. Oro, quiescite; dedit Deus sermones dari posse spiritûs interpretes. Precor, se non immisceat carnis infirmitas, quæ nihil, præsertim in me, nisi scandala præfert; et quamvis, apud perfectè compositos et ornatos, corpus esse possit simulachrum quoddam lucidum et pulchrum interioris hominis et spiritûs, fateor imperfectum meum in hac parte, conscius assiduæ et totiens expertæ fragilitatis.

» Porrò SUPER COMMUNICATIONE QUORUMDAM OPUSCULORUM MEORUM POSTULATA, SUGGERUNTUR MULTA MIHI DICENDA IN UTRAMQUE PARTEM; quæ coarctans, in primis gratias ago et habeo benevolentiæ Vestræ, confidens ab ea sine fictione diligi. Deinde propono diligens esse copias ministrare; Vestrum fuerit cum Reverendis Patribus et Dominis Fratribusque meis in Christo charissimis, ad formam completam mensuramque redigere cum multiplicatione, prout ipsorum sollicitudini visum fuerit opportunum. Denique doctrinam Theologicam propriè dicendam eximii et Seraphici

Doctoris Domini Bonaventuræ Cardinalis offero me laboraturum quod habeatur ad transcribendum, si ita cum effectu postulaverit sacer Ordo Vester, cujus orationibus me commendo.

» Scriptum Lugduni, 1424, in aprili. »

« Au P. Oswald, chartreux, la grâce et la paix.

» *C'est l'esprit qui vivifie; la chair ne sert à rien.* Les Epitres de Paul étaient dites fortes, parce qu'on n'y sentait que l'esprit; sa présence, en montrant sa chair, était réputée faible. De là cette parole de J.-C. : *Nul n'est prophète en sa patrie;* ou celle-ci du poète : *La présence amoindrit le renom.* Et cela est bien vrai, ô Père et Seigneur, à qui je dois la respectueuse vénération d'un cœur chrétien.

» Votre Charité, comme sa lettre en fait foi, désire voir ma face et mêler nos entretiens sur bien des choses. Je vous en prie, calmez-vous à ce sujet. Dieu a donné à la parole de devenir la messagère des âmes; que l'infirmité de la chair, je vous en conjure, n'ait rien à faire ici, elle qui, en moi surtout, n'apporte que scandale. Chez des hommes où tout est en rapport et a son relief, le corps peut être une image lumineuse et belle de l'homme intérieur et de l'esprit. Je confesse tout ce qui me manque de ce côté; ma faiblesse native se connaît et s'est éprouvée.

» Quant à la communication que vous demandez de certains de mes Opuscules, bien des raisons s'offrent à moi dans les deux sens.

Pour tout réduire à quelques mots, d'abord je vous rends graces et vous suis obligé de votre bienveillance, me fiant à la sincérité de votre affection. Ensuite, je vous offre mon empressement à vous fournir des matériaux. Ce sera à vous, ainsi qu'à mes révérends Pères et Seigneurs, et à mes chers Frères en Jésus-Christ d'agrandir cela, en lui donnant la forme et la mesure pleine, selon que votre zèle le trouvera à propos. Enfin je m'offre à travailler sur la doctrine vraiment théologique de l'excellent et Séraphique Docteur et Maître, le saint cardinal Bonaventure; vous n'auriez qu'à transcrire; si en effet ainsi le réclame votre Ordre sacré, aux prières duquel je me recommande.

» Ecrit à Lyon, avril, 1424. »

L'aménité pleine d'égards que respire cette lettre ne saurait déguiser chez son auteur l'envie de détourner les demandes qui l'ont occasionnée, et dont une surtout, la seconde, le met visiblement mal à l'aise. D'abord on voudrait le voir. Nous n'avons garde de rien ajouter à ce langage de la vraie humilité apostolique, si digne et si gracieuse jusque dans son refus. Que ceux qui savent le latin ne s'arrêtent pas à notre traduction.

Mais ce qu'on ne saurait lire et relire trop attentivement, c'est l'autre partie de la lettre. Le P. Oswald désire communication de certains *petits Traités* dont sans doute on parlait, mais qu'il n'était pas possible encore de se procurer dans la publicité; sans cela, un Ordre

comme celui des Chartreux n'eût pas commis cette espèce d'indiscrétion vis-à-vis d'un homme avec qui nul jamais ne fut très familier, et que les hauts dignitaires, le cardinal d'Ailly lui-même, bien que son ancien maître, traitèrent toujours avec la plus grande déférence et le plus profond respect.

Habituellement, quand la circonstance obligeait Gerson à signaler quelqu'un de ses ouvrages édités, il en parlait, avec la réserve qui lui était naturelle, mais sans affecter une modestie exagérée; il le cite, il y renvoie, parfois même indique où l'on pourra se le procurer.

Ici, c'est autre chose, et il s'exprime d'une bien différente manière; il s'agit manifestement d'une œuvre où l'Auteur tiendrait à ne pas se produire. Et notez ces mots : *Suggeruntur multa mihi dicenda in utramque partem ;* « J'aurais bien à dire pour et contre. »

Une année environ auparavant, en mai 1423, un autre religieux (celui-ci était Célestin) le P. Anselme s'était adressé au Prieur, frère de Gerson, à l'effet d'obtenir une grâce semblable à celle que le P. Oswald sollicite. La réponse distinguée et explicite du Prieur, qui nous initie admirablement dans la tenue et dans l'âme de son illustre frère, projète aussi un grand jour sur le fait des mystérieux *Opuscules* dont il s'agit.

Après avoir peint d'une manière juste et vive ce grand cœur à qui le jour ne suffit pas (*quandoquidem nec ipsius diei decursus inter-*

dum sufficit ad explenda quæ suggerit animus); ob hoc, ajoute l'éloquent narrateur, EGREGIA *scripsit* OPUSCULA, *quæ dum mihi nuper communicavit, tam avidè perlegi, ut illorum doctrina veluti vino meracissimo inebriatus fuerim);* « là-dessus (sur ces matières de la charité et de l'abnégation), il a écrit de *petits Traités* excellents. Naguère, quand il me les a communiqués, je les ai lus si avidement tout entiers, que leur doctrine m'a enivré comme du vin le plus pur. » Il poursuit en finissant : « Bien des fois je désire, ô mon bon frère Anselme, vous accorder, à vous qui rivalisez avec moi d'affection pour Lui, une coupe de l'exquise liqueur (*poculum ex his tribuere); *la distance qui nous sépare de corps, non d'esprit, s'y oppose, jusqu'à un temps propice (*vetat ad tempus*). »

Ainsi, voilà que le secret dont Gerson a voulu entourer certains de ses Opuscules, est respecté par son frère, même vis-à-vis de ses intimes. La confidence du Prieur n'ira point au-delà de ces indications vagues, que l'admiration et l'amitié lui arrachent. C'était donc une ligne convenue; et toute la famille, le neveu compris, ne s'en départira pas.

Or, ces précieux *petits Traités* que l'humilité la plus sincère a inspirés, elle les protégera; elle en fera son œuvre spéciale; elle les gardera siens, déjouant la curiosité et les plus lumineux indices. Le miracle de l'humilité s'accomplira; jusqu'à ce que l'heure de la glorification sonne, l'auteur restera sous le

voile, si bien, que, trois siècles et plus, un scribe sans lettres et une vaine ombre d'Italien se partageront ces honneurs que la sainte abnégation du génie remit entre les mains de Dieu, le jour où elle lui dit avec une vérité de renoncement qui effraie presque : *Da mihi* NESCIRI *in hoc sæculo;* « Seigneur, accordez-moi que l'on m'ignore. »

Et M. Malou s'étonne (*Rech.*, p. 205) de ne pas trouver là l'*Imitation* en toutes lettres! « Jean de Gerson, dit-il, frère et homonyme du chancelier, reçut en 1423 l'invitation pressante du frère Anselme, Célestin comme lui, de rédiger un catalogue des œuvres du chancelier. Il se prêta de bonne grâce aux vœux de son confrère. Eh bien! dans ce catalogue, fait sous les yeux de Gerson, le livre de l'*Imitation* ne figure pas. » Il y a dans ces paroles, et généralement dans le style et l'esprit des *Recherches*, en ce qui concerne notre saint Docteur, une finesse que nous aimons moins encore que de franches inexactitudes. Quant à nous, si la délicieuse lettre du Prieur nous donne de la surprise, ce n'est pas en ce que l'*Imitation* n'y est pas nommée, mais bien parce que, malgré l'évident secret, elle y est désignée en termes si vifs et qui ne conviennent certainement qu'à elle.

Une épreuve plus difficile et plus délicate était réservée à l'héroïque vertu, si oublieuse d'elle-même, si résolue à se tenir dans l'ombre. Le vénéré Reclus mangea le pain des

Célestins; et il était sans doute encore abrité sous leur toit, lorsque le Chef de ces Religieux en France, le R. P. Provincial (frère Jean de Bassand) s'adressa directement à lui, sollicitant une méditation pieuse sur ces mots : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me;* « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive (1). »

Mais ce texte et cette méditation, c'est l'admirable chap. XII : *De la voie royale de la Croix,* lequel clôture le Livre II de l'*Imitation* et résume tout l'ouvrage. Ce n'est certes pas sans intention que le R. Provincial, avec une telle demande, vient si droit à la source. Gerson ne s'y trompe pas; de là, dans la réponse, l'embarras de l'humilité aux prises avec l'obéissance et avec la reconnaissance.

« Ce qui est réclamé de moi, dit Gerson, dépasse une lettre; c'est tout un traité. Du reste, bien des plumes s'y sont exercées; l'*Arbre de Vie,* de saint Bonaventure, en touche quelque chose, et d'autres livres aussi, après celui-là : par exemple, le *Monotessaron* (c'est une Concordance des quatre Evangélistes, due à Gerson, et dont le chap. 74 est intitulé :

(1) Petite minutie, à noter pourtant : Gerson, en copiant dans sa lettre ce texte de saint Matthieu, transpose, selon son habitude, et écrit : *Si quis vult venire post me*, etc.; l'*Imitation*, ch. 12, Liv. II, cite ces mots juste de la même manière.

De cruce bajulanda post Christum; « De porter sa croix après Jésus-Christ »).

« Et quoniam, ajoute-t-il, super hanc materiam passionum et affectionum, pridem et nuper, in idiomate tam latino quàm vulgari, plurima reperiuntur per illum Vobis notissimum, non erit molestum Vestræ Charitati si a novis super hanc rem scripturis destiterit, præsertim cùm opuscula prædicta nota sint ex nomine, quæ nihil penè loquuntur aliud, sivc sit sermo de *Mendicitate spirituali*, sive de *Monte contemplationis*, sive de *Canticis*, in volumine tripartito, sive de *Canticordo*, per dialogum in gallico sub triplici allocutione *de cuer seulet et de cuer mondain* (cordis solitarii et cordis mundani). » Veuillez noter ce qui suit: « Quibus subjungendæ sunt QUATUOR RELIQUÆ ALLOCUTIONES, tradendo modum et effectum qualiter cor mundanum practicè fuerit affectum ad superlativum gradum, seu concentum Canticordi Divinalis; SED DE PUBLICATIONE QUID FIET AUT NON FIET, ORDINET DEUS. »

« Et puisque, sur cette matière des épreuves et des affections, on trouve d'anciens et de récents écrits, en langue soit latine, soit vulgaire, composés par celui que vous savez, Votre Charité voudra bien l'excuser s'il s'abstient de nouvelles écritures à ce sujet, surtout lorsque les opuscules désignés sont connus avec leur titre; et ils roulent tous sur la même idée, qu'il s'agisse, ou de la *Mendicité spirituelle,* ou de la *Montagne de contem-*

plation, ou des *Cantiques*, en trois parties, ou du *Magnificat*, en douze traités, ou du *Chant du cœur* (Canticordum), lequel embrasse trois Entretiens dialogués, en français, entre le cœur mondain et le cœur seulet (solitaire).

« A ces trois Entretiens on doit en joindre QUATRE AUTRES, enseignant au cœur mondain la manière effective de s'élever pratiquement jusqu'au degré suprême et à l'harmonieux accord en Dieu. Touchant la publication de ceux-ci, qu'est-ce qui se fera ou ne se fera pas? C'est à Dieu de l'ordonner. »

Tout cela, bien qu'à demi mot et évidemment contraint, nous paraît clair et concluant.

Recueillons religieusement les dernières lignes de cette lettre : « Ainsi, que chacun se compose, pour son usage, une méthode afin de se façonner, avec le plus d'efficacité, de facilité et de dévotion, en la mémoire de Jésus-Christ crucifié, tous portant notre croix et marchant à sa suite, ici par l'imitation, fruit de sa grâce, et là-haut par la possession, rayonnement de sa gloire. »

« Componat ergo quilibet sibi modos quibus poterit efficaciùs et faciliùs atque devotiùs affici ad recordationem Christi crucifixi, tollendo crucem suam ut sequatur eum, hìc per imitationem gratiosam, et in futuro per apprehensionem gloriosam (1). Amen. »

(1) N'y a-t-il pas de fraternelles analogies entre ces lignes et les passages suivants de l'*Imitation*?

CHAP. VIII. — Résumé et conclusions.

I. Jean Gerson le Chancelier, abbé-doyen de Saint-Donat à Bruges, curé et abbé commendataire de Saint-Jean de Grève à Paris, docteur et professeur en théologie, etc., seul remplit les conditions requises pour être l'Auteur de l'*Imitation.* Tous les autres prétendants sont exclus, ou à cause de leur époque, visiblement antérieure, ou pour d'autres impossibilités non moins irrécusables.

II. L'Auteur de l'*Imitation* entoura son livre de secret. Or, nous trouvons, dans la correspondance du Chancelier et dans celle de son frère le Prieur, la preuve certaine que le premier environna aussi l'un de ses ouvrages de silence obstiné et de mystère.

III. L'*Imitation* verse à toute soif douloureuse un abondant et divin cordial. Gerson le Prieur confie à un ami que les mystérieuses pages de son aîné l'ont enivré comme d'un céleste breuvage.

« Lib. I. cap. 1 : De imitatione Christi. Qui sequitur me non ambulat in tenebris. Hæc sunt verba Christi quibus admonemur quatenus vitam ejus et mores imitemur. Summum igitur studium nostrum sit in vita Christi meditari. — L. II c. 12 : Abnega temetipsum, tolle crucem tuam et sequere Jesum. Omnes servi crucis se Crucifixo conformaverunt in vita. Quid igitur times tollere crucem per quam itur ad regnum? Præcessit ille bajulans sibi crucem. Si socius fueris pœnæ, eris et gloriæ. »

IV. Nous tenons de Gerson lui-même que son ouvrage était en Entretiens dialogués. L'*Imitation* est en Entretiens sous forme de dialogue.

V. Le pieux docteur laisse échapper que les Entretiens de son livre étaient au nombre de quatre. Il y a juste quatre Entretiens dans l'*Imitation*.

VI. C'est de 1420 à 1425 que l'*Imitation* se fait voir pour la première fois et allume la curiosité sans cesser d'être rare. C'est entre 1420 et 1425 que Gerson et son frère sont assaillis de demandes touchant une production du premier, écrit récent, vivement désiré, mais sans doute alors introuvable.

VII. Aucune de ces demandes ou de ces réponses ne donne un titre précis à l'ouvrage dont il y est question; elles en parlent au pluriel, sous le nom d'*Entretiens*, de *petits Traités*, d'*Opuscules*. L'*Imitation* présente cette particularité aussi qu'elle circula, à l'origine, sans un titre précis, avec plusieurs titres vagues.

VIII. Dans une des lettres qui se rapportent à l'OEuvre de Gerson, le correspondant y signale le texte : *Si quis vult post me venire*, etc., et met en avant l'idée de la croix. Or, ce texte est mot à mot dans l'*Imitation*, dont il rehausse un des chapitres saillants; et la croix est en réalité l'idée fondamentale de l'*Imitation* tout entière.

IX. Ce que Gerson écrit en latin, on voit qu'il le pense d'abord dans sa propre langue.

Le latin de l'*Imitation* est, d'un bout à l'autre, calqué sur le français du xve siècle.

X. Gerson aime la forme sententieuse, les proverbes. L'*Imitation* est toute proverbes, toute sententieuse aussi.

XI. Gerson arrondit parfois volontiers sa phrase; on sent chez lui, à une certaine symétrie de période et d'assonance, les habitudes de la parole publique, du débit oratoire. Bien certainement l'*Imitation* fut écrite par un orateur.

XII. Le style de Gerson est imprégné de la substance biblique; la Bible est toute dans le glossaire de cet écrivain. L'*Imitation* se montre exactement dans le même cas.

XIII. Gerson cite les saints Livres de mémoire, d'une mémoire sûre, scrupuleusement fidèle pour le fond, mais transposant, abrégeant. C'est la manière de l'*Imitation*.

XIV. Comme peintre de portraits moraux, Gerson est d'une vérité, d'une vigueur rares. Il voit et fait voir clair et profond dans son cœur et dans tous les cœurs. Son œil possède surtout une perspicacité étonnante pour démêler les sophismes de la vanité. Ce grand Moraliste a le trait vif, la pointe pénétrante: ce serait un désolant misanthrope, si la charité ne venait alléger, adoucir, émousser ce que le coup pourrait avoir de blessant. Partout donc, chez Gerson, justice ferme et droite contre le mal, contre la cupidité et l'égoïsme, de quelque nom qu'ils se décorent; mais partout aussi pitié et entrailles de frère et de père

envers le pécheur. N'est-ce pas là l'esprit et l'âme de l'*Imitation?*

XV. Quoi qu'en ait dit la critique passionnée et partiale, c'est l'humilité, une humilité sincère, dont la charité est l'inséparable compagne, la véritable humilité chrétienne qui forme le caractère dominant des Œuvres du Chancelier. De ce côté-là encore, analogie parfaite avec l'*Imitation.*

XVI. On trouve des réminiscences claustrales dans l'*Imitation?* Si l'on y eût rencontré ces mots : *Religio Christiana, sub uno supremo* ABBATE *Christo, sola est salutaris et perfecta;* « Le Christianisme, sous un seul suprême ABBÉ Jésus-Christ, est la seule religion salutaire et parfaite »; ou ces autres : *Non littera neganda vel abigenda, sed sensus suavior et salubrior latet in medulla, quem præcipuè inquirere decet sponsam, quæ se dedit statui lugentium in tempore* NOVICIATUS *et* PROBATIONIS *suæ in hoc mundo, sub sponso et* ABBATE *Christo;* « On n'a pas besoin de nier ou de rejeter la lettre; il se cache dans sa moelle un sens plus doux et plus salubre, que doit surtout rechercher l'épouse, volontairement voilée de son deuil, en ce temps de son NOVICIAT et de sa PROBATION sur la terre, sous l'obédience de son époux et ABBÉ J.-C. »; si l'on eût, dis-je, rencontré de telles phrases dans l'*Imitation,* quel bel argument Bénédictin on en eût tiré! Eh bien! ces phrases sont de Gerson (t. II, 683. — t. IV, 321); et elles rendent bien en effet la langue des cloîtres,

mais pas plus que cent autres du même écrivain. Voici qui sent davantage le professeur : *Tædet me sæpè multa* LEGERE *et* AUDIRE ; « Je m'ennuie souvent de tant de LEÇONS que je donne ou que j'écoute. » *Veniet tempus quandò* MAGISTER MAGISTRORUM *apparebit Christus, cunctorum auditurus* LECTIONES ; « Viendra le temps où le MAÎTRE DES MAÎTRES Jésus-Christ apparaîtra, prêt à entendre les LEÇONS de chacun » ; et ceci est du Livre I et du Liv. III de l'*Imitation*. Donc, Gerson le Chancelier parlait parfois comme un moine ; et l'Auteur de l'*Imitation* s'exprimait assez fréquemment aussi comme un Chancelier.

XVII. C'est un fait acquis qu'au XVe et au XVIe siècles, l'opinion fut Gersoniste.

XVIII. La critique rhénane elle-même est forcée d'enregistrer que, seulement de 1470 à 1499, on compte au moins trente-sept éditions de l'*Imitation* donnant le Livre au Chancelier.

XIX. Pour s'édifier finalement sur la scrupuleuse véracité des avocats adverses envers notre vénérable et éminent Docteur, un exemple suffira et fera juger du reste.

Les *Recherches* nous disent, aux pages 99 et 100 : « En 1826, l'Académie de France a mis au concours l'*Eloge de Gerson*. Les deux lauréats n'ont pas compté le livre de l'*Imitation* parmi les titres de gloire de cet écrivain. M. Dupré fit observer en passant que *quelques-uns lui refusent l'honneur d'avoir écrit l'Imitation, tandis que la plupart le lui accor-*

dent, et *qu'il était digne de l'écrire.* M. Faugère, le second candidat, dit que Gerson *ajouta peut-être quelques chapitres nouveaux à l'Imitation de Jésus-Christ.* »

Sur une telle autorité, si précise, nous avions cru cela, nous aussi, comme tant d'autres. Heureusement le discours de M. Faugère est venu un jour sous nos yeux. Nous avons trouvé, aux pag. 58 et 59, que Gerson, qui apportait avec lui son précieux Livre, fruit de l'exil, y ajouta peut-être, durant ses années de solitude, à Lyon, « quelques nouveaux chapitres ». Est-ce bien le sens que révèle la phrase des *Recherches?*

Continuons. Après avoir lu ce que nous allons transcrire, nos lecteurs, nous en sommes sûrs, agréeront volontiers que nous prenions congé du bon moine de Flandre, comme nous avons déjà fait du héros de Verceil :

« Si l'on disait, poursuit M. Faugère, tout ce que Gerson a fait pour améliorer les mœurs de son temps, et surtout celles du clergé, il faudrait citer tous ses ouvrages.

» Mais celui qui fera vivre son nom par delà les siècles les plus reculés, C'EST L'IMITATION, ce livre empreint d'un sentiment si profond de l'humanité, qui raconte si bien les misères et la fragilité de l'homme, et qui cependant semble avoir été écrit par un ange sous la dictée de Dieu.

» Pendant longtemps, il en a été de cet ouvrage comme de ces puits que le voyageur rencontre dans les sables du désert, et où il

se désaltère sans savoir quelle est la main qui les fit construire. Ce n'est pas ici le lieu de recommencer les longues discussions auxquelles on s'est livré pour arriver à connaître le véritable auteur de l'*Imitation*. Selon nous, une épreuve plus décisive que la comparaison des manuscrits innombrables, ou l'examen de leurs signatures plus ou moins authentiques, une épreuve qui seule peut terminer ces inépuisables dissertations, c'est l'étude attentive de la vie, du génie et du style de ceux auxquels l'*Imitation* a été tour à tour attribuée.

» Parmi eux figure Jean Gersen, prétendu moine Italien... Rien n'est plus légitime que de réduire la question, en ce qui le concerne, à une faute de copiste qui aura écrit tout simplement *Gersen* pour *Gerson*.

» Quant à Thomas A-Kempis, les ouvrages bien authentiques qu'il a laissés sont nombreux : et il suffit de les lire pour demeurer convaincu que l'*Imitation* n'a pu sortir de la même plume. Le génie d'A-Kempis est incompatible avec l'austère simplicité de l'*Imitation*. Le style de cet écrivain est fleuri, diffus, et, quoique pénétré sans doute des vérités morales qu'il exprime, il les affaiblit souvent par trop d'ornements et de subtilités; il court après l'effet, il recherche l'antithèse et le bruit des mots : il est le rhéteur de l'ascétisme; l'auteur de l'*Imitation*, au contraire, en est l'orateur par excellence.

» D'un autre côté, le caractère pratique

dont l'*Imitation* est empreinte, indique suffisamment qu'elle a été écrite par un homme ayant longtemps vécu dans la vie active, ayant puisé, dans l'expérience approfondie des hommes et des affaires, ce détachement qui n'est pas un dégoût pour bien des âmes, mais se transforme en une vertu céleste dans celles que la Religion a touchées. Evidemment l'auteur de cet ouvrage n'a pas toujours vécu dans le cloître : il a traversé la vie militante pour y arriver; il a rencontré sous ses pas la souffrance et la déception. Mais à ces traits qui ne reconnaîtrait Gerson? Il a été mêlé à la plupart des grands évènements de son temps; il a paru partout, dans la chaire, dans la controverse, dans les Conciles; enfin il a été persécuté.

« Il est vrai que l'expression toujours limpide et tendre de l'*Imitation* s'éloigne quelquefois du style ordinairement plus sévère et méthodique de Gerson; mais on la retrouve, aussi exquise, dans une foule de passages de ses autres écrits. D'ailleurs l'*Imitation* a été le fruit de son exil et de sa vieillesse. Les belles et ardentes âmes ressemblent à ces liqueurs généreuses, qui se tempèrent et se bonifient en vieillissant, et, ne perdent en force, que pour acquérir en douceur et en suavité.

» C'est ainsi que dans l'*Imitation*, la diction de Gerson, déjà si affectueuse dans plusieurs de ses autres ouvrages, et surtout dans ses lettres (DULCISSIMI JOHANNIS, dit très juste-

ment Wimpheling), est devenue plus douce encore en réfléchissant la sérénité presque divine où son âme était parvenue.

» Cet ouvrage fut une de ces productions qu'on écrit dans le secret du cœur, en cédant au besoin d'exprimer sa plus intime pensée et qu'on donne aux hommes sans songer à eux, comme la fleur répand son parfum. »

CHAP. IX. — Archéologie de l'Imitation.

I. Filiation. — L'*Imitation* procède en ligne directe de la Bible, dont elle est une des émanations les plus pures, les plus intimes. Sa place est marquée dans cette petite famille d'Opuscules exquis, que la piété savante des saints Docteurs nous légua et où, bien que venu après tous, le précieux Livre n'a pas le dernier rang. Ainsi saint Augustin, saint Bernard, saint Anselme et les autres de cette lignée, sont les parents réels de l'*Imitation*. Mais il est un homme que nous regardons comme ayant à tous titres le plus de droits sur l'Auteur et sur l'Ouvrage : je veux parler de saint Bonaventure.

Le Séraphique Docteur est le vrai père de la mysticité sage, discrète, éminemment pratique ; dégagée de toute vaine image, de toute poétique illusion ; basée en même temps sur l'humilité et sur la charité ; lumineuse de cette belle métaphysique que la science du moyen âge réalisa dans la foi ; plus que filiale, mais toujours angélique dans ses tendresses :

en un mot, de la mysticité de l'*Imitation.* Or, nous savons par Gerson lui-même combien il dut à saint Bonaventure, dont le délicieux *Itinerarium mentis ad Deum* (Voy. plus haut, p. 140), à dix-huit ans, le dégoûta pour jamais d'études et de goûts moins purs, et lui révéla la carrière où, un jour, dans sa panetière de pèlerin, fut trouvée l'*Imitation.* Gerson ne se montra pas ingrat envers saint Bonaventure : quels éloges, quelle estime il eut toujours pour son véritable père dans l'initiation pieuse, où il est devenu, à son tour, l'initiateur par excellence des cœurs chrétiens! (V. notre Gersoniana.)

II. Forme. Dans l'épais taillis des OEuvres Gersoniennes, telles que le dernier éditeur nous les a données, il y a, en un coin, l'ébauche d'un ouvrage composé de sept Entretiens: esquisse obscure au premier regard, assemblage, en apparence, bizarre, de citations, de figures, de termes musicaux. C'est pourtant, selon nous, le premier jet, le germe confus de l'*Imitation*. Dans ce cahos genésiaque, le nom qu'elle porte est *Canticordum,* « Chant du cœur ». Saint Bonaventure n'est pas étranger à la conception de ces degrès ascensionnels par lesquels le cœur mondain, brisant ses chaînes de sophismes, monte à Dieu, appuyé sur la main de son bon frère le cœur seulet. On sent l'exubérance de la jeunesse du génie (de 25 ans à 40). Nous analyserons plus spécialement cette ébauche dans les livraisons supplémentaires qui sui-

vront ce présent volume, et qui, sous le nom de GERSONIANA, donneront les pièces justificatives et des développements qui auraient retardé ici.

Nous nous bornons présentement à quelques mots que la circonstance exige. Gerson, dans le plan primitif (Voy. *Opera Gers.*, III, 868-888) qu'il intitule *Collacions* (conférences) *spirituelles,* détache d'abord les trois premiers Entretiens sous le titre spécial de *Prohéme* (prélude) *de toute céleste doctrine;* cette partie préambulaire est restée à l'état d'ébauche. Quant aux quatre derniers (*quatuor reliquæ Allocutiones*), l'Auteur en a fait un tout à part « roulant, comme il dit, sur la haulte gamme du cuer (cœur), où chante la voix principale de Charité, laquelle ne se fait ouir dans le cuer, senon (sinon) en soubveraine silence; et c'est la voix du pèlerinage, le *Canticorde au pèlerin;* et si le cuer dévot veult ceste voix escouter, il convient qu'il soit seulet, en une solitude secrète ; *ducam eam in solitudinem et ibi loquar ad cor ejus;* et qu'il ne s'esforce point veoir par les yeulx de entendement ; lui doit souffire la créance de Foy, se portant par Espérance ès ténèbres d'où sonne la voix; et là, par Amoureux désir, il se joinct, seul à seul, avec le Dieu de l'éternité : *ita Fides dirigit, Spes erigit, Charitas se ingerit et unit.* Dieu donc et le cuer sont dicts estre tout ung : *ut sint consummati in unum.* Et le chant est vérifié, que Dieu est au cuer humain et cuer humain à Dieu par Amoureuse adhésion et

commune union; et car ce chant se fait convenablement et haultement en la TABLE DE L'AUTEL, *in voce exultationis;* car, qui mange ma chair et boit mon sang, dist Jhésucrist, demeure en moy et je demeure en lui, sans fin. »

Ainsi l'*Imitation* embrasse quatre Collations ou Entretiens, communément désignés sous le nom de Traités partiels et de Livres. Or, comme l'*Imitation* latine seule les offre, ces quatre Livres, au complet, il s'ensuit qu'elle a la vraie forme arrêtée et définitive.

Pour le nombre des chapitres, il est certain que plusieurs exemplaires, soit manuscrits, soit imprimés, ont du surplus, relativement à la forme vulgaire; mais ces additions ne sont guère qu'une médiocre surcharge de copiste. Le plus court et le plus sûr est de s'en tenir à ce qui est adopté et qui donne : 25 chapitres pour le Ier Livre; 12 pour le IIe; 59 pour le IIIe; et enfin 18 pour le IVe. Nous ne demanderons d'exception que pour un chapitre dont nous parlerons ailleurs.

III. TEXTE FRANÇAIS PRIMITIF. Par une particularité remarquable, à côté du latin de l'*Imitation*, il existe un texte français, contemporain de ce latin et anonyme comme lui, mais moins complet, puisqu'il n'a pas le IVe Livre. Est-ce une traduction? Nous dirons dans le *Gersoniana* ce qui nous empêche de le penser. Bien que marchant à peu près côte à côte auprès du latin, cependant ce texte français primitif n'est pas si exactement cal-

qué, qu'il ne se donne, presque à chaque ligne, des libertés, parfois très grandes. Qui donc s'arrogea ce droit? Quel est celui qui osa porter une main si hardie sur des pages scrupuleusement respectées, depuis leur première apparition, à l'égal presque de la Bible, et dont on a noté aussi les paragraphes, les versets, jusqu'aux moindres variantes?

Voilà ce que nous nous demandions, lorsque, tenant en nos mains, de ce texte, un exemplaire qui remonte authentiquement en plein xve siècle, au temps et peut-être, nous avons des raisons pour le croire, à la personne de Thomas Gerson, le neveu du Chancelier, nous cherchions, avec la plus minutieuse équité, à recueillir les indices, à conférer les analogies.

De nombreuses années d'examen patient nous ont amené aux convictions suivantes : Le texte français primitif, tel que le porte notre exemplaire, est tout-à-fait identique au glossaire, au système grammatical, à toutes les locutions caractéristiques des ouvrages français de Gerson. On y trouve jusqu'aux mêmes originalités de style, aux mêmes manies d'orthographe. Gerson écrit « habondant, abhominable, se habandonner, helles (aîles) »; le texte en question le dit exactement aussi. Gerson met constamment « Jhésucrist »; l'autre de même.

Il est un mot auquel le Chancelier, le premier, donna une acception qui depuis s'est conservée; c'est le mot « personne ». —

« Chascun jour la personne se doit ramener à soy mesmes ung peu de temps », dit Gerson (t. III, 588). « Chascun jour, répète le texte français (Voy. *Et. Consol.,* p. 238), chascun jour nous devons renouveler nostre propos... car la vie ou proffit d'une personne n'est pas en soy, mais en Dieu. — La personne a deux helles. — La personne de l'omme, etc. »

Quel est donc notre avis là-dessus?—Nous sommes convaincu que le texte français primitif, tel que l'offre notre exemplaire, est bien de Gerson. Quand le fit-il? Sans doute après l'Esquisse, mais avant d'avoir composé le IVe Livre, «du Sacrement», qu'il rédigea, à ce qu'il semble, à Lyon, vers l'époque où il en communiquait l'exquis nectar au Prieur. Ce français a dû être fait pour leurs sœurs, auxquelles Gerson, dans un des ouvrages qu'il leur adresse, en promet d'autres, si surtout elles se familiarisent à lire le *rouman.*

Nous l'avons dit, le texte français primitif n'embrasse que trois livres, les trois premiers, qu'il range constamment ainsi : IIe, IIIe et Ier vulgaires (Voy. *Gersoniana*).

IV. Noms et Titres. Le titre d'*Imitation* est bien ancien sur des copies latines et sur les traductions diverses; mais il provient d'une erreur. C'est le chap. 1 du Livre I vulgaire, qui est intitulé ***De imitatione Christi,*** « De l'imitation de Jésus-Christ ». Ce titre, spécial au chapitre, est passé, d'abord au Ier Livre dont il fait partie, puis, en titre général, à tout l'ouvrage.

Quelques manuscrits portent *De Interna Consolatione*, « De l'internelle (intérieure) Consolation ». Il y a là encore une petite confusion ; car c'est l'intitulé du Livre IIIe vulgaire ; et un auteur ne donne pas, en droit usage, à son œuvre le nom particulier attaché à une des parties de cette même œuvre.

Le manuscrit, le plus vieux avec date certaine, celui de Mœlck sur le Danube, de **1421**, lequel ne renferme que le Livre I, le rattache au titre *De Reformatione hominis*, « De la Réformation de l'homme ». Cet intitulé exceptionnel n'a été reproduit ailleurs sur aucune copie.

Quant à cet autre : *De contemptu mundi*, « Du mépris du monde », c'est encore une spécialité, détournée du chap. **1** vulgaire.

Un vieux manuscrit d'Augsbourg, sans date, porte cette remarquable introduction : *Incipit* LIBELLUS CONSOLATORIUS, *ad instructionem devotorum, cujus primum capitulum est* De imitatione Christi; *et* QUIDAM *totum Libellum sic appellant de* Imitatione, *ut Evangelium Matthæi appellatur Liber generationis Christi, eo quod in primo capitulo fit mentio de generatione Christi secundum carnem ;* « Ici commence le petit Livre Consolateur, pour l'instruction des âmes dévotes, dont le ch. **1** traite de l'imitation de Jésus-Christ ; et certains appellent l'opuscule tout entier « *Imitation* », ainsi qu'on nomme l'Evangile de saint Mathieu « Livre de la généalogie », parce que

son chap. I parle de la généalogie du Christ selon la chair. »

La 1re édition Zainer porte également en tête « LIBELLUS CONSOLATORIUS. »

Un manuscrit de Bruges, de la première époque, contient les trois premiers livres dans l'ordre vulgaire, avec le titre singulier «*De Musica Ecclesiastica*». (Voy. *Gersoniana*).

Notre exemplaire, en français primitif, porte en toutes lettres : « L'ÉTERNELLE CONSOLACION », et ces mots qui traduisent et expliquent si bien ces autres, « *Libellus Consolatorius*», nous semblent au demeurant le plus heureux titre de l'ouvrage :

« Cy commence le Livre de l'Eternelle Consolacion lequel est moult utile et proffitable pour la consolacion de toute humaine créature. » (Voy. *Gersoniana*).

Notons en finissant que ces mots *Consolatio, Consolatorius* surabondent sous la plume de Gerson et aux titres de ses livres. Nous trouvons dans ses OEuvres, non seulement, la « Consolation de la Théologie », *Consolatio Theologiæ,* mais encore un *Tractatus Consolatorius de Meditatione;* un *Tractatus Consolatorius de Directione cordis, etc., etc.* C'est donc à bon droit que le SAVANT ET PIEUX Chancelier fut dit en son siècle et doit être proclamé dans le nôtre, DOCTOR CONSOLATORIUS, « LE DOCTEUR ET LE SEUL VRAI PÈRE DE

L'ÉTERNELLE CONSOLATION ».

—

CHAP. X complémentaire : Tombeau et témoignages.

GERSON laissa en mourant un grand renom de sainteté. Aussi, à peine avait-il fermé les yeux, que les Lyonnais s'émurent envers tant de vertus. On allait prier à son tombeau avec une confiance, justifiée et accrue par des faveurs signalées, qu'on attribuait au suffrage de ce prêtre éminent et si exemplaire. La voix du peuple se fortifia de celle de plusieurs chefs ecclésiastiques, en tête desquels l'Archevêque et le clergé de Lyon témoignèrent leurs constantes sympathies. Les choses en vinrent au point que, vers 1490, Charles VIII, informé par Laurent Bureau, religieux Carme, son confesseur et son aumônier, de ces hommages et de ce qui les causait, le chargea, avec l'assentiment, ou du moins sans aucune opposition de l'autorité Apostolique, d'ériger, non dans l'église Saint-Laurent, comme l'a dit Mgr du Saussay, mais dans la collégiale Saint-Paul qui y était contiguë et que desservait le même clergé, une chapelle avec un autel ; sur l'autel il fit mettre un tableau représentant Gerson, revêtu de sa toge doctorale et tenant dans la main gauche un cœur qu'il élève vers le ciel avec ces mots : « *Sursum corda.* » (V. L'Écuy, *Gerson,* t. II, 254.)

Il se faisait là un grand concours qu'attirait l'espérance et la gratitude. Bureau affirmait devoir, lui aussi, au même suffrage,

d'avoir été préservé des suites d'une chute fort dangereuse ; et il sollicitait Charles VIII de travailler à la canonisation du vénéré Docteur.

Vers 1500, un citoyen de Lyon nommé Cataigne, fort dévot au pieux Chancelier, du consentement du Chapitre de Saint-Paul, fonda à Saint-Laurent « en l'honneur de Dieu, de la très Sainte Vierge Marie, et en mémoire du bienheureux maître Jehan Jarson, y enterré », d'abord une messe d'actions de grâces pour tous les mercredis, puis plus tard une autre pour tous les jeudis.

Cette dévotion était donc étendue et florissante. Le bruit s'en répandit jusque dans les pays étrangers. En 1504, Christophe d'Uthenim, évêque de Bâle, qui professait la plus haute estime envers notre illustre Chancelier, écrivit au Chapitre Métropolitain de Lyon pour prendre des renseignements. « Un bruit, dit-il, est parvenu jusqu'à nous que des miracles s'opèrent au tombeau de J. Gerson. Moi, ajoute-t-il, et beaucoup de personnes distinguées, désirons savoir ce qui en est. » Le prélat demandait qu'on l'instruisît au juste de l'état des choses, et qu'on lui envoyât une copie du tableau ainsi que de certains vers que frère Bureau avait faits en l'honneur de Gerson.

Le Doyen et le Chapitre répondirent (22 février 1504) que ce qui avait été rapporté était exact ; ils ajoutaient que frère Bureau, devenu évêque de Sisteron, se ferait un

plaisir d'envoyer une copie du tableau et les vers qu'il avait composés.

Les Protestants, on le conçoit, devaient quelque signe de leurs rancunes à Gerson, en souvenir des Hussites leurs pères, qu'il contribua à faire condamner à Constance. Quand donc les profanations Calvinistes passèrent sur Lyon, la chapelle royale fut dévastée, le tableau livré aux flammes. On crut longtemps ce que rapporte le P. Raynaud, jésuite, dans son *Catalogue des Saints de Lyon*, que les cendres du bienheureux Docteur avaient été jetées dans la Saône avec celles de son modèle de prédilection, St. Bonaventure.

« Mais pour Gerson, comme pour tout le passé religieux de la France, le règne civilisateur de Richelieu fut une époque d'intelligence et de justice. On a trop oublié que ce grand Ministre, impitoyable envers une noblesse insoumise, mais sage modérateur des autres classes de l'Etat, fut chez nous le véritable propagateur de la Réforme catholique, déjà introduite à Rome par les Souverains Pontifes, et successivement, par sainte Thérèse en Espagne, par saint François de Sales en Savoie et par saint Charles Borromée dans le nord de l'Italie. Ambitieux de toutes les gloires, comment ce puissant Cardinal, à la tête du Royaume très Chrétien, aurait-il négligé d'y restaurer la Religion? Il en féconda la source, tarie par les discordes de l'aristocratie protestante et de la Ligue; et ce fut lui qui ouvrit la carrière religieuse du XVIIe siècle

en protégeant, dans saint Vincent de Paul, le maître de Bossuet et l'instituteur d'un nouveau clergé aussi charitable que savant. Richelieu eut donc à se féliciter de voir renaître sous ses auspices et par les soins de son frère, Alphonse de Richelieu, ancien chartreux, cardinal-archevêque de Lyon, le culte jadis rendu à la mémoire du grand Chancelier. » (Voy. M. Thomassy, *Gerson*, p. 302).

Le 14 avril 1642, des fossoyeurs creusant, dans l'église de Saint-Laurent, une fosse pour une dame Lyonnaise, firent tomber d'un coup de pioche quelques briques qui, détachées du mur auquel elles appartenaient, y produisirent une ouverture. La curiosité les porta à y introduire de la lumière; ils aperçurent un cercueil, garni de cercles de fer, renfermé dans un entourage de maçonnerie, et duquel, dit la relation, s'exhalait une odeur suave. Une foule immense remplit bientôt l'église et tous les environs.

Le lendemain, de grand matin, le concours se renouvela. Dans la foule se trouva une veuve nommée Marguerite Leroux, percluse de ses jambes. Elle s'approcha du tombeau, pleine de foi, y pria avec ferveur pendant une demi-heure, et commença à sentir quelque soulagement; puis elle se leva sur ses jambes, ce qu'elle ne pouvait faire depuis longtemps; avant de sortir de l'église, elle était complètement guérie. D'autres prodiges suivirent celui-là.

Le Cardinal-Archevêque crut devoir pren-

dre connaissance de ces faits extraordinaires. Il se transporta dans l'église, descendit dans le caveau et fit ouvrir le cercueil, sur le couvercle duquel se trouvait l'inscription : *Johannes de Gerson, Cancellarius Parisiensis.* Le corps était entier, très bien conservé et encore enveloppé dans ses habits sacerdotaux ; sur la poitrine était un calice d'étain.

Après avoir inspecté avec vénération et un pieux attendrissement ces précieux restes, et en avoir extrait quelques parcelles des cheveux et des vêtements, qu'il distribua à ceux qui étaient présents, le Cardinal fit refermer le tombeau et ouvrir les portes de l'église, où le peuple se précipita de nouveau en foule.

Ces détails sont extraits de la relation qu'en dressa l'un des *Perpétuels* de Saint-Paul, Etienne Verney, témoin oculaire. Il la dédia au Cardinal-Ministre. Verney y rapporte un grand nombre de miracles qui s'opérèrent au tombeau de Gerson. Ces faits bien constatés et le culte rendu à Gerson, depuis plus de deux siècles, d'une manière aussi authentique, parurent suffisants à André du Saussay, évêque de Toul, pour l'autoriser à placer ce pieux Docteur dans son *Martyrologium Gallicanum.* Par les mêmes raisons, le jésuite Théophile Raynaud l'inséra dans le catalogue des Saints de Lyon. « Ainsi fut réhabilitée la mémoire du vertueux Chancelier, que l'Eglise de France n'aurait peut-être jamais dû priver des honneurs de la sanctification.

» Mais il était dans la destinée de Gerson de subir, dans sa renommée comme dans sa vie, toutes les vicissitudes de la faveur populaire. Le philosophisme impie du XVIIIe siècle, de son haleine glacée, souffla sur cette pure gloire ; et le clergé Français la laissa s'éteindre, indifférent qu'il était devenu pour un nom dont il avait fait trop souvent une pomme de discorde à l'égard de l'Eglise Romaine. C'est alors que la Révolution vint à son tour en faire disparaître les derniers témoignages. L'église Saint-Laurent ayant été démolie en 93, la chapelle et la renommée du Chancelier disparurent dans nos orages politiques, comme, trois siècles auparavant, dans nos discordes religieuses.

» En mars 1842, M. Dunod, architecte de Lyon, retrouva le lieu où fut enseveli l'Auteur de l'*Imitation.* Il y avait quelques fragments de cercueil avec des ossements.

» Ainsi ont été recouvrées les cendres du Docteur très Chrétien. Et maintenant, conclut M. Thomassy, pourquoi tarder à rendre à Gerson ses premiers honneurs ? Pourquoi ne ferions-nous pas revivre dans la maison de Dieu une des plus belles renommées du sacerdoce et de l'Eglise ? Renouons la chaîne des temps ; et s'il doit y avoir solution de continuité dans l'histoire de notre patrie, que ce soit seulement pour ses mauvais souvenirs et non pour ses traditions de gloire et de vertu. »

A l'entour de cette sainte carrière que tant

de vertus ont rehaussée pendant la vie et que Dieu s'est plu à glorifier de tant de manières après la mort, suspendons, comme des *ex-votos*, pour notre édification et celle de nos enfants, quelques témoignages du passé, préludes de ceux non moins nombreux ni moins éclatants que réserve l'avenir à l'AUTEUR DE L'IMITATION.

Le premier de tous c'est l'IMITATION même. Quel titre devant Dieu et devant les hommes que l'IMITATION!

Nous avons inscrit le témoignage souverain du Pape Benoît XIV.

Le cardinal de Florence, l'illustre Zabarella proclamait en plein Concile l'autorité du «vénérable et sage Jean Gerson»; et il disait aux sectaires: «Vous osez, Hussites, jeter vos soupçons sur le Chancelier de Paris, ce Docteur *surexcellent* (SUPEREXCELLENS), qui n'a peut-être pas son pareil dans la Chrétienté»!

Plus de cinquante synodes, dans les diverses provinces de l'univers catholique, citent et recommandent aux Pasteurs ce «Docteur pieux et savant», PIUM AC DOCTUM, ce «grand et prudent zélateur des âmes», ce «directeur hors ligne pour rasséréner les consciences», ce «modèle des prêtres fervents», auquel, durant deux siècles, la piété, non seulement des peuples, mais des Prélats et des Rois rendit, sans opposition ni protestation, les honneurs des Bienheureux.

De tous les Ordres monastiques, des voix

s'élèvent avec des suffrages. Des mains d'Evêques et de savants Jésuites ont placé le nom de l'humble reclus dans le catalogue des serviteurs de Dieu qu'on peut invoquer.

Saint Ignace de Loyola et saint François de Sales, ces amis de l'*Imitation,* ne la nomment jamais que du nom de son auteur, GERSON. Ils lisent, ils conseillent GERSON; quel relief sur ce nom glorieux!

En traçant ceci et en négligeant des milliers de preuves et d'attestations (même celle du grand Bossuet), ne sommes-nous pas autorisés à nous dire : Dieu a opéré en faveur de Gerson un éclatant miracle, le miracle de l'humilité exaucée dans son vœu, dans sa prière de rester inconnue? Que, malgré tant d'indices, on ait pu ne pas voir clair dans cette thèse, c'est un prodige, et un des plus grands et des plus solennels prodiges; mais ce prodige lui-même atteste le vrai; l'humilité exaucée amène à la gloire. Après le jour des ténèbres, vient toujours la révélation de la lumière; et les ténèbres comme la lumière, tout montre, prouve et préconise GERSON.

NOTA. Le GERSONIANA que nous allons donner immédiatement comme suite à ces *Etudes*, offrira les textes Gersoniens, avec analyses, inductions, lettres et autres pièces justificatives.



PLAN ET TABLE DES TROIS PARTIES.

Ire PARTIE : POSITION DE LA CAUSE :
Problèmes qu'elle offre. 7
Passion dans les débats. 10
Dossier : *Manuscrits*. 15-23
Editions. 27
Privilége de Louis XIV. . . 30
Témoins. 36
Avocats. 43
IIe PARTIE : CONCURRENTS, TROIS BIOGRAPHIES :
L'œuvre trahit l'Auteur (préambule). 53
Thomas A-Kempis : *Sommaire*. . . 56
Le Mont Sainte-Agnès. . . 64
Thomas à Sainte-Agnès. . . 79
OEuvres d'A-Kempis. . . . 95
Jean Gersen de Verceil. 104
Codex de Advocatis. 115
Diarium. 119
Epitaphe de Gersen. 123
Glorification et portrait. . . 125
Jean Gerson le Chancelier :
Lieu et famille. 131
Maison et Collége. 139
Le jeune Docteur. 145
L'Élève Maître. 149
Il parle aux Rois. 150
Aux Papes et aux Conciles. 155
Jean-sans-Peur. 161
Eloquence de Gerson. . . . 166
Exil et mort. 171
IIIe PARTIE : LES PREUVES :
Anonyme de l'*Imitation*. 185
Temps. 187
Pays. 188-190
Profession de l'Auteur. 198
Conclusions sur A-Kempis. 204
Conclusions sur Gerson. 215-230
Archéologie de l'*Imitation*. 238
Tombeau et témoignages . . . . 246-FIN.

ES.

1?
15-2?
2?
30
3?
43
ES:
53
56
64
79
95
104
115
119
123
125

131
139
145
149
150
155
161
166
171

185
187
190
193
204
230
238
1?



